

**SAS [175] –
Tuez le dalai-
lama**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



TUEZ LE DALAÏ-LAMA

*La lutte féroce entre
le Guoambu chinois
et le Dalaï-Lama!*

GERARD DE VILLIERS

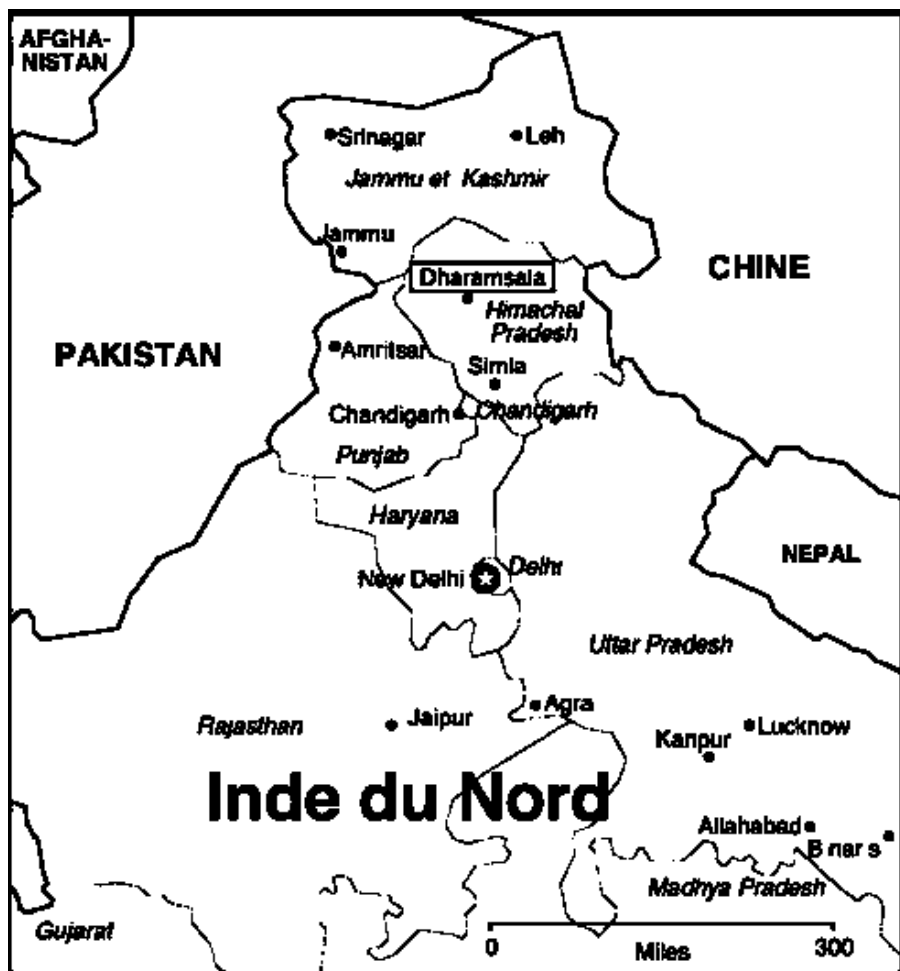
GÉRARD DE VILLIERS



TUEZ LE DALAÏ-LAMA

Éditions Gérard de Villiers

© Éditions Gérard de Villiers, 2008.
978-2-84267-882-1



Prologue

Deux taxis « Ambassador » blancs – d’antiques Morris hautes sur pattes datant des années 1950 – se traînaient à une allure d’escargot sur l’étroite route boueuse, défoncée, qui montait et descendait, serpentant autour des précipices et des sommets couverts de sapins, pour relier Dharamsala, dans les premiers contreforts de l’Himalaya, au nord-ouest de l’Inde, à Mac Leod Ganj⁽¹⁾, situé à plus de 2000 mètres d’altitude...

Des dizaines de minibus blancs – des « tourists taxis » – avaient toutes les peines du monde à se croiser, bloquant parfois la circulation pour des manœuvres compliquées, évitant un rocher tombé sur la chaussée. Jadis, le village n’était qu’un cantonnement de l’armée britannique, commandé par un certain colonel Mac Leod, quelques mesures entourant un fort. Vers 1935, à la suite d’un tremblement de terre, cet avant-poste colonial avait été évacué, ce n’était plus qu’un hameau perdu de l’État indien de l’Himachal Pradesh.

Depuis 1959, Mac Leod Ganj était le refuge du dalaï-lama, le leader politique et spirituel des Tibétains, qui avait, à cette date, choisi la liberté pour ne pas devenir l’otage de la République populaire de Chine.

Du coup, Mac Leod Ganj, surnommé « Little Tibet », avait trouvé une nouvelle vie. Les petits hôtels, les *guest-houses*, les boutiques avaient poussé comme des champignons, accueillant Tibétains en exil, touristes venus de Delhi chercher un peu de fraîcheur, également attirés par les monastères bouddhistes, « *backpackers*⁽²⁾ » de tous les pays, hippies jeunes et vieux, venant goûter au haschich pas cher et à la fameuse philosophie bouddhiste. C’était le retour de la migration des années 1970.

Au milieu de ce « melting-pot », les bonzes en robe safran des innombrables monastères qui se créaient partout apportaient une touche de couleur dans ce paysage perpétuellement noyé de brume et de pluie. Les nuages accourant du Penjab restaient bloqués là par les sommets proches de l’Himalaya.

Les deux taxis atteignirent enfin Main Square, à Mac Leod Ganj, se faufilant entre les bus qui déversaient leur cargaison de touristes, et s’engagèrent dans Nowrodjee Road, l’unique voie traversant le village de part en part. Se frayant difficilement un passage à grands coups de klaxon, à la mode indienne, dans la foule agglutinée devant le temple

tibétain où les fidèles faisaient tourner à longueur de journée leurs moulins à prières.

Personne dans la foule des hippies et des touristes ne s'intéressait à ces deux « Ambassador », utilisées couramment comme taxis en Inde, à cause de leur robustesse et de leur intérieur spacieux.

Un peu plus loin, les deux taxis s'engagèrent dans un chemin escaladant une des collines cernant le village et stoppèrent en face d'un petit hôtel isolé, le *Bhagshu*.

Sept personnes descendirent des deux taxis. Six lamas en robe marron, le crâne rasé, et un enfant de moins de dix ans, habillé comme un petit paysan tibétain, avec un grand chapeau de feutre, un blouson fourré, un pantalon molletonné et des bottes. Il semblait dormir debout et un des lamas fut obligé de le prendre dans ses bras pour qu'il ne trébuche pas.

Quatre chambres avaient été retenues par téléphone et le plus âgé des lamas, en face de leurs noms, inscrivit sur le registre de l'hôtel la mention courante à Mac Leod Ganj pour justifier le but de sa visite : HHDL, pour « *Visiting His Holiness the dalai-lama* ».

Ensuite, ils montèrent dans leurs chambres, couchèrent l'enfant qui dormait déjà et le lama le plus âgé, Ringu Vajra, appela un numéro qu'il avait appris par cœur puis demanda à parler au lama Yeshe Chaclok. Lorsqu'il l'eut en ligne, il donna son nom et annonça simplement :

— Il est arrivé.

— Je préviens immédiatement Sa Sainteté, dit le lama Chaclok. Reposez-vous, je vais venir vous rendre visite.

Du repos, ils en avaient besoin, après un voyage épuisant et dangereux. Neuf jours plus tôt, ils étaient partis de la petite ville de Tsurphu, au nord de Lhassa, la capitale du Tibet occupée par l'armée chinoise. En pleine nuit pour éviter les contrôles.

Ils avaient ensuite suivi une piste jusqu'à Drangao et traversé le Brahmapoutre, avant d'atteindre la frontière du Népal, à Chongya, évitant le camp militaire chinois de Drangao, côté tibétain. De Chongya, au Tibet, à Lo Manmang, au Népal, ils avaient cheminé à cheval, le long d'une vallée déserte et glaciale, obligés parfois de marcher, tant les sentiers étaient étroits et escarpés. Dans la nuit du 31 décembre au 1^{er} janvier, ils avaient couché dans un lodge de trekkers, au col de Thorong La. Une fois à Lo Manmang, un hélicoptère affrété par des Tibétains établis à Katmandou, retenu à l'avance, les avait amenés jusqu'à la ville de Nagarkot.

Le 3 janvier, ils avaient enfin franchi la frontière népalo-indienne à

Rauxall, embarquant immédiatement dans un train pour la ville indienne de Lucknow.

De là, une voiture les attendait pour les conduire à New Delhi, la capitale indienne, avant-dernier arrêt de leur voyage.

Ensuite, il avait fallu encore un jour de route pour arriver à Dharamsala. L'Inde n'était encore un pays moderne que par endroits. Ailleurs, c'était le Moyen Âge.

Ce voyage de 1500 kilomètres à travers les montagnes désolées et inhospitalières de l'ouest du Tibet avait été épuisant.

Après avoir donné son coup de fil, Ringu Vajra, le lama aux cheveux gris, regarda l'enfant qui s'était endormi, se disant qu'il venait de participer à une aventure qui allait probablement bouleverser l'histoire du Tibet.

*

* *

C'était une réunion secrète qui se tenait dans le petit bâtiment à la façade jaune abritant les quartiers du quatorzième dalaï-lama⁽³⁾, Tenzin Gyatso, soixante-douze ans, titulaire du titre depuis 1939. Y participaient une vingtaine de « sages », des lamas âgés, sa garde rapprochée auprès de qui il prenait conseil mais aussi dont il avait besoin pour toutes les décisions importantes concernant la direction des affaires politiques ou spirituelles.

Le dalaï-lama, installé dans un fauteuil surélevé, car personne ne devait avoir la tête plus haut que la sienne, attaqua de sa voix bien posée :

— Notre frère le lama Chaclok m'a annoncé ce matin une merveilleuse nouvelle : Shamar Situ est arrivé tout à l'heure à Mac Leod Ganj. Je savais qu'il était en route, mais je ne voulais pas en parler tant qu'il n'était pas parvenu ici. Vous savez tous qui est ce garçon.

Ils inclinèrent la tête affirmativement et il continua :

— Lorsque mon maître bien-aimé, Trijang Ripoche, a changé de karma⁽⁴⁾ il y a deux ans, il m'a laissé dans une lettre des indications permettant de découvrir celui en qui il allait se réincarner. J'ai beaucoup médité, cherché aussi, car il me manquait certains éléments et finalement, j'ai eu une vision où je me transportais dans un endroit désertique de l'est de notre pays. J'y rencontrais un garçonnet, fils d'une famille de nomades. J'ai su à ce moment qu'il s'agissait bien de celui qu'avait voulu me désigner mon maître, Trijang Ripoche.

Tous l'écoutaient dans un silence religieux. Le lama dont il parlait,

Trijang Ripoche, avait été un sage reconnu par toutes les communautés religieuses du Tibet. Le dalaï-lama se considérait comme moins « abouti » que lui et le saluait comme son supérieur. Pourtant, Trijang Ripoche n'avait jamais brigué aucun poste officiel, se contentant de prier et de méditer.

Quant à l'allusion à la vision du dalaï-lama qui aurait pu paraître dans le monde occidental comme une charlatanerie, elle était courante dans l'univers tibétain. Les traditions orales relatives au bouddhisme tibétain et à ses représentants fourmillaient de sages pouvant se transformer en nénuphar volant, possédant le don d'ubiquité, celui de traverser les murs ou même de se projeter dans le temps.

Le bouddhisme tibétain baigne dans la magie, un peu comme le monde d'Harry Potter, une de ses lignes de force étant la croyance en la réincarnation sous différentes formes. Il était admis que, depuis 1391, chaque dalaï-lama se réincarnait dans un enfant qui devenait à son tour le dalaï-lama suivant.

Une sorte de « double », d'avatar sacré, comme diraient les internautes. Donc, aucun des lamas présents n'était choqué, bien au contraire.

— Lorsque j'ai continué mon enquête, continua le dalaï-lama, j'ai découvert des faits qui ont confirmé mes visions et les écrits de Trijang Ripoche. Sa mère, Loga, a témoigné, auprès d'un lama que je lui avais dépêché, que, dès sa grossesse, elle avait eu la préscience que l'enfant qu'elle portait était hors du commun. Elle avait eu des rêves prémonitoires : dans l'un d'eux, trois grues blanches lui apportaient un bol de yogourt. À la surface du yogourt se trouvait une lettre brillante et dorée, indiquant qu'elle attendait un fils. Les grues lui dirent, dans son rêve, qu'elles avaient été envoyées par le gourou Ripoche, le fondateur du bouddhisme tibétain, et que son fils serait la réincarnation d'un grand sage, à condition qu'elle garde secrète cette révélation. Ce qu'elle fit jusqu'à la visite du lama envoyé par moi. Shamar Situ, son fils, avait alors neuf ans. C'était l'année dernière. Son accouchement fut un miracle. Elle ne ressentit aucune douleur et lorsque l'enfant parut, un coucou se percha sur la tente où elle se trouvait et chanta longuement, tandis qu'un arc-en-ciel apparaissait dans le ciel. Trois jours après sa naissance, on entendit dans cette vallée le son d'une conque. Aussi fort que le tonnerre, mais personne ne put trouver celui qui soufflait dedans.

Le dalaï-lama se tut pour boire un peu de thé pris dans une théière enveloppée de soie brodée, au long bec d'argent, et conclut :

— Grâce à tous ces signes, j'ai su que ce garçon était bien celui que j'attendais.

— Cette famille est-elle croyante ? demanda un des lamas.

Le dalaï-lama sourit.

— Cinquante ans d'occupation communiste ne sont pas venus à bout de leur foi. Aux dates sacrées, ils voyagent jusqu'au monastère le plus proche pour apporter des offrandes. Dans un coin de leur maison, il y a un autel, avec une petite statue de Bouddha.

Un murmure admiratif parcourut l'assistance. Les lamas étaient émus d'avoir pu faire sortir de Chine un être aussi exceptionnel. Avant l'occupation chinoise du Tibet, ce dernier comptait plus de douze mille monastères et un homme sur trois était un religieux...

Depuis, les écoles enseignant le tibétain avaient été fermées les unes après les autres, les lamas étaient obligés d'héberger dans leurs monastères des « commissaires politiques » communistes et ceux qui résistaient étaient envoyés au Lao-Gai⁽⁵⁾. Pourtant, l'immense majorité de la population continuait à adhérer au bouddhisme et à révéler comme chef spirituel et politique le dalaï-lama.

Pendant que celui-ci se recueillait quelques instants, un des lamas posa une question.

— Que va devenir cet exceptionnel garçon ?

— Il va rejoindre l'école de la *Tibetan Refugee Colony*, où il recevra l'éducation à laquelle il a droit, répondit le lama Chaclok. Je vais moi-même aller le chercher à son hôtel.

— Les Chinois savent-ils qu'il est ici ? demanda un autre lama.

— Personne ne le sait, à part vous, répliqua le dalaï-lama, et personne ne doit le savoir. Sa famille est encore au Tibet et ils se vengeraient sur elle. Surtout si le destin qui l'attend se réalise.

La tournure volontairement mystérieuse de sa phrase éveilla la curiosité. Ils brûlaient tous de poser des questions, sans oser le faire.

C'est le dalaï-lama lui-même qui rompit le silence.

— Maintenant que ce garçon est en lieu sûr ici et va se familiariser avec notre enseignement, je veux évoquer avec vous une idée sur laquelle j'ai beaucoup médité... Celui qui sera le quinzième dalaï-lama.

Le plus osé des lamas protesta aussitôt.

— Mais, *Your Holiness*, vous êtes en bonne santé et pouvez rester avec nous encore de longues années.

Le dalaï-lama fit entendre son rire tonitruant et ôta ses lunettes fumées pour les essuyer dans un geste familier.

— Nous ne sommes jamais maître de notre karma, rappela-t-il. De

plus, au vu de l'attitude du gouvernement chinois depuis plusieurs années, je suis inquiet. Ils veulent détruire notre culture, domestiquer le Tibet, éradiquer toute autorité morale. Et pour cela, ils sont prêts à tout. Regardez le sort qu'ils ont réservé au panchen-lama...

La culture religieuse tibétaine comportait quatre branches, le panchen-lama était le chef d'une de ces branches, subordonné au dalaï-lama, mais leader spirituel respecté de tous les Tibétains. Lorsque le dalaï-lama s'était enfui en Inde, en 1959, le dixième panchen-lama était demeuré au Tibet. Les deux hommes se connaissaient et reconnaissaient réciproquement leurs réincarnations.

Resté en Chine, le dixième panchen-lama avait d'abord entretenu d'excellentes relations avec les autorités communistes de Pékin, qui l'avaient nommé vice-président du congrès du Parti communiste chinois. Puis, il avait pris ses distances et, en 1989, il était mort dans des circonstances troubles dans son monastère de Shigatze.

Peu après, il se réincarnait, selon la tradition, dans le corps d'un jeune garçon, Gedhun Nyima, réincarnation reconnue par le dalaï-lama. Aussitôt, les autorités chinoises l'avaient kidnappé et il avait disparu. En même temps, avec la complicité de lamas « collaborateurs », les autorités chinoises avaient découvert un nouveau panchen-lama ! Aussitôt envoyé à Pékin pour y recevoir une éducation communiste ! Surnommé le plus jeune prisonnier politique du monde, il n'avait pas été reconnu par le dalaï-lama et la plupart des Tibétains, mais, à la longue, il risquait de devenir le seul panchen-lama.

Tous les lamas présents connaissaient l'histoire. Aussi, lorsque le dalaï-lama reprit la parole, ils ne furent pas étonnés de ce qu'il annonça.

— J'ai eu plusieurs visions récemment. L'autre jour, une colombe est venue s'écraser contre une vitre de mon bureau. J'ai su tout de suite que c'était un message de mon maître afin de me mettre en garde pour l'avenir. Ma crainte est que, lors de ma disparition, les Chinois « découvrent » une fausse réincarnation de moi, quelque part au Tibet, afin de modeler un quinzième dalaï-lama qui sera à leur botte. Peu à peu, les gens crédules oublieront ses origines et le révéleront comme s'il était vraiment ma réincarnation. Ce qui mènera notre culture à sa perte, car ses motivations ne seront pas correctes.

Un long silence se prolongea tandis que la pluie commençait à tomber à l'extérieur. Puis un lama âgé osa remarquer :

— *Your Holiness*, il n'y a pas de solution à ce problème.

Depuis 1391, le rituel de transmission du dalaï-lama était immuable. Le tenant du titre et un régent, assisté de vieux sages,

découvraient celui en qui il s'était réincarné, toujours un jeune garçon. Ensuite, cette assemblée de sages et de lamas le proclamait comme le nouveau dalaï-lama.

L'occupation chinoise et les manœuvres du gouvernement de Pékin pour contrôler le Tibet, à travers ses responsables religieux, introduisaient une nouvelle dimension dans ce long fleuve tranquille. Si le dalaï-lama continuait à observer le rite, il y avait beaucoup de chances pour que, lui disparu, les Chinois fassent surgir du Tibet un faux dalaï-lama à leur botte, qui jouerait le rôle d'un maréchal Pétain en France, pendant l'Occupation.

Hélas, à ce jour, personne n'avait trouvé la solution à ce problème.

La tête inclinée, les mains jointes au-dessus de son front, le dalaï-lama se mit à réciter un mantra {6} répétant une dizaine de fois la formule *Om mani padmé hum*.

Tous les lamas présents se mirent à la psalmodier à leur tour, créant une sorte de chant étouffé et prenant. Une formule permettant d'accéder aux couches profondes de l'esprit.

Lorsque le silence retomba, le dalaï-lama annonça :

— Je pense avoir trouvé un moyen de déjouer les plans des Chinois.

CHAPITRE PREMIER

Hildegarde Wachter, parvenue à mi-chemin de l'escalier extérieur presque aussi raide qu'une échelle qui menait à l'entrée de son immeuble, se retourna, percevant un léger bruit derrière elle.

Une silhouette escaladait silencieusement les marches de béton, sur ses talons. Le poulx de l'Allemande s'accéléra brutalement et elle grimpa encore plus vite.

À Mac Leod Ganj, lieu de refuge de Sa Sainteté le dalaï-lama, les viols étaient fréquents. Même l'incarnation vivante de Bouddha ne décourageait pas les violeurs.

Il faut dire que cette minuscule bourgade à 2000 mètres d'altitude, accrochée aux flancs rocheux de sommets couverts de pins, attirait tous les illuminés des cinq continents. C'était le retour des années 1970, l'époque de la grande ruée vers le haschich et les gourous.

À Dharamsala, en plus de la drogue, on avait en prime le Bouddha vivant, le yoga, le tantrisme et l'astrologie... Les rues défoncées et boueuses grouillaient de vieux et de jeunes hippies, tenaillés par une féroce envie de baiser, mais trop pauvres pour s'offrir des putes qui, d'ailleurs, n'existaient pas sur le marché local, sauf quelques étrangères paumées, échangeant leur corps avachi pour un pétard ou un McDo.

En sus de ces mâles en rut, il y avait les « locaux », Tibétains exilés ou Indiens, qui considéraient toutes les étrangères vivant à des années-lumière de leurs traditions comme des femmes faciles. À tel point que même les guides touristiques les plus sérieux mentionnaient ce risque élevé de viol.

Hildegarde Wachter, arrivée presque au sommet de son escalier, se retourna.

L'homme se trouvait maintenant à quelques marches d'elle. Comme il y avait deux escaliers jumeaux desservant les deux immeubles contigus, elle avait espéré que l'inconnu grimpait celui de gauche, peint en rouge vif. Hélas, ce n'était pas le cas. La nuit, l'endroit était totalement désert, bien que tout près du centre de Mac Leod Ganj. La rue au sol de béton, si étroite qu'une grosse voiture n'y passait pas, prenait naissance sur une petite place, un peu avant le monastère Nam-gyal, où se trouvait un podium abritant les grévistes de la faim luttant pour la libération du Tibet, et une station de taxis pour

touristes ainsi que plusieurs énormes poubelles servant de cantine aux vaches errantes. À gauche, la rue descendait vers la résidence du dalaï-lama, à droite, elle remontait vers le centre de Mac Leod Ganj, bordée d'innombrables boutiques de souvenirs.

Hélas, la rue menant à l'immeuble d'Hildegarde Wachter était, elle, totalement déserte. Quelques buildings avaient été érigés à flanc de colline, sur sa partie gauche, et il fallait escalader des escaliers extérieurs pour atteindre le rez-de-chaussée.

L'Allemande, comprenant qu'elle n'aurait pas le temps d'entrer dans son immeuble, se retourna, sur la dernière marche.

Son suiveur, surpris, en fit autant. Il était si près qu'elle entendait sa respiration haletante, mais son visage demeurait dans l'ombre.

— *You're looking for someone* (7)? demanda-t-elle d'une voix qu'elle tenta de faire paraître assurée.

En réalité, elle était morte de peur et se maudissait d'avoir accepté de prendre un cappuccino sur la terrasse du *Llo's*, à l'autre bout du village, le repaire de tous les expats du coin. Mais elle adorait le bon café : c'était son seul vice. Professeur de bouddhisme au Dialectic Institute, sous le nom tibétain de Kalsang Mo, elle avait renoncé volontairement à la plupart des joies matérielles, à l'exception du café. Or, le *Llo's* était le seul endroit de Mac Leod Ganj qui en servait.

Le crâne rasé comme les nonnes tibétaines, vêtue de la longue robe et du boléro ajusté, les pieds dans des spartiates, jamais maquillée, elle n'avait plus de vie de femme depuis quinze ans...

Ce qui ne la gênait guère.

L'apprentissage du bouddhisme et du tibétain avait accaparé tout son temps.

Le jeune homme ne répondit pas. Pendant quelques secondes, le regard d'Hildegarde Wachter se perdit dans les étoiles comme pour y puiser du courage – pour une fois il ne pleuvait pas –, et elle répéta, en tibétain cette fois :

— Vous cherchez quelqu'un ?

La main qui se referma autour de sa gorge lui donna une réponse précise. Une main aux doigts durs, puissants, qui s'enfoncèrent dans sa chair comme dans du beurre, la repoussant vers son entrée.

À la pâle lueur de la nuit, elle aperçut le visage d'un jeune homme plutôt blond, avec une boucle d'oreille dans l'oreille gauche et un piercing au sourcil gauche. Un hippie.

Mais pas forcément du modèle « Peace and Love ».

D'une bourrade, il poussa Hildegarde à l'intérieur de l'immeuble

pas éclairé. Elle essaya de crier, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

Collée au mur, elle sentit une main saisir un pan de sa longue jupe et tirer violemment. Le tissu usé se déchira aussitôt, découvrant le ventre et les jambes de l'Allemande.

La main qui serrait sa gorge la força à descendre le long du mur, jusqu'à ce qu'elle soit allongée sur le dos. Pétrifiée, Hildegard Wachter sentit une main saisir l'élastique de sa culotte et tirer violemment. Cette fois, son ventre était nu. Cela lui fit un drôle d'effet d'être ainsi offerte aux regards, elle qui était si pudique. En même temps, elle se dit bêtement que, dans l'obscurité, son agresseur ne pouvait pas la voir.

La main lâcha enfin sa gorge. Debout, le garçon était en train de défaire la ceinture de son jean. Hildegard, dès qu'elle eut repris son souffle, en profita pour protester d'une voix faible.

— Laissez-moi. J'ai 2000 roupies⁽⁸⁾ dans mon sac. Je vous les donne, vous pourrez vous offrir une femme.

Pas de réponse.

De nouveau, une main la saisit à la gorge et son agresseur lui écarta violemment les cuisses, s'agenouillant sur le sol. Elle ne chercha même pas à le repousser. À quoi bon ? Il était dix fois plus fort qu'elle, et mesurait plus d'un mètre quatre-vingts.

L'Allemande sursauta, quand quelque chose de chaud et de dur heurta l'entrée de son sexe. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait pas senti un sexe d'homme la pénétrer ! Depuis que son mari s'était tué aux commandes de son F-104 de la Luftwaffe, au cours d'un vol d'entraînement.

Automatiquement, Hildegard Wachter essaya encore de se dérober. Dans l'espoir futile que cela découragerait son agresseur. C'est tout ce qui pouvait la sauver. À cette heure tardive, ses voisins étaient couchés ou méditaient. L'immeuble ne comportait qu'une douzaine de chambres, occupées parfois par toute une famille ; à Mac Leod Ganj, les loyers étaient chers. Une chambre comme la sienne, avec parfois de l'eau courante, coûtait 2500 roupies par mois, une somme importante pour les expatriés et hors d'atteinte pour les réfugiés tibétains.

Son agresseur poussa un grognement furieux, sa main lui serra encore plus les carotides et d'un violent coup de reins, il poussa son sexe dans le vagin encore sec.

Hildegard Wachter étouffa un cri de douleur. Même si elle n'avait pas une grande expérience sexuelle, elle devinait que son violeur avait été généreusement pourvu par la nature.

Un autre coup de reins et il s'enfonça complètement en elle, demeurant immobile quelques instants, soufflant lourdement.

Puis, tenant toujours ses doigts serrés autour de la gorge d'Hildegarde, il se remit en mouvement. C'était horrible, elle avait l'impression qu'on passait sa muqueuse au papier de verre. Quelque chose en elle se révoltait et, en même temps, tout l'enseignement bouddhiste la poussait à accepter son sort. Selon le « *teaching* » de Sa Sainteté le dalaï-lama, l'homme dont elle avait adopté la philosophie ; celle de la non-violence.

Maintenant, son violeur allait et venait en elle, à grands coups rapides. Il poussa un grognement, donna un ultime coup de reins et s'immobilisa, abuté au fond de l'Allemande.

Il avait joui.

Hildegarde Wachter éprouvait encore une brûlure au fond d'elle, mais se dit que, finalement, ce n'était pas si terrible. Après quelques heures de méditation, elle aurait chassé le trauma de ce viol. C'est lui, son agresseur, qui en serait puni dans une vie future, en se réincarnant dans un karma peu attrayant. C'est ainsi que la vie allait. On était *toujours* puni du mal que l'on faisait aux autres.

C'est du moins ce qu'elle enseignait au Dialectic Institute.

Elle éprouva presque une sensation de vide lorsque le sexe de l'homme se retira d'elle. Désormais, le sien était brûlant, humide du sperme de son violeur. Elle n'avait plus mal.

La main qui lui serrait la gorge s'écarta et elle toussa, sans pouvoir se retenir, troublant le silence de l'immeuble.

Elle eut un peu de mal à se relever. Dans l'ombre, elle devinait son agresseur en train de se rajuster. À tâtons, elle commença à chercher sa longue jupe ou plutôt ce qu'il en restait. Elle n'avait plus qu'une hâte : remonter chez elle et se laver.

Elle venait de se remettre debout lorsqu'elle sentit, à nouveau, une main serrer sa gorge. Il n'allait quand même pas recommencer ? Puis, elle pensa aux 2 000 roupies. Elle avait été idiote de lui faire cette proposition. Le jeune homme, la tenant toujours, se baissa et elle se dit qu'il allait ramasser son sac.

Il saisit seulement quelque chose dans sa botte. Hildegarde Wachter n'eut pas le temps d'avoir peur. La douleur brutale lui coupa le souffle. Quelque chose venait de s'enfoncer dans son flanc gauche. Une lame de couteau.

Le visage de son agresseur était si près du sien qu'elle pouvait sentir l'odeur de haschich qui se dégageait de ses cheveux...

Son bras repartit en arrière et, de nouveau, il la frappa. Un autre

coup de poignard. Hildegarde Wachter avait l'impression de se vider de son sang. Ses jambes ne la portaient plus. Sans la main nouée autour de sa gorge, elle serait tombée.

Comme un automate détraqué, son agresseur la frappait, la frappait, lardant son ventre et son torse de coups. Après le troisième, Hildegarde n'éprouva plus rien. Le sang dégoulinait le long de ses jambes, mais elle ne le sentait plus. Elle avait cessé de respirer.

Le jeune homme la frappa encore, comme pour être sûr qu'elle était morte.

Essoufflé, après une quinzaine de coups, il desserra les doigts autour de la gorge de sa victime et Hildegarde Wachter tomba comme une masse, en tas sur le sol. À ce moment, l'assassin entendit un bruit à l'étage supérieur et s'immobilisa. Une porte claqua, puis le silence retomba. Il laissa les battements de son cœur se calmer, puis, posant par terre l'arme qui avait servi à tuer Hildegarde Wachter, il plongea à la recherche de son sac, qu'il trouva un mètre plus loin.

Rapidement, il le renversa sur le sol et, à tâtons, chercha ce qu'il voulait. Après l'avoir trouvé, il s'éloigna rapidement vers l'escalier et commença à monter silencieusement, son *kukri*⁽⁹⁾ à la main, au cas improbable où il aurait fait une mauvaise rencontre. Arrivé au troisième, il se dirigea sans hésiter vers la chambre 309, où habitait l'Allemande. La clef tourna sans bruit dans la serrure, et il referma aussitôt, attendant d'être à l'intérieur pour allumer.

Cela sentait l'encens, les murs étaient décorés de maximes bouddhistes et de portraits du dalaï-lama et du panchen-lama. L'assassin d'Hildegarde Wachter eut beau retourner la pièce, le matelas posé à même le sol, les tas de vêtements empilés partout, la valise, la trousse de toilette, il ne trouva pas ce qu'il cherchait.

Il avait peur de s'attarder et, fou de rage, repartit en laissant la porte ouverte.

Deux minutes plus tard, il avait redescendu les deux escaliers, passant à côté du cadavre de la femme qu'il venait de tuer. Alors qu'il marchait rapidement en direction de la place, une masse sombre surgit brusquement devant lui et il fit un saut en arrière, le poulx à 200.

Ce n'était qu'une vache errante, à la recherche d'un peu de nourriture. En Inde, les vaches étaient sacrées et on ne les tuait pas, mais leurs propriétaires, lorsqu'elles ne donnaient plus de lait et ne pouvaient plus servir à rien, les abandonnaient discrètement sur la voie publique, pour ne pas avoir à les nourrir. Alors, elles survivaient en volant dans les poubelles ou en pillant les étals des marchands ambulants, réduits à les chasser à coups de jet d'eau, puisqu'il était interdit de les frapper.

Le jeune homme résista à l'envie de donner un coup de poignard à la vache errante et la contourna. C'était beaucoup plus grave aux yeux des Indiens de tuer une vache qu'une femme, de surcroît une étrangère.

La petite place était déserte. Avant de remonter vers le centre, il fit un détour par les poubelles et y jeta son *kukri* après avoir essuyé le manche de corne. Il y avait peu de monde dans la rue et toutes les boutiques, sauf une, étaient fermées. Il ne rencontra pas âme qui vive avant Main Square, la place carrée marquant le centre de la ville. La terrasse du *Llo's* était encore éclairée et il résista à l'envie d'aller y prendre une bière ou deux...

C'eût été imprudent.

Il traversa la place en biais et s'engagea dans le boyau noirâtre qui menait à Tipa Road, passant devant le bureau de Western Union. Il avait encore quelques kilomètres à faire avant de retrouver sa chambre où il pourrait se détendre avec un bon pétard de haschich de Manjhar Valley.

Le meilleur du monde.

CHAPITRE II

Le bar de l'hôtel *Vierjahreszeiten*⁽¹⁰⁾ semblait hors du temps avec ses boiseries sombres, son barman qui avait l'air de sortir du siècle dernier, les alignements de bouteilles sans un grain de poussière, la légère musique d'ambiance et quelques businessmen, à une table éloignée, discutant à voix basse.

Malko repéra tout de suite Dieter Muller, assis près de l'entrée. Le chef du BND⁽¹¹⁾ n'avait pas changé depuis leur rencontre à Beyrouth⁽¹²⁾, deux ans plus tôt. Cheveux gris rejetés en arrière, regard limpide, le visage creusé.

Il avait devant lui une flûte à champagne à laquelle il n'avait pas touché et la table derrière la sienne était occupée par deux hommes couleur de muraille, devant des jus de tomate. Dans les Services de renseignement allemand, on avait le sens de la hiérarchie.

Malko s'approcha et lui tendit la main avec un sourire chaleureux. Il avait beaucoup d'estime pour le responsable du BND, qui avait été aussi un homme de terrain.

— *Grüß Gott*⁽¹³⁾ Herr Muller, lança-t-il. C'est un plaisir de vous revoir ici.

Ils échangèrent une poignée de main vigoureuse et l'Allemand se rassit.

— J'ai voulu vous éviter de venir jusqu'à Pullach, dit-il avec un demi-sourire.

Pullach, à quelques kilomètres de Munich, était le siège du BND qui allait bientôt déménager à Berlin. Pour la première fois depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, les Services allaient se retrouver dans la capitale allemande. Le barman s'approcha, cassé en deux.

— Champagne ? proposa Dieter Muller.

— Avec joie.

Le garçon revint avec une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne dans un seau en cristal et servit Malko. Ils attendirent qu'il soit reparti pour engager la conversation.

— J'ai été un peu surpris lorsque le COS⁽¹⁴⁾ de Vienne m'a appris que vous souhaitiez me rencontrer, remarqua Malko. Heureusement que je me trouvais à Liezen.

Dieter Muller sourit.

— Oh, l'affaire a été arrangée au plus haut niveau, entre Langley et Pullach. Car c'est une affaire qui intéresse aussi beaucoup nos amis américains. Une histoire bizarre, qui ne débouchera peut-être sur rien, d'ailleurs. Mais il y a une porte à fermer...

Malko trempa les lèvres dans sa flûte de Comtes de champagne Taittinger et laissa les bulles lui picoter la langue.

— Je vous écoute, dit-il.

— Je suppose que vous avez entendu parler du dalaï-lama ? interrogea le patron du BND.

— C'est difficile de l'éviter, avoua Malko. Il est partout. Je me demande quand il enseigne le bouddhisme.

Nouveau sourire de Dieter Muller.

— C'est vrai, reconnut-il. Ce n'était pas le cas jusqu'en 1989. Le dalaï-lama est arrivé en Inde à l'invitation du pandit Nehru en 1959, dix ans après l'invasion brutale du Tibet par l'armée populaire chinoise, et a été installé par les Indiens dans un petit bourg des contreforts de l'Himalaya indien, Dharamsala. Mais, pendant trente ans, personne ne s'est intéressé à lui. Puis, en 1989, il a reçu le prix Nobel de la Paix. Depuis lors, il est devenu la coqueluche des médias et promène son sourire angélique à travers le monde, prêchant la paix et la non-violence. Cela plaît beaucoup...

Les deux hommes échangèrent un regard entendu : dans un monde en proie à la violence et aux rapports de force, c'était certes une noble tâche, mais, hélas, vouée à un échec programmé.

Un ange passa et s'enfuit pudiquement sur la pointe des ailes.

— Quel est le lien entre notre rencontre et le dalaï-lama ? demanda Malko.

— Une certaine personne qui s'appelait Hildegarde Wachter, laissa tomber Dieter Muller.

— Qui « s'appelait » ? répéta Malko.

— Oui. Elle n'est plus de ce monde. Assassinée d'une quinzaine de coups de poignard. Justement à Dharamsala, le fief du dalaï-lama. Ou plutôt son prolongement, Mac Leod Ganj. Or, Hildegarde Wachter était une de nos agents.

Malko commençait à mieux comprendre : on n'était pas là pour une discussion sur le bouddhisme.

— Dites m'en plus, réclama-t-il.

— Hildegarde Wachter était la veuve d'un pilote de F-104 de notre Luftwaffe, expliqua l'Allemand. Il s'est tué au cours d'un exercice d'entraînement. Son chasseur a explosé pour une cause inconnue.

C'était il y a une quinzaine d'années. Il a laissé une veuve, sans enfant, Hildegard Wachter. Celle-ci a été très affectée par cette mort et elle est partie se ressourcer en Inde, avec l'aide d'un gourou. J'ignore comment, elle s'est retrouvée à Dharamsala et a été séduite par la culture tibétaine. Du coup, elle a décidé de s'installer là-bas, d'apprendre le bouddhisme et le tibétain.

— Vaste programme...

— Elle est revenue en Allemagne et a vendu tous ses biens. C'est là qu'elle a parlé de son projet à un des membres de notre Service, un ami de son mari, Wolfgang Dietrich. Celui-ci a eu la bonne idée de consulter ses fiches et a découvert que nous n'avions personne dans l'entourage du dalaï-lama. Cela ne nous intéressait pas directement, mais on en a parlé au COS de la CIA à Berlin. Sachant que dans les années 1960, le dalaï-lama avait été l'un de leurs clients...

— Ah bon ? s'étonna Malko.

Dieter Muller ouvrit son dossier et précisa.

— Un bon client même... Les Américains suivaient de près l'évolution des affaires tibétaines, surtout à partir de leur station de Katmandou, au Népal. Lors des émeutes de 1959, ils ont proposé leur aide au dalaï-lama. C'est eux qui ont organisé son « exfiltration » en Inde, à travers l'Himalaya. Ensuite, ils ont consacré pas mal d'argent à l'opération « Tibet ». Un budget de 1 700 000 dollars par an. Évidemment, au jour d'aujourd'hui, cela ne représente qu'une minute de guerre en Irak, mais en 1960 c'était de l'argent. Sur cette somme, le dalaï-lama percevait 180 000 dollars par an à titre personnel. Le reste était utilisé pour financer une guérilla antichinoise au Tibet, manipulée à partir du Népal. Il existait un camp d'entraînement au Colorado et des *Tibet-houses* à New York et à Genève, financées par l'Agence.

— Ils comptaient vraiment s'opposer à l'armée chinoise ? s'étonna Malko.

Dieter Muller sourit.

— Non, bien sûr. Il s'agissait seulement de maintenir vivant le principe d'un Tibet indépendant. Et c'était la guerre froide. On n'était pas très loin de la guerre de Corée et celle du Vietnam commençait... C'était dans l'air du temps. Il y avait environ 2000 guérilleros au Tibet, plus ou moins efficaces.

— Et ensuite ?

— Le programme a été interrompu en 1972, à la demande du Congrès qui a refusé de voter les crédits pour l'année 1973. À l'époque, après la guerre du Vietnam, il y avait d'autres priorités. Les

États-Unis ont continué à maintenir de bons rapports avec le dalaï-lama, sans plus. C'est bien la seule opération que les Américains aient menée en collaboration avec l'IB⁽¹⁵⁾ indienne. Delhi était ravi d'agacer les Chinois.

Malko acheva sa flûte de champagne Taittinger et le garçon surgit aussitôt pour la remplir. La palette des opérations spéciales était inépuisable. Derrière eux, les deux gardes de sécurité du directeur du BND ressemblaient à des momies du musée Grévin, tant ils étaient impassibles. Seul mouvement : la tête qui tournait quand un nouveau venu entra dans le bar.

— Revenons à Hildegard Wachter ! proposa Malko.

— Lorsque nous avons évoqué le dalaï-lama, nos amis américains ont dressé l'oreille ; il continuait à les intéresser, mais ils n'avaient personne à Dharamsala. Trop compliqué. Mais ils ont proposé, si nous investissions dans un agent, de participer aux frais.

— Il n'y avait pas encore d'opération...

— *Richtig*⁽¹⁶⁾. Mais après un déjeuner avec notre numéro 2, Hildegard Wachter a accepté d'être notre « œil » là-bas. Nous lui demandions peu de chose ; deux fois par an, elle revient voir sa mère, à Hambourg. À cette occasion, elle se ferait débriefer sur tout ce qu'elle aurait pu apprendre de la politique là-bas. Pour cela, nous lui avons offert un modeste *retainer* de 1000 marks par mois.

— C'est effectivement modeste, souligna Malko.

Dieter Muller sourit.

— Il paraît que là-bas, les gens vivent avec la moitié de cette somme. Très bien même.

C'était le problème de la pauvreté résolu...

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Pas grand-chose, avoua le chef du BND. Deux fois par an, Frau Wachter faisait consciencieusement son rapport sur les soubresauts politiques autour du dalaï-lama. Mais, en réalité, il ne se passait rien d'important. Cela a commencé à bouger il y a quatre ou cinq ans. Lorsque les Chinois ont décidé d'éliminer l'influence spirituelle du dalaï-lama, seul obstacle à leur mainmise totale sur le Tibet.

— Comment ?

— La seconde autorité bouddhiste derrière le dalaï-lama est le panchen-lama, expliqua Dieter Muller. Ce dernier vivait, lui, toujours au Tibet. Après sa mort en 1989, un nouveau panchen-lama, un enfant, fut désigné par les lamas dévoués du dalaï-lama en exil. Quelques mois plus tard, les autorités chinoises, grâce à la complicité

d'un certain nombres de lamas ralliés au régime communiste, en ont « découvert » un second et ont proclamé que c'était lui l'authentique réincarnation du dixième panchen-lama... Pour s'assurer de sa collaboration, bien qu'il n'ait encore que onze ans, ils le kidnappèrent et l'emmenèrent vivre à Beijing⁽¹⁷⁾ afin de le « former » à sa future tâche.

— Et l'autre ?

— Il a disparu. Tout le monde pense qu'il est quelque part dans un de ces camps du Lao-Gai et qu'on n'entendra plus parler de lui.

— Comment le dalaï-lama a-t-il réagi ?

— Il a compris que s'il procédait selon la coutume, c'est-à-dire en attendant de mourir pour qu'un « régent » désigne son successeur, les Chinois referaient le coup du panchen-lama, en désignant un dalaï-lama-bis à leur botte. Comme il s'agit toujours d'un enfant, on a le temps de lui laver le cerveau...

— C'est si important que cela, l'influence du dalaï-lama ? demanda Malko.

— C'est le seul obstacle à la domination totale des Chinois sur le Tibet, répondit le directeur du BND. L'énorme majorité des Tibétains lui obéit au doigt et à l'œil. Il peut, sur un simple discours, déclencher une insurrection ou des protestations qui risquent de s'entendre loin au-delà des frontières du Tibet actuel. Pour nous, avec sa robe rouge et sa tunique orange, son crâne rasé et ses bonnes paroles, il nous paraît folklorique, mais aux yeux des Tibétains, c'est une immense autorité morale et politique. La réincarnation du Bouddha.

Malko se perdit quelques instants dans l'Océan de Sagesse avant de remarquer :

— Nous sommes loin d'Hildegarde Wachter.

— Pas vraiment, corrigea Dieter Muller. Ses derniers rapports nous ont permis d'avoir une idée des plans du dalaï-lama pour contrer les manœuvres chinoises. En effet, en quelques années, elle s'est complètement intégrée à la communauté tibétaine de Dharamsala. D'abord, elle a appris la langue.

— Le tibétain ?

— Oui. C'est beaucoup moins difficile que le chinois ; il n'y a pas de caractères, mais un alphabet. Évidemment, ce n'est pas beaucoup parlé. Et elle a approfondi son bouddhisme. Jusqu'à devenir professeur de bouddhisme au Dialectic Institute de Mac Leod Ganj, une extension du gouvernement en exil du dalaï-lama.

— Elle, une Allemande !

Dieter Muller précisa avec un sourire :

— Elle s'était rasé le crâne comme les nonnes tibétaines, s'habillait comme elles et pratiquait un bouddhisme intensif. Elle avait aussi changé son nom allemand pour un patronyme tibétain : Kalsang Mo.

Malko se dit qu'elle devait être sérieusement allumée, mais ne fit aucun commentaire.

— Surtout, enchaîna Dieter Muller, elle s'était liée d'amitié avec un lama très proche du *Kundun*⁽¹⁸⁾, un certain – il baissa les yeux vers son dossier – Yeshi Chaclok. Apparemment, ce saint homme a été très impressionné par la ferveur protibétaine déployée par Hildegarde Wachter.

— Quelle genre de relations avaient-ils ? demanda Malko, pensant à Alexandra, sa fiancée de toujours, qui l'attendait dans une des chambres du *Vierjahreszeiten*.

Autant elle avait peu de goût pour les voyages lointains, autant l'Europe l'attirait. Et à Munich, il y avait presque autant de boutiques qu'à Paris...

Dieter Muller précisa aussitôt :

— Oh, rien de sexuel ! Une simple complicité intellectuelle. Intéressante, car ce lama est très proche du dalaï-lama et au courant de tout ce qu'il fait ou prépare.

— Il a trouvé le moyen de contrer les manœuvres chinoises ?

— D'après Hildegarde Wachter, il explorait plusieurs pistes.

Malko pensa soudain à quelque chose.

— Si les Chinois attachent de l'importance au dalaï-lama, Dharamsala doit grouiller d'agents du Guoanbu⁽¹⁹⁾.

— C'est le cas ! confirma Dieter Muller. D'après Hildegarde et les services indiens, ils pullulent. Sous différentes couvertures. Touristes, faux réfugiés tibétains, hippies. Et il y aurait même des « infiltrés » parmi les lamas en exil.

L'ange repassa et s'enfuit, épouvanté : on ne pouvait plus se fier à personne. Malko jeta un coup d'œil discret à sa Breitling Bentley. Alexandra allait trépigner. Comme tous les Autrichiens, elle adorait dîner tôt.

— Hildegarde Wachter vous a apporté des informations précises ? questionna-t-il.

— Vous savez que le dalaï-lama a effectué une visite officielle en Allemagne, le mois dernier, répondit Dieter Muller.

— J'en ai entendu parler.

— Le sachant, nous avons demandé à Hildegarde Wachter de faire un voyage supplémentaire pour nous briefer sur les derniers développements de la situation. Avec les Jeux olympiques qui approchent, la situation est intéressante. En paroles, le monde entier est derrière le dalaï-lama et les Chinois en tiennent compte.

— Vous pensez qu'ils vont infléchir leurs positions ?

Dieter Muller sourit.

— Ils mènent tout le monde en bateau. Ils n'ont en rien l'intention de le faire, mais ils amusent la galerie jusqu'aux Jeux olympiques. Ensuite... Cependant, nous voulions connaître la position réelle du dalaï-lama.

— Vous y êtes parvenus ?

— Il est parfaitement conscient de la duplicité chinoise. Mais empêtré dans une *catch 22 situation*. S'il persiste dans son attitude non-violente, il n'obtient rien des Chinois, mais garde sa popularité. S'il passe à une opposition violente, il ternit sa réputation. En plus, avec les lois américaines stupides votées par le Congrès après le 9-11⁽²⁰⁾ tout mouvement de libération armée, le plus légitime soit-il, est automatiquement classé comme mouvement terroriste... Les Méos, qui ont donné cent mille des leurs à l'Amérique dans les années 1960, en ont fait les frais. Donc, il doit trouver autre chose.

— Quoi ?

— On arrive au cœur du problème, conclut Dieter Muller. Lorsque Hildegarde Wachter est venue, elle nous a annoncé qu'elle espérait avoir très prochainement, grâce à son lama, une information de la plus haute importance sur les plans du *Kundun*. Elle avait prévu d'aller jusqu'à Delhi rencontrer notre représentant là-bas, pour nous la communiquer.

— Et alors ?

— Elle a pris rendez-vous, laissa tomber Dieter Muller. Elle avait même retenu son billet d'avion, Kangra-Delhi. Seulement, elle a été assassinée la veille de son départ...

Cette fois, on était dans le concret.

— Comment a-t-elle été tuée ?

— Elle rentrait chez elle, le soir, après avoir passé la soirée avec des amis. Quelqu'un l'attendait ou l'a suivie. Le soir, il n'y a pas beaucoup de monde dans les rues de Mac Leod Ganj. On l'a violée et poignardée à plusieurs reprises dans le hall de son immeuble.

— Violée ?

— Oui, c'est, paraît-il, courant là-bas. Les guides touristiques le

mentionnent même ! Les Tibétains considèrent les jeunes hippies comme des filles faciles et n'hésitent pas à en profiter. Sans parler des junkies de tous poils qui préfèrent garder leur argent pour de la drogue plutôt que de payer une fille. D'ailleurs, la police indienne a conclu à un viol suivi d'un meurtre, pensant qu'Hildegarde connaissait son agresseur et que c'est la raison pour laquelle il l'a tuée. Ils n'ont pas enterré l'affaire mais nous ne nous faisons aucune illusion. Notre vice-consul est allé à Dharamsala rencontrer le responsable de la police locale. Ils ont pratiquement classé le dossier. En attendant qu'un junkie se dénonce. Là-bas, violer une étrangère, c'est beaucoup moins grave que gifler une vache...

— Il est possible que ce soit un fait divers banal ?

Le regard du directeur du BND s'éclaira d'une lueur froide, comme un laser.

— À première vue, oui. Mais il y a plusieurs éléments troublants. D'abord, s'il y a de nombreux viols, ils ne sont jamais accompagnés de violences et encore moins de meurtre. Pour une raison très simple : le viol d'une étrangère est considéré là-bas comme un péché extrêmement véniel, qui ne relève guère que d'une contravention. Personne n'aurait l'idée saugrenue de tuer la femme qu'il a violée. D'autant qu'elle peut resservir.

C'était un point de vue.

— Il peut y avoir une exception, remarqua Malko.

— Certes, admit l'Allemand, mais il y a un autre élément. L'homme qui a tué Hildegarde Wachter a ensuite pris ses clefs dans son sac et a fouillé de fond en comble la chambre qu'elle occupait, laissant même la porte ouverte...

— Il cherchait peut-être de l'argent ?

— Hildegarde Wachter avait une chaîne en or autour de la cheville et 2400 roupies dans son sac... Il n'y a rien eu de volé dans son appartement.

— Vous ne croyez donc pas à un crime de hasard ?

— Absolument ! Hildegarde Wachter a découvert quelque chose d'important qu'elle s'apprêtait à nous transmettre et on l'a tuée avant.

— Qui, « on » ?

Le directeur du BND hocha la tête.

— *It fecit qui prodest*⁽²¹⁾. Le suspect n°1, c'est évidemment le Guoanbu, dont les agents pullulent à Dharamsala et à Mac Leod Ganj.

Un ange aux yeux bridés traversa le bar. On se retrouvait en paysage connu. Malko commençait à comprendre la raison de son

rendez-vous. Tandis qu'il méditait, une silhouette se matérialisa à côté d'eux. Un homme jeune, de haute taille, les cheveux rejetés en arrière, plutôt play-boy, mince, un très long cou, avec un costume croisé impeccable. Une vraie gravure de mode. Il s'inclina légèrement devant Malko.

— Jack Lance. Je suis le COS de Berlin. Je suis très flatté de vous rencontrer. Je crois que nous devons dîner ensemble. J'arrive tout juste.

Malko sentit le sang se retirer de son visage. Alexandra allait être folle de rage. C'est avec elle qu'il avait projeté de dîner. Elle devait déjà s'impatienter.

Seulement, c'était difficile de décliner ce dîner planifié et professionnel. C'était *quand même* la CIA qui lui permettait de mener un train de vie digne de son rang.

— Avec plaisir, dit-il. Je vais juste m'absenter deux minutes pour me laver les mains.

CHAPITRE III

Alexandra décrocha à la première sonnerie. Reconnaisant la voix de Malko, elle l'apostropha aussitôt :

— Qu'est-ce que tu fais ? Je meurs de faim !

— Ne t'impatiente pas, répondit-il suavement. Regarde plutôt la liste du *room-service*. Il y a des plats délicieux.

— Comment ! Tu veux dîner dans la chambre ? Je me suis faite belle pour sortir...

Malko prit son souffle.

— *Putzi*, tu vas dîner dans la chambre. Je suis retenu. Contre ma volonté.

Il y eut un silence qui sembla se prolonger très longtemps, puis la voix glaciale d'Alexandra dit simplement, avant de raccrocher :

— Tu as intérêt à prendre une autre chambre !

Quand Malko regagna le bar, il était fou de rage. Cherchant une solution. Dieter Muller et le chef de station de la CIA à Berlin étaient déjà debout.

- Je vous rejoins dans la salle à manger, proposa-t-il. J'ai un coup de fil urgent à donner.

Il était déjà parti. Arrivé devant la chambre 254, il glissa sa carte magnétique dans la fente. Une seconde d'angoisse : le voyant vert s'alluma. Alexandra n'avait pas encore mis le verrou. Elle était assise sur le lit, le téléphone à la main. Superbe, dans une robe noire très stricte, mais extrêmement moulante, qui semblait coulée sur elle. Les jambes croisées haut permettaient de deviner une partie de ses cuisses. Quant à son maquillage, c'était une invite au viol.

En voyant Malko, elle raccrocha violemment, se leva et lui fit face.

— Tu as changé d'avis ? constata-t-elle avec une pointe d'ironie. Tu as bien fait...

Malko ravala les excuses qu'il s'appêtait à donner. Le ciel était avec lui.

— Je ne pouvais pas attendre, dit-il. Tu m'as mis l'eau à la bouche...

Tout en parlant, il s'était rapproché et avait passé un bras autour de la taille de la jeune femme. Devinant ses intentions, Alexandra

protesta.

— Arrête ! J'ai faim.

Il l'avait déjà repoussée jusqu'au lit. En un clin d'œil, il eut remonté la robe fluide sur les longues jambes, découvrant les bas et le début des jarretières. Puis le satin d'une culotte noire, qu'il effleura de la main.

Alexandra serra les cuisses, lui emprisonnant la main.

— Je t'ai dit que j'avais faim... Tu peux bien attendre un peu, non ?

L'histoire du viol d'Hildegarde Wachter revint à l'esprit de Malko. Presque brutalement, il écarta les cuisses qui enserraient sa main, puis glissa son genou entre elles. Et, de l'autre main, il commença à lui arracher sa culotte. Mais Alexandra n'était pas décidée à se laisser faire.

— Non ! fit-elle. Après.

Malko était déjà à genoux entre ses cuisses. Avec sa robe remontée sur les hanches, son visage convulsé par la colère, Alexandra était extrêmement bandante... Avec une rapidité de prestidigitateur, il se défit. Le parfum, le spectacle de cette magnifique femelle apprêtée pour l'amour, ces jambes largement écartées, la masse de sa lourde poitrine tendant sa robe, tout cela lui procura une érection immédiate. Abandonnant son entrejambe, il lui prit la poitrine à deux mains, commença à la malaxer durement, comme elle aimait, serrant les pointes de ses seins à lui faire mal.

Le regard d'Alexandra bascula et il la sentit s'assouplir sur lui. Pourtant, elle demeurait inerte, une sorte de résistance muette. Il essaya de l'embrasser mais elle détourna la tête.

— Je ne veux pas avoir l'air d'une bonne ! souffla-t-elle. Tu vas foutre en l'air mon maquillage.

Il se laissa alors tomber sur elle, écartant l'élastique de sa culotte. De nouveau, elle se débattit et il n'arriva que brièvement à glisser son sexe dans le sien.

Elle était vraiment très en colère.

Lui bandait de plus en plus, excité par cette résistance imprévue. Soudain, il parut abandonner et se redressa. Alexandra ne tarda pas à en faire autant, le souffle court, de l'excitation plein les yeux.

— Tu es fou ! fit-elle.

Malgré tout, elle était émue : être désirée à ce point par un homme qui vous fait l'amour depuis si longtemps flattait son ego féminin. Elle baissa soudain son regard sur le sexe de Malko qui émergeait toujours de son pantalon d'alpaga noir.

— Tu ne vas pas descendre comme ça !

— Non, confirma Malko.

À son regard, elle devina ce qu'il voulait.

— Tout à l'heure ! promit-elle.

Malko, le regard noir, l'avait déjà repoussée vers le lit. Se penchant, il saisit ses longs cheveux blonds et les réunit en une queue-de-cheval improvisée. Ensuite, pesant sur les épaules de la jeune femme, il la força à s'agenouiller sur l'épaisse moquette.

— Suce-moi ! ordonna-t-il. Sinon, je ne t'emmène pas dîner.

En même temps, il poussait son sexe vers le visage de sa fiancée. Celle-ci n'hésita que très peu de temps. Quand il sentit ses lèvres épaisses s'ouvrir, il s'enfonça dans sa bouche comme dans un sexe, avec une délicieuse sensation de viol. Si fort qu'Alexandra eut un geste de recul, s'étouffant presque. Malko la ramena par les cheveux et imprima un mouvement de va-et-vient à sa tête. Docilement, elle suivit son impulsion. Elle ne se forçait pas beaucoup. D'habitude, c'était elle qui réclamait ce petit jeu de rôle... Là, c'était presque pour de bon.

Il ne mit pas longtemps à se répandre dans sa bouche. D'abord, parce qu'elle s'en servait merveilleusement bien, ensuite parce que cette situation l'excitait au plus haut point. Il cria, pressant violemment le visage d'Alexandra contre son ventre. Elle avait retrouvé sa docilité de femelle amoureuse et le but jusqu'à la dernière goutte.

Quand il s'écarta, il était de nouveau d'excellente humeur. Il l'aida à se relever.

— Maintenant, fit-elle, j'ai vraiment faim.

— Tu vas pouvoir te restaurer, promit Malko. La carte du *room-service* est à ta disposition.

Elle mit quelques secondes à comprendre, puis son visage se tordit de fureur.

— *Schweinerei*⁽²²⁾ ! grinça-t-elle. Tu me traites comme une putain et tu me plantes !

Elle regarda autour d'elle, cherchant visiblement quelque chose à lui lancer à la tête. Malko, prudent, battait déjà en retraite.

— Tu sais que c'est un cas de force majeure, eut-il le temps de lancer avant que le vase de fleurs ne s'écrase contre le battant de la porte qu'il venait de refermer...

Dieter Muller jeta un regard contrarié à Malko. Ils en étaient aux hors-d'œuvre.

— Herr Lance doit reprendre l'avion ce soir pour Berlin, expliqua-t-il.

— Je suis désolé, s'excusa Malko. C'était un peu compliqué. Je suis à votre disposition.

Il commanda rapidement une dorade, précédée d'un potage.

Jack Lance ne perdit pas de temps.

— Si vous êtes d'accord, dit-il, l'Agence souhaite que vous enquêtiez sur le meurtre d'Hildegarde Wachter. Pour son compte. Nous savons que les Chinois préparent quelque chose, mais nous ignorons quoi...

— Je ne parle ni hindi ni tibétain, objecta Malko. Et je ne suis pas non plus un expert en bouddhisme.

— Vous avez déjà abordé des situations plus difficiles, contra l'Américain. Il s'agit, à ce stade, d'une enquête d'environnement. Peut-être n'y a-t-il rien à découvrir. Peut-être que si. Nous avons deux noms à vous donner, pour démarrer votre enquête sur place.

Dieter Muller ouvrit son dossier.

— Il s'agit d'une certaine Linda de Carvalho, une Brésilienne liée à Hildegarde Wachter. Une admiratrice du dalaï-lama un peu fêlée. Elle habite dans l'immeuble voisin mais n'a même pas été interrogée par la police indienne. Peut-être pourra-t-elle vous apprendre quelque chose.

Malko notait.

— La seconde personne est le lama lié à Hildegarde Wachter, précisa Dieter Muller ; il s'appelle Yeshe Chaclok. Vous devez pouvoir le trouver facilement. Bien entendu, il ignore les liens de Frau Wachter avec nos Services. Vous pourrez vous faire passer pour un parent. C'est facile puisque vous parlez allemand.

— C'est tout ?

— Notre station de Delhi est à votre disposition, précisa Jack Lance. Ils sont prévenus.

Malko rangea son bloc-notes, en pensant à Alexandra ; la dorade n'avait plus de goût.

— Comment va-t-on à Dharamsala ? demanda-t-il. À dos de chameau ?

— Non. En avion, depuis Delhi. Il y a des vols quotidiens jusqu'à Kangra, dans l'Himachal Pradesh, l'État où se trouve Dharamsala.

Ensuite, il suffit de prendre un taxi...

— Et les hôtels ?

L'Américain baissa la tête, embarrassé.

— D'ici, on ne peut pas faire de réservation. C'est très petit, n'est-ce pas, et il n'y a pas d'établissement important.

Autrement dit, c'était rats et cafards à tous les étages. En Inde, on pouvait craindre le pire. Malko se résigna.

— Je vais emporter un sac de couchage, dit-il, mi-figue mi-raisin.

Ses deux voisins eurent un rire. Un peu forcé, quand même... Jack Lance poussa vers lui une carte.

— Voici les numéros de notre station de Delhi. Ils sont plus de quatre-vingt-dix. Ils devraient pouvoir vous aider.

— Merci, dit Malko, en empochant la carte.

Il ne prit même pas de café et s'esquiva dès qu'il le put. Quelle histoire bizarre ! Aller enquêter sur un meurtre peut-être crapuleux, au fond de l'Himalaya... Décidément, le Renseignement menait à tout...

Arrivé au second, il glissa la carte magnétique dans la fente. Le voyant vert s'alluma et il poussa le battant qui ne s'ouvrit que de quelques millimètres. Alexandra s'était enfermée.

Il sonna, attendit, resonna, et, finalement, regagna la réception.

— Je voudrais une chambre, annonça-t-il.

L'employé le regarda avec surprise.

— Mais vous en avez déjà une, Herr Linge !

— Eh bien, j'en veux une seconde, trancha Malko, qui n'avait pas envie de parler de sa vie privée.

*

* *

Le lama Yeshi Chaclok s'était levé à quatre heures du matin, comme tous les jours, consacrant ensuite quatre heures à la méditation, avant d'avaler un solide petit déjeuner. Il aimait manger et c'était son seul vice. Le *Kundun* lui en faisait souvent la remarque, lui prédisant que bientôt, on pourrait le rouler comme un tonneau. Ce matin, il avait mangé sans appétit ses fruits et ses galettes. Comme tous les lamas, il était entièrement végétarien. Croyant dur comme fer à la réincarnation sous forme d'animaux, il ne voulait pas risquer de dévorer un lointain cousin...

Il arriva dans son minuscule secrétariat où un jeune lama le salua

très bas en annonçant :

— Votre visiteur est arrivé. Il attend en bas.

C'est-à-dire à la sécurité. Le bureau du lama Chaclok se trouvait dans le grand bâtiment abritant les services du dalaï-lama, juste devant sa résidence privée. On n'y entrait qu'en montrant patte blanche, car la rampe passant devant conduisait directement à la résidence privée du dalaï-lama.

Tous les membres de la sécurité rapprochée étaient tibétains, mais un cordon de soldats indiens veillaient à l'extérieur.

Yeshi Chaclok se glissa dans un fauteuil. Les murs étaient couverts de portraits du dalaï-lama, de posters et de photos du panchen-lama « le plus jeune prisonnier politique du monde »... Ce qui n'était plus tout à fait vrai : le poster datait de son incarcération, à l'âge de onze ans, et maintenant, il en avait dix-huit. Yeshi Chaclok se versa un peu de thé et on frappa à la porte.

— Entrez.

Un petit bonhomme à la barbiche style Trotski, mince, les cheveux gris, pénétra dans la pièce et s'inclina profondément. Les deux hommes échangèrent quelques mots, puis le lama Chaclok demanda anxieusement :

— As-tu appris quelque chose, Ponlop ?

Ponlop Damchoe tenait une petite librairie au centre de Mac Leod Ganj et était un des meilleurs agents de la toile d'araignée tibétaine qui couvrait la bourgade. Grâce à son métier, il voyait beaucoup de monde et entendait beaucoup de choses. Il connaissait tous les hippies, les habitués et certains touristes indiens qui revenaient régulièrement.

Il secoua la tête.

— Non, on ne parle même plus du meurtre. On a dit que c'est un junkie qui a fait le coup ; certains sont armés. Il a eu peur, on ne saura jamais.

Le lama demeura silencieux.

— Ce n'est pas un simple meurtre, répliqua-t-il, tu le sais.

Ponlop Damchoe hocha la tête.

— Je ne sais pas, maître. Pourquoi avoir assassiné cette femme ? Elle n'avait pas de problème, elle ne faisait rien, pas de politique, n'avait pas beaucoup d'argent.

Le lama Chaclok but un peu de thé.

— Je suis sûr que ce sont les diables rouges de Beijing affirma-t-il. J'ai eu une vision.

Le libraire ne discuta pas. Chez les bouddhistes tibétains, la vision était un moyen d'enquête comme un autre.

— Je vais continuer à chercher, promit-il, mais je n'ai aucune piste. Peut-être que quelqu'un parlera.

Le lama Chaclok tira de son tiroir une feuille de papier avec plusieurs noms.

— Voici une liste de ceux que nous soupçonnons d'appartenir à l'autre côté. Essaie d'enquêter

Le libraire plia la feuille de papier et la glissa dans son sac de toile avant de s'incliner cérémonieusement, puis de s'esquiver. Il ne comprenait pas l'acharnement du lama Chaclok à voir un meurtre là où il n'y avait qu'un incident regrettable.

La porte refermée, Yeshe Chaclok médita quelques instants, puis leva les yeux vers le ciel exceptionnellement bleu. Les accusations contre les « diables rouges » de Beijing ne sortaient pas seulement de ses visions. Il avait de sérieuses raisons de penser que Kalsang Mo avait été assassinée par les hommes du Guoanbu. Et, indirectement, à cause de lui.

Seulement, cela, il ne pouvait l'avouer à personne.

CHAPITRE IV

Un monstrueux embouteillage ralentissait la circulation à un train d'escargot sur Swama-Jayanti-Marg, la voie « rapide » reliant l'aéroport international Indira-Gandhi au centre de Delhi. Malko, en nage, se pencha vers le chauffeur de taxi, un majestueux Sikh à la barbe grise, hiératique et plein de dignité. Son « Ambassador » était au moins aussi vieille que lui et dépourvue de la moindre climatisation... Or, à l'extérieur, il faisait entre 44 °C et 46 °C. La chaleur de la pré-mousson.

— Il y a un problème ? demanda Malko.

— *Yes, sir*, confirma le Sikh. *Many problems. Look out*⁽²³⁾.

Il désignait du doigt une des causes du ralentissement ; un *rickshaw*⁽²⁴⁾ jaune et vert était immobilisé sur la voie du milieu, en panne, et son conducteur, allongé sur la chaussée, procédait à la réparation sur place. Sans déclencher la moindre protestation des automobilistes. La circulation s'accéléra un peu et Malko se dit que tous les espoirs étaient permis, puis, de nouveau, on roula au pas.

Cette fois, il s'agissait d'une carriole tirée par un buffle qui occupait sagement la file de gauche, forçant les véhicules derrière lui à rouler à dix à l'heure.

— C'est autorisé ? demanda Malko.

— *No, sir*, affirma dignement le Sikh, sans s'émouvoir.

Pas plus que la réparation du rickshaw sur la chaussée... Enfin, ils reprirent un peu de vitesse. Pas pour longtemps. Cette fois, la circulation était bloquée sur les trois files. Un quart d'heure plus tard, Malko découvrit la cause du bouchon ; trois vaches avaient décidé de faire leur sieste sur l'autoroute urbaine. Quelques chauffeurs excédés essayaient bien de les faire bouger, mais elles s'incrustaient. C'est un marchand ambulant qui trouva la solution, leur présentant une vieille salade couverte de poussière qui eut pour effet d'en attirer une. Les véhicules se glissèrent aussitôt avec précaution dans cette chicane improvisée, prenant bien soin de ne pas effleurer les bovins. En Inde, blesser une vache était beaucoup plus grave que de tuer et faire bouillir un nouveau-né. Sacrées, elles ne pouvaient que mourir de vieillesse. En attendant, elles se comportaient exactement comme les singes, sacrés eux aussi, qui dévoraient joyeusement tout ce qui leur tombait sous la main. Sans parler des serpents, qu'on nourrissait

pratiquement au biberon.

L'Ambassador avait enfin repris une allure normale ; Malko respira un peu d'air brûlant par la glace baissée, avec l'impression d'être un homard en train de cuire au court-bouillon.

Delhi n'avait guère changé, sauf par la taille, formant désormais une mégalopole de quinze ou dix-huit millions d'habitants, s'étendant anarchiquement dans toutes les directions. Pas de tout à l'égout, d'énormes *round-about*⁽²⁵⁾ herbeux où les gens faisaient la sieste, peu de feux de circulation et une circulation totalement chaotique.

L'ancien centre, autour de Connaught Place, pourrissait lentement, rongé par l'humidité et le manque d'entretien, envahi par des boutiques minables destinées aux touristes. Capitale administrative, Delhi n'offrait pas grand intérêt. Vue du ciel, c'était une étendue verte, une ville jardin d'où émergeaient quelques rares et modestes gratte-ciel.

Malko réprima un soupir de soulagement quand l'Ambassador s'engagea sous l'auvent de l'hôtel *Shangri-La*. Retour à la civilisation... Une hôtesse en robe chinoise lui remit un mot qui l'attendait à la réception, avec une profonde courbette.

« Appelez-moi dès votre arrivée. Je vous enverrai une voiture. Fred Harriman. »

Le chef de station de la CIA à Delhi. En dépit de son entrevue avec Dieter Muller, Malko remplissait bien une mission pour l'Agence américaine. Son séjour à Munich s'était terminé par une réconciliation orageuse avec Alexandra qui avait enfin consenti à ouvrir sa porte. Pour se faire pardonner, Malko lui avait ensuite offert une sculpture de Christian Maas représentant une chatte très sensuelle en train de s'étirer... et ils étaient repartis pour Liezen comme deux amoureux. Elko Krisantem était venu les chercher à l'aéroport de Schwechat et Malko avait commencé sa valise, après un coup d'œil à une carte de l'Inde.

Dharamsala, le fief du dalaï-lama, était vraiment au bout du monde...

Rêvant à une douche comme un chien rêve à un os, il se rua sous l'eau tiède après avoir appelé Fred Harriman.

*

* *

La Mercedes climatisée descendait lentement l'imposante avenue Shanti-Path, au cœur du quartier diplomatique. À gauche, Malko aperçut, derrière un mur interminable, un drapeau chinois.

— *Chinese embassy, sir*, annonça le chauffeur.

Ils tournèrent un peu plus loin. L'ambassade américaine se trouvait après celle de Chine, cachée derrière un mur presque aussi long, dissimulant un bâtiment jaunâtre beaucoup plus modeste, perdu au milieu d'un immense domaine.

Fred Harriman accueillit Malko dans le grand hall réfrigéré comme un congélateur. Cravaté et en costume, malgré la chaleur de bête.

Un homme souriant, athlétique, portant des lunettes cerclées d'or, et visiblement bien dans sa peau. Il jeta un coup d'œil à sa montre.

— Nous avons rendez-vous dans une heure, annonça-t-il. Il faut y aller. À Delhi, on sait quand on part, pas quand on arrive.

— Avec qui avons-nous rendez-vous ?

— Arun Baghat, l'ancien patron de l'Intelligence Bureau. Il a toujours été sympa avec nous. Lorsque je lui ai parlé de votre enquête, il a réagi aussitôt et a demandé à vous voir. Il connaît très bien le problème du dalaï-lama et n'aime pas les Chinois. Allons-y, c'est assez loin.

Ils se retrouvèrent dans la Mercedes climatisée. Les majestueuses avenues bordées d'arbres se ressemblaient toutes, l'épaisse végétation empêchant de voir ce qu'il y avait derrière. À première vue, cela ressemblait à une ville moderne, sauf si on s'aventurait derrière dans le labyrinthe de ruelles, où grouillait l'Inde véritable : des boutiques minuscules, une humanité laborieuse, résignée, vivant dans des conditions effroyables. Environ trois cent millions d'indiens survivaient avec 3000 à 10000 roupies par mois... Sans beaucoup d'espoir de faire mieux, avec un taux d'analphabètes de 65 %...

À un feu rouge, Malko remarqua, au milieu des mendiants qui se ruaient vers la Mercedes, une femme, assise sur le bord du trottoir, tenant dans ses bras une fillette de quelques mois, entièrement nue. On voyait distinctement son sexe glabre, présenté comme une offrande. Il détourna le regard, gêné.

En dépit de la pub vantant un pays en pleine évolution, et de ses réels succès en technologie, l'Inde était encore loin d'être un pays moderne, même si, dans la liste des milliardaires du magazine *Forbes*, cinq fortunes indiennes figuraient parmi les quinze premières.

— Vous n'avez pas de contacts avec le dalaï-lama ? demanda Malko à Fred Harriman.

— Rarement, avoua l'Américain. Certes, il est considéré comme un ami, mais son attitude nous laisse peu de marge de manœuvre. Il s'obstine à vouloir négocier avec les Chinois et se tient à distance de nous, comme si nous étions des pestiférés.

Malko lui jeta un regard ironique.

— Que seriez-vous prêts à faire pour lui, s'il vous le demandait ?

Le chef de station eut un sourire embarrassé.

— En vérité, pas grand-chose, sauf sur le plan diplomatique. L'administration Bush ne veut pas heurter la Chine de front. Il y a trop d'autres intérêts. Mais nous suivons évidemment les pourparlers entre Pékin et le dalaï-lama avec attention.

— Ils en sont où ?

— Nulle part ! Cela dure depuis 2002. Le négociateur tibétain, Lodi Biatsen Byari, réclame toujours l'autonomie culturelle et les Chinois la refusent avec la même constance, promettant d'écraser les « desseins séparatistes » du « loup déguisé en moine »... Récemment, le secrétaire général du Parti communiste chinois au Tibet a mis les points sur les i d'une façon brutale en déclarant que la Chine écrasera les desseins séparatistes du Tibet selon les quatre principes : *kuai pu, zhua kuai, kuai shen, kuai sha*⁽²⁶⁾. Ils répriment, en attendant la mort du dalaï-lama qu'ils appellent de tous leurs vœux.

— Ils ne font rien de plus ? questionna Malko.

— Vous êtes ici pour essayer de le savoir, laissa tomber Fred Harriman. Le Guoanbu ne reste sûrement pas les bras croisés. Avec Taïwan, le Tibet est un des gros problèmes pour les Chinois, un problème qu'ils veulent régler, à leur manière. C'est-à-dire par la force.

Bercé par le ronronnement de la circulation, Malko s'endormait. Le décalage horaire. La Mercedes ralentit et pénétra dans une sorte de lotissement composé de petits immeubles plutôt coquets, Shatam Jat. Le chauffeur stoppa devant le numéro 2 de Delhi Road. Un immeuble de deux étages avec un jardin.

— C'est là, annonça Fred Harriman.

Un homme aux cheveux blancs, portant une chemise rose et un pantalon beige, vint ouvrir et les mena à un petit bureau donnant sur le jardin, climatisé heureusement. Après les présentations, l'Américain se tourna vers Malko.

— Arun Baghat nous a rendu pas mal de services, annonça-t-il. Il a quitté le Service il y a six mois mais y travaille encore comme consultant. Il s'intéresse beaucoup à votre mission.

— Pourquoi ? demanda Malko.

L'ancien patron de l'IB eut un sourire caustique.

— Je n'ai pas assez d'éléments pour me prononcer, mais ce ne serait pas impossible qu'il s'agisse d'une action de Guoanbu.

— Dans quel but ?

Le haut fonctionnaire indien eut un geste évasif.

— Ils avaient sûrement une bonne raison pour tuer cette malheureuse jeune femme, car ils ne font rien gratuitement. Vous le découvrirez peut-être en allant à Dharamsala.

— C'est forcément lié au dalaï-lama, souligna Malko.

Arun Baghat approuva.

— Évidemment. C'est un de leurs gros soucis. Ils ont compris que tant qu'il est là, ils ne contrôleront pas le Tibet. Il jouit toujours là-bas d'une immense popularité et les gens lui obéissent au doigt et à l'œil... Jusqu'ici, il a prêché la non-violence, mais rien n'interdit de penser que, poussé à bout par l'intransigeance, chinoise, il ne change d'attitude.

— Le Guoanbu est très présent en Inde ? interrogea Malko.

Lors de la dernière affaire qu'il y avait traitée⁽²⁷⁾ c'était plutôt le KGB qui y était très actif. On ne parlait guère des Chinois.

Arun Baghat éclata de rire.

— Actifs ! Mais ils grouillent comme des rats, partout. Ils cherchent à voler nos secrets industriels. Je les soupçonne de financer, en sous-main, le mouvement des Naxalites pour affaiblir le gouvernement central. Ils refusent de reconnaître notre annexion du Sikkim et ils voudraient détourner les eaux du Brahmapoutre vers le fleuve Jaune...

Cela faisait pas mal de contentieux.

Arun Baghat enchaîna :

— Leurs espions grouillent à leur ambassade et à l'agence Chine-Nouvelle, ici, à Delhi.

— Et à Dharamsala ?

— J'ai demandé à un de mes collègues, répondit Arun Baghat. Il est en charge du C. E⁽²⁸⁾. D'après lui, ils grouillent aussi là-bas. Ils arrivent comme faux réfugiés tibétains, touristes, hippies, se fixent sur place. Il y a six mois, les services de sécurité du dalaï-lama nous ont signalé trois individus suspects, deux hommes et une femme, des soi-disant réfugiés arrivant du Tibet. Nous les avons mis sous surveillance et on a découvert que l'un d'eux se rendait régulièrement à Delhi pour rendre compte à son « traitant », un diplomate de l'ambassade de Chine, déjà connu de nos Services. Ils ont été arrêtés et expulsés vers la Chine, sans avoir avoué. Au Tibet, le Guoanbu les recrute sur place, en faisant chanter leurs familles. Il y en a aussi beaucoup dans la colonie tibétaine de Delhi, le long du fleuve. Même des lamas, arrivés soi-disant pour fuir les persécutions, sont, en réalité, des agents du

Guoanbu.

Malko leva un sourcil.

— Le dalaï-lama est au courant de cette situation ?

L'Indien esquissa un sourire.

— Il n'aime pas qu'on lui en parle. Il considère que tous les religieux sont avec lui. Hélas, c'est faux. Au Tibet, les Chinois en ont retourné un certain nombre. Qui sont prêts à jouer leur jeu.

Il soupira.

— Si vous pouviez trouver quelque chose à Dharamsala, cela nous intéresserait beaucoup.

— Vous disposez d'infiniment plus de moyens que moi, souligna modestement Malko. C'est votre pays et vos services sont puissants.

— Mais dispersés, corrigea Arun Baghat. Et désorganisés, surtout dans des coins perdus comme Dharamsala. Certes, nous assurons au dalaï-lama ce qu'il y a de mieux comme protection : la protection « Z », celle réservée au Président et au Premier ministre. Une centaine d'hommes sont mobilisés en permanence pour sa protection rapprochée.

— Vous pensez que les Chinois pourraient éliminer physiquement le dalaï-lama ? demanda Malko.

Arun Baghat sourit.

— Nos présidents successifs ont fait passer un message très clair aux autorités chinoises et, récemment, au nouveau président Hu Jintao. Toute agression contre le dalaï-lama serait considérée par l'Inde comme un *casus belli*, entraînant de lourdes conséquences. Il est l'hôte de notre pays, où il est venu invité par le pandit Nehru. Cependant, il ne faut pas tenter le diable, surtout quand il est rouge. Ils ont parfaitement compris le message.

Il s'arrêta pour boire un peu de thé et enchaîna d'une voix grave :

— Pour nous, il s'agit d'un problème stratégique.

Il avait appuyé sur le dernier mot. Malko rebondit là-dessus.

— Que voulez-vous dire ?

L'Indien se leva et alla chercher une carte qu'il déplaça sur son bureau.

— Regardez, dit-il en montrant la frontière entre la Chine et l'Inde. Nous avons toujours eu des rapports difficiles avec les Chinois qui contestent certaines zones frontalières de l'Himalaya. De plus, notre frontière avec la Chine correspond justement au Tibet. Or, même si les Chinois l'occupent depuis 1949, ils ne sont pas complètement chez

eux, en grande partie à cause de l'influence du bouddhisme tibétain incarné par le dalaï-lama. Si celui-ci disparaissait, ils ne mettraient pas longtemps à « avaler » le Tibet et à en faire une base de départ anti-indienne.

— Que craignez-vous ?

— Une mini-invasion. Ils ont construit un chemin de fer jusqu'à Lhassa, uniquement pour des raisons stratégiques, afin de pouvoir acheminer des blindés jusque-là. De notre côté, nous avons considérablement renforcé nos positions de ce côté-ci de la frontière car ils pourraient facilement dévaler très loin et très vite.

— Étonnant ! souligna Malko. Je croyais que le Pakistan était votre ennemi n°1.

Arun Baghat sourit.

— C'était vrai dans le passé. Cela ne l'est plus. Nous avons des « taupes » très bien placées au sein de l'état-major pakistanais et nous connaissons leurs options stratégiques. Depuis quelques années, ils ont abandonné l'idée d'une guerre pour récupérer le Cachemire⁽²⁹⁾. Ils se contentent d'actions de guérilla, officiellement niées. Ils sont plutôt tournés vers l'ouest, l'Afghanistan, et là aussi, nous avons d'excellents éléments d'information. Ils tiennent à tout prix à retrouver un gouvernement à leur botte à Kaboul. C'est la raison pour laquelle la guerre contre les taliban n'est pas prête de s'arrêter...

Cela, Malko l'avait vérifié quelques mois plus tôt⁽³⁰⁾.

— Concernant Dharamsala, insista-t-il, pouvez-vous m'aider ?

Arun Baghat eut un geste évasif.

— Pas beaucoup. C'est vous qui pouvez nous aider...

— Comment ?

— Nos Services pensent que les Chinois travaillent à un plan secret pour se débarrasser du dalaï-lama sans que l'on puisse les soupçonner. Hélas, nous ignorons comment. Peut-être le meurtre de cette malheureuse jeune femme est-il lié à ce projet. Je vais vous donner le nom de la seule personne avec qui nous sommes en rapport là-bas. Dagpo Rinpoche, le responsable de la sécurité du dalaï-lama. Je sais qu'il entretient un réseau d'informateurs à Mac Leod Ganj. Il pourra peut-être vous aider.

Il tendit une de ses cartes à Malko où étaient griffonnés quelques mots en hindi.

— Donnez-lui ceci, il vous recevra bien. Son bureau se trouve en face de celui du Premier ministre du gouvernement tibétain en exil. Vous verrez, c'est très modeste.

Malko empocha la carte. Fred Harriman était déjà debout. La chaleur dès qu'ils sortirent les accabla comme une chape de plomb. Ils coururent presque pour retrouver la clim de la Mercedes.

— Arun Baghat dit la vérité, remarqua le chef de station de la CIA. Vous comptez partir quand à Dharamsala ? Il y a des avions tous les jours, je peux m'occuper de votre billet.

— J'y vais seul ?

— Non. Je pense demander à un de nos *stringers* de vous accompagner. Voulez-vous dîner à *L'Hôtel Impérial* vers huit heures et demie ? Je vous le présenterai.

— Avec plaisir, approuva Malko. Après une douche, je vais revivre.

Le ciel blanc étouffait les rayons du soleil et une brume de chaleur s'élevait du sol. Il se demanda comment faisaient les Britanniques, un siècle plus tôt, avec ce climat atroce et sans clim. Ce devait être l'enfer. Cela trempait les âmes, en tout cas...

*

* *

On avait l'impression de faire un bond d'un siècle en arrière en franchissant l'entrée majestueuse de *L'Hôtel Impérial*, encadrée d'énormes colonnes de marbre blanc. Des boiseries magnifiques, des tableaux d'époque représentant des maharadjahs dans toute leur splendeur, des enfilades de boiseries impeccablement entretenues, des lustres scintillants, un personnel tiré à quatre épingles. C'était l'Empire des Indes.

Fred Harriman mena Malko jusqu'à un des restaurants de l'hôtel, indonésien, au décor féérique.

À peine étaient-ils installés qu'une femme en sari les rejoignit. En sari, mais blonde. Fred Harriman fit les présentations.

— Sue Lansing est un de nos meilleurs *case officers*. Elle parle parfaitement hindi et n'a pas sa pareille pour extirper des renseignements aux politiciens locaux. C'est elle qui « traite » notre *stringer*, Pratap Vihar.

Malko n'osa pas demander de quelle façon ce *case officer* obtenait ses informations. Le sari mauve moulait un corps parfait à la poitrine aiguë et le maquillage de la jeune agent de la CIA rappelait les gravures du Kamasoutra. Elle soutint le regard de Malko sans ciller.

— Les Indiens sont très sentimentaux, surtout après quelques whiskies, affirma-t-elle posément. Et surtout avec une jolie femme. Il suffit de savoir s'arrêter à temps.

Un garçon déposa sur la table des marmites contenant des mixtures

bizarres qui sentaient le curry. Lorsqu'il se fut éloigné, Malko demanda, étonné :

— Vous vous intéressez à la politique intérieure indienne ?

Fred Harriman montra le plafond.

— Nous, non, mais Langley, oui ! Ils veulent tout savoir des innombrables combines, des stratégies de ceux qui penchent encore vers la Russie, l'allié traditionnel, et de ceux qui virent de bord vers nous. Pendant longtemps, nous n'étions pas *persona grata*, à cause des Popovs. En plus, n'oubliez pas que la Chine est le seul grand voisin de l'Inde... Donc Langley veut savoir à quoi rêvent les politiciens d'ici. On y arrive, mais cela coûte cher. En plus des éléments de choc comme Sue, il faut beaucoup de valises de billets. Ici, avec de l'argent, on obtient à peu près n'importe quoi. Pendant quelques mois, j'avais chaque jour sur mon bureau le « Daily Brief », que le Premier ministre trouvait tous les matins sur son bureau. Celui qui le tapait faisait chauffer la photocopieuse... Hélas, il s'est fait prendre et croupit à présent dans un cul-de-basse-fosse. Dommage, il avait des tarifs très raisonnables. Ici, la corruption atteint des sommets.

— C'est votre seule activité ?

Fred Harriman soupira.

— Non. C'est surtout l'atome qui intéresse Washington. L'Inde est une grande puissance nucléaire militaire. Et ils travaillent comme des fous à la miniaturisation, avec l'aide des Russes et, semble-t-il, des Nord-Coréens. Ils prétendent avoir bientôt des missiles lancés de sous-marins. Un cauchemar pour les Chinois.

Tout en bavardant, ils mangeaient. Malko croisa plusieurs fois le regard de Sue Lansing et se demanda si la jeune femme n'était pas son « *golden hello*⁽³¹⁾ ».

L'Américain regarda sa montre et soupira :

— Pratap est en retard.

Il n'avait pas fermé la bouche qu'un personnage étonnant surgit et se cassa en deux. Une sorte de dorade qui aurait eu une moustache, avec un regard de singe malin. Petit, rondouillard, un peu huileux. Sue Lansing se tourna vers Malko.

— Pratap Vihar va vous accompagner à Dharamsala. Il s'y rend d'ailleurs régulièrement.

CHAPITRE V

— C'est exact, confirma la dorade moustachue, qui s'était timidement assis du bout des fesses à côté de Malko. Je travaille pour la télévision comme journaliste et je vais souvent à Dharamsala.

Malko aurait nettement préféré emmener Sue Lansing, mais fit contre mauvaise fortune bon cœur. Fred Harriman précisa aussitôt à voix basse :

— Pratap est un de nos meilleurs *stringers*. Il est très débrouillard et discret. Il vous présentera comme un journaliste allemand enquêtant sur le meurtre de sa compatriote.

La dorade en frétillait déjà.

— Prenez des vêtements chauds, il fait froid là-haut, avertit-il ; pas comme ici. Il pleut aussi beaucoup. Il y a un vol demain, à trois heures, pour Kangra. On arrive une heure plus tard. J'ai retenu des chambres à l'hôtel *Surya*. C'est ce qu'il y a de moins mal, mais il ne faut pas s'attendre à des miracles... Ils n'ont de l'eau chaude que quatre heures par jour...

Malko comprit soudain pourquoi les agents de la CIA de Delhi ne se ruaient pas vers l'Himalaya.

— Avez-vous entendu parler du meurtre de cette Allemande ? demanda-t-il à Pratap Vihar.

— Il y a eu une seule dépêche, précisa le journaliste, rien de plus. Les quotidiens nationaux n'en ont pas parlé. Ce n'était pas une Indienne et on considère que là-haut, il y a beaucoup de fous et de drogués.

— Pas le dalaï-lama, quand même...

— Non ! Lui est respecté, bien sûr. Et puis, il voyage beaucoup. Pendant la mousson, il va s'installer dans le Lahdak, une vallée où il ne pleut pas.

— Et les agents du Guoanbu ?

Pratap Vihar eut un petit rire nerveux.

— Il y en a beaucoup mais on ne les connaît pas. Ils sont malins.

Malko commençait à ressentir le décalage horaire. Une nuit dans un palace lui ferait du bien, avant l'aventure himalayenne.

— Nous allons fêter votre arrivée, proposa Fred Harriman.

Il appela le garçon et commanda une bouteille de champagne Taittinger qui arriva deux minutes plus tard. Ils trinquèrent.

— À votre succès ! lança l'Américain. Faites attention.

Pratap Vihar se resservit deux fois de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs. Il ne devait pas en boire souvent...

Lorsqu'ils se séparèrent dans l'entrée, le journaliste indien se tourna vers Malko.

— Rendez-vous demain, vers deux heures, au « domestic terminal ». J'aurai les billets.

Fred Harriman regarda sa montre.

— Je suis obligé de repasser au bureau. À Langley, il n'est que midi. Si je ne les appelle pas, ils vont me poursuivre toute la nuit ! Sue a sa voiture. Elle va vous raccompagner.

— Comment communique-t-on ? demanda Malko.

— Pratap aura un portable crypté pour vous. Il faut se méfier des Chinois et des Russes. Côté indien, il n'y a pas de problèmes. J'ai prévenu le nouveau patron de l'IB. Tout ce qu'il demande, c'est de partager nos découvertes.

Le voiturier était allé chercher une minuscule Maruti qui ressemblait à une voiture jouet. Les genoux sous le menton, Malko se retrouva serré contre Sue Lansing. Cinq minutes plus tard, après un demi-tour sur Nandi-Path, ils arrivaient au *Shangri-La*.

— C'est tout près, précisa suavement l'Américaine.

— Vous avez le temps de prendre un verre ? suggéra Malko.

Sue Lansing lui offrit un sourire dévastateur.

— J'entends cette phrase une centaine de fois par an, avec mes clients ! Oui, j'ai le temps, mais je suis fatiguée. Demain, je me lève très tôt, pour un petit déjeuner avec un ministre qui se croit important et qui est au courant de pas mal de choses... À votre retour de Dharamsala, peut-être.

Comme elle restait au volant de la Maruti, il se décida à sortir, salué par un sonore :

— *Welcome back home, sir !*

Le personnel du *Shangri-La* connaissait les usages. La fatigue lui tomba dessus d'un coup et c'est tout juste si Malko eut le temps de se déshabiller avant de s'écrouler. Oubliant l'excitante Sue Lansing.

*

* *

Tous les frappaingues du monde semblaient s'être donné la main pour se retrouver à Dharamsala. C'est du moins ce que se dit Malko en se frayant un passage dans la rue principale de Mac Leod Ganj, la partie « haute » de Dharamsala, une quinzaine de kilomètres plus haut dans la montagne. On se serait cru dans les années 1960 à Katmandou ou à Kaboul, à la grande époque des hippies de la ruée vers le haschich. Un *shadu*⁽³²⁾, le visage peinturluré de blanc, vêtu de haillons, pieds nus, appuyé au mur d'un temple tibétain où tournaient de nombreux moulins à prières, tendait à la foule une sébile grande comme une assiette, sous le regard ahuri de marginaux de tous poils, tatoués, hirsutes, guère mieux vêtus que lui. Ils déambulaient entre les échoppes offrant toutes la même camelote prétendument tibétaine, couverts de piercings, mêlés aux touristes indiens.

En dehors des vitrines, il n'y avait pas un centimètre de mur vierge : les affiches prônant les leçons de yoga, de bouddhisme, d'astrologie tibétaine, de langue tibétaine, se chevauchaient. Malko en repéra même une proposant d'apprendre à faire des miracles... Accompagné de Pratap Vihar, il explorait son nouveau terrain de chasse. Pas triste.

Depuis le minuscule aéroport de Kangra, la route de Mac Leod Ganj sinuait entre des sommets de plus en plus élevés, si étroite que, la plupart du temps, deux véhicules ne pouvaient pas s'y croiser et se livraient à des manœuvres tortueuses, dans une sorte de ballet surréaliste. Sans parler des trous énormes dans la chaussée, des vaches errantes et des singes sauvages qui se ruaient parfois sur les voitures avec des cris aigus et des mimiques effrayantes.

On grimpait jusqu'à près de 2000 mètres entre des collines couvertes de pins, où étaient accrochées quelques masures rustiques. Mac Leod Ganj, là où le dalaï-lama avait trouvé refuge, était un minuscule village, avec une unique rue, allant de Main Square, le terminal des bus, à l'est, jusqu'au monastère de Namgyal, domaine du dalaï-lama. Des chemins, pseudopodes étroits, partaient en direction de plusieurs autres communautés nichées sur les sommets avoisinants, abritant des Tibétains et des étrangers.

Les minibus blancs des touristes klaxonnaient furieusement pour se frayer un chemin dans la foule, se faufilant tant bien que mal.

Malko s'était installé dans la perle de l'hôtellerie locale, le *Surya*, avec une vue superbe sur une vallée où se nichait le gouvernement du Tibet en exil. Ici, on montait et on descendait sans arrêt, avec des pentes atteignant 30 %. En cinq cents mètres, on avait traversé le village.

En sus des Tibétains et des hippies, de nombreux Indiens venaient

passer là quelques jours pour jouir de la fraîcheur relative, fuyant la canicule de Delhi. Et attirés aussi par la présence invisible du dalaï-lama, l'« Océan de Sagesse », qu'on apercevait parfois blotti au fond d'une voiture avec son éternel sourire, les mains jointes à la hauteur du front pour un angélique salut.

Malko avait du mal à imaginer qu'un important enjeu politique puisse se jouer dans ce bazar folklorique du bout du monde, qui ressemblait à une annexe de Katmandou. Visiblement, la plupart de ceux qu'il croisait n'avait qu'une idée : fumer du hasch et se perdre dans d'interminables et fumeuses discussions sur le bouddhisme, auquel personne ne comprenait d'ailleurs rien. Les robes jaunes des jeunes lamas mêlés à la foule rappelaient qu'on n'était pas à la Foire du Trône mais dans un lieu quasiment sacré. Après le village, c'était l'Himalaya et, de l'autre côté, la Chine au-delà de la barrière infranchissable des sommets à huit mille mètres. Quelques gouttes commencèrent à tomber et Pratap Vihar leva un regard inquiet vers le ciel charriant de gros nuages noirs.

— Il va pleuvoir, annonça-t-il, funèbre. Il faut s'abriter.

Il n'avait pas fini de parler que d'énormes gouttes se mirent à tomber. Ils étaient presque arrivés à Main Square et le journaliste indien s'engouffra dans le restaurant *Llo's* qui s'étalait sur trois étages. Ils grimpèrent un escalier étroit, passant devant une photo de l'acteur Pierce Brosnan – un des interprètes de James Bond –, fan du dalaï-lama et habitué de ce modeste établissement... Ils trouvèrent un coin tranquille au troisième et Pratap Vihar commanda deux expressos.

— C'est le seul coin de la ville où on sert du café, expliqua-t-il. Le soir, cet étage et la terrasse au-dessus sont pleins d'étrangers.

Pendant que Malko dégustait son expresso, la pluie cessa brutalement. Pratap Vihar regarda sa montre.

— Vous avez besoin de moi ?

— J'ai une visite à faire, dit Malko. Là où cette femme a été assassinée. Vous savez où c'est ?

— Oui, je vais vous y conduire, ensuite, j'irai voir mes correspondants, pour demander s'ils savent quelque chose. On se retrouvera à l'hôtel.

Ils ressortirent. Comme des escargots après la pluie, les hippies avaient ressurgi. La seule voie d'accès à Mac Leod Ganj était la route sinueuse montant de Dharamsala et, partout, cela grouillait. Pas de train, pas d'avion.

Ils retraversèrent le village, vers l'est, en direction du monastère Namgyal, fief du dalaï-lama, longeant les innombrables échoppes

jusqu'à une place occupée en partie par une estrade abritée par une toile sous laquelle étaient allongés quelques barbus hirsutes, entourés de posters antichinois.

— Ils font la grève de la faim pour la libération du Tibet, expliqua Pratap Vihar. Mais ce n'est pas sérieux, ils se relaient toutes les deux heures.

Ce n'était même pas une cure d'amaigrissement...

Deux vaches se disputaient le contenu d'une énorme poubelle. La rue continuait en descendant vers le monastère et le « compound » du dalaï-lama. Une autre voie plongeait à pic vers une autre vallée, encombrée des minibus blancs des touristes. L'Indien désigna à Malko une rue qui escaladait la colline en face d'eux, un serpent de béton étroit comme un sentier, montant entre deux murs aveugles.

— C'est un peu plus haut sur la gauche, un building de six étages. Au rez-de-chaussée, il y a une nursery, Jamyang Nursery Chuline Institute. Vous montez l'escalier extérieur et vous demandez. Beaucoup de gens parlent anglais, ici.

Malko s'engagea dans la voie en pente raide. À la recherche de l'amie d'Hildegarde Wachter, l'agente du BND assassinée, Linda de Carvalho.

*

* *

Cent mètres plus loin, il aperçut sur la gauche deux escaliers jumeaux partant de la rue pour desservir les deux immeubles. Celui de gauche, étrangement peint en rouge vif. On se serait cru sur la Butte Montmartre... Des enfants jouaient devant la nursery. C'était visiblement le quartier résidentiel de Mac Leod Ganj. Malko se lança à l'assaut des marches raides et s'arrêta devant l'entrée de l'immeuble de droite. C'est là qu'avait été assassinée Hildegarde Wachter. Une odeur bizarre flottait dans l'air et on n'y voyait goutte. Il découvrit un couloir sur sa droite, desservant des chambres ou des appartements, et frappa successivement à plusieurs portes.

Sans succès.

Il dut monter au deuxième étage pour trouver un peu de vie. Par une porte entrouverte sur le couloir obscur, il entendit de la musique et il frappa au battant. Une femme, indienne ou tibétaine, surgit.

— Je cherche Linda de Carvalho, dit-il.

La femme secoua la tête et referma. Sans un mot. Il entendit un verrou tourner. Elle croyait peut-être qu'il venait la violer... Il reprit l'escalier et commença à frapper à toutes les portes du troisième. Celle

du fond s'ouvrit enfin sur un jeune barbu athlétique, torse nu, souriant. Malko répéta sa demande. Le barbu plissa son front bas et demanda :

— Ce n'est pas la copine de la fille qui a été assassinée ?

— Si.

— Elle n'est pas ici, mais dans l'autre immeuble.

Il allait refermer. Malko insista :

— À quoi ressemble-t-elle ?

— Une grande brune, bien foutue, mais allumée.

Ici, cela ne devait pas déparer.

— Ah bon ! fit Malko. Allumée. Comment ?

Le barbu ricana.

— Elle est complètement starbée, folle du dalaï-lama. Elle passe son temps à traîner près du monastère pour tenter de l'apercevoir. Elle a même pris un gourou qu'elle entretient et qui habite l'immeuble, pour s'initier encore mieux au bouddhisme ! À cette heure-ci, elle doit méditer, c'est le grand truc ici. Moi, je préfère le trekking. C'est plus marrant. À propos, je m'appelle Frank et je viens de Liverpool.

— Vous connaissiez celle qui a été assassinée ?

— Je la voyais comme ça dans le couloir, fit Frank. Elle souriait tout le temps, mais avec son crâne rasé, elle n'était pas vraiment bandante.

— On n'a pas parlé de son meurtre ?

Le jeune Britannique soupira.

— Pas vraiment. La police est venue mais n'a parlé à personne. Je crois qu'elle a été incinérée, à la demande du Dialectic Institute.

— On ne sait pas qui l'a tuée ?

Le Britannique émit un ricanement désabusé.

— Ici, il n'y a pas de journaux, peu de gens ont la télé et chacun vit dans son coin. Mais ce ne sont pas les givrés qui manquent. Moi, je suis ici pour faire du trekking et je m'éclate, mais la plupart viennent pour la fumette ou simplement pour ne rien foutre. Là-haut, à Dharamkot, en haut de Tipa Road, c'est bourré de jeunes Israéliens qui, après leurs trois ans de service militaire, viennent se vider le cerveau. Quand ils ont goûté au hasch, ils ne décrochent plus. De temps en temps, il y en a un qui claque d'une overdose. Les autres ne bougent pas de là-haut, ils fument comme des malades. Il y a les Australiens aussi. O.K., bonne chance pour la copine.

Il referma la porte et Malko redescendit les marches, passant dans l'immeuble voisin dont l'entrée était au même niveau.

L'intérieur était tout aussi sombre et il eut du mal à trouver quelqu'un. C'était un Tibétain parlant un peu anglais, en train de faire cuire des herbes. Malko lui expliqua qui il cherchait et l'autre leva le doigt vers le plafond.

— Ça doit être celle du troisième. Au 320. Son gourou vit à côté.

De nouveau, un escalier sombre. Malko frappa à la porte du 320, tant et si bien que la porte voisine s'entrouvrit sur une grosse femme dépenaillée. Malko lui expliqua qui il cherchait.

— *Gone !* fit-elle. *In town*^[33].

Il n'y avait plus qu'à attendre. Il redescendit et s'installa sur les marches de l'escalier rouge, regardant la vallée et se demandant ce qu'il était venu faire dans cet étrange endroit.

Quelques occupants des deux immeubles entrèrent et sortirent, dont Frank le trekker, chargé comme un baudet d'un équipement de montagne. La faim commençait à tenailler Malko lorsqu'il aperçut enfin une silhouette féminine en bas des escaliers jumeaux. Elle s'engagea dans celui de droite.

Le sien.

Une femme, coiffée d'une sorte de capeline, un gros sac à la main, vêtue d'une longue jupe et de nu-pieds. Il n'aperçut ses traits que lorsqu'elle fut à sa hauteur et eut un choc agréable : un visage triangulaire avec de hautes pommettes, des yeux sombres étirés, un nez fin. Une très jolie femme. Le chemisier moulait une forte poitrine et l'inconnue avait une silhouette plutôt sexy. Malko se leva.

— *Senhora* de Carvalho ?

Il lut la surprise dans le regard de la brune.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle en anglais. Je ne vous ai jamais vu.

Même sans cravate, Malko n'avait pas le genre de Mac Leod Ganj.

Son interlocutrice semblait à première vue normale, avec son panier rempli de fruits et de légumes. À part une étrange lueur flottant dans ses yeux noirs.

— J'étais un ami d'Hildegarde Wachter, dit-il. J'ai appris sa mort horrible et j'ai voulu savoir ce qui s'était passé. Il paraît que vous étiez une de ses meilleures amies.

La Brésilienne sembla frappée par la foudre. Elle posa son panier et fixa Malko, les bras le long du corps, secouant la tête de droite à gauche. Puis, dans un geste complètement inattendu, elle s'approcha

de lui et l'étreignit de tout son corps, dans une étreinte à la fois chaste et sensuelle.

Leurs regards se rencontrèrent et elle dit à voix basse :

— Je vous attendais.

CHAPITRE VI

Malko demeura interdit dans les bras de cette inconnue, qui se comportait avec lui comme une amoureuse au retour d'un long voyage. Linda de Carvalho s'écarta enfin et lui jeta un regard extasié. Presque hystérique. Il sentait encore la chaleur de son corps.

— Qui vous a dit que j'allais venir ? demanda-t-il.

— Il y a peu de temps, après la mort de Kalsang Mo, expliqua-t-elle, j'ai eu une vision lorsque j'étais en méditation. J'ai vu un homme venir prendre de ses nouvelles. Il vous ressemblait. Mes visions ne me trompent jamais...

De toute évidence, ils n'évoluaient pas dans le même univers.

La Brésilienne ramassa son panier et prit Malko de l'autre main, l'entraînant à l'intérieur de l'immeuble, jusqu'au troisième étage. Elle alluma et Malko découvrit une pièce en désordre avec une seule fenêtre dissimulée par un épais rideau doré. Cela empestait l'encens, comme dans une église, mais pourtant, Linda de Carvalho alluma aussitôt plusieurs bâtonnets supplémentaires. Puis, après avoir déposé son panier dans une minuscule kitchenette, elle regagna le centre de la pièce et s'assit en tailleur sur une superposition de tapis qui tenaient lieu de meuble. Aux murs, il n'y avait que des portraits du dalaï-lama et d'autres dignitaires bouddhistes, une grande photo du palais de Potala à Lhassa et des posters tibétains.

— Asseyez-vous, dit-elle.

Il n'y avait que les tapis et un lit posé à même le sol, garni de quelques coussins. Malko s'installa en face de la Brésilienne et attendit. Les paumes des mains tournées vers le haut, celle-ci lui jeta un long regard, presque tendre.

— Nous allons méditer un peu avant de nous parler, annonça-t-elle. Que nos pensées puissent communiquer. Ensuite, ce sera plus facile.

Sans attendre la réponse de Malko, elle ferma les yeux et se mit à respirer régulièrement, comme en catalepsie. Le silence de la pièce était absolu, les bruits extérieurs arrêtés par les murs épais de l'immeuble. Ce n'est qu'au bout d'un bon quart d'heure que Linda de Carvalho rouvrit les yeux. Un regard légèrement halluciné.

Malko commençait à avoir des crampes.

— Je pense que l'âme de Kalsang Mo est avec nous désormais, dit-

elle. Si elle n'est pas déjà réincarnée. Dites-moi ce que vous êtes venu chercher à Dharamsala.

— Je voudrais savoir qui l'a tuée.

La Brésilienne eut un geste insouciant.

— Quelle importance ? Il sera puni dans une autre vie, dans un autre karma. Nos actes nous suivent pour l'éternité.

— Vous avez une idée de l'assassin ?

— Non.

— Et de la raison pour laquelle on a voulu la tuer ?

Là, Linda de Carvalho hésita quelques secondes.

— Peut-être.

Le poulx de Malko grimpa en flèche.

— C'est-à-dire ?

La Brésilienne ne répondit pas, à nouveau plongée dans sa méditation. L'enquête s'annonçait difficile. Enfin, elle rouvrit les yeux et annonça :

— Je vais faire du thé.

Malko l'observa tandis qu'elle faisait bouillir de l'eau sur un réchaud. Pieds nus, elle évoluait gracieusement sur les tapis, comme une danseuse. Elle revint s'installer en face de lui. Le thé était brûlant et il reposa la tasse.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ? demanda-t-il.

— Quatorze ans.

— Vous êtes venue du Brésil ?

— Non, j'étais à Rome en vacances lorsque j'ai assisté, presque par hasard, à une conférence de Sa Sainteté le dalaï-lama. J'ai été comme touchée par la grâce et j'ai décidé de venir ici, pour être plus près de lui et étudier le bouddhisme. Tous les jours, je me félicite de ma décision : j'ai trouvé la paix et je regarde le monde s'abîmer et pourrir, tandis que je me rapproche de la sagesse. Heureusement, bientôt, il n'y aura plus de pétrole, la pollution diminuera et le monde sera meilleur...

— Et comment les gens se déplaceront-ils ? s'enquit Malko.

Linda de Carvalho lui jeta un regard serein.

— Le moteur à eau sera prochainement au point. Je le sais, j'ai lu des tas de documents là-dessus. Tout ira mieux alors et nous aurons une source d'énergie inépuisable et propre.

Évidemment...

— Que faites-vous toute la journée ? reprit Malko.

— Je travaille à mi-temps pour gagner un peu d'argent. Ici, les loyers sont chers, je paie 2400 roupies par mois. Je suis vendeuse dans un magasin d'objets tibétains. Le reste du temps, je me familiarise avec le bouddhisme et la langue tibétaine. C'est ce qui m'avait rapprochée de Kalsang Mo. Je l'ai connue en assistant à ses cours au Dialectic Institute. C'était une femme transparente, comme moi, qui avait trouvé sa vérité ici. Elle va me manquer. Mais je la reverrai bientôt.

— Comment ?

— Elle va sûrement se réincarner et m'enverra un message. Peut-être dans un chat, ou une chenille, ou un enfant. Je la trouverai.

— Vous vivez seule ici ? demanda Malko, pour échapper au délire.

— Oui, mais j'ai fait venir mon gourou dans l'immeuble, c'est plus pratique. Dès que j'ai un peu de temps, je descends le voir.

— C'est un homme jeune ?

— Non, une soixantaine d'années. Il est plein de sagesse. Il est venu au Tibet à pied, il y a quelques années, pour rejoindre le dalaï-lama.

— Vous n'avez pas d'homme dans votre vie ?

Elle sourit.

— Il m'arrive d'avoir un instant de bonheur partagé en croisant quelqu'un qui me ressemble mais ce n'est pas le problème. J'ai appris à dominer le sexe, comme beaucoup d'autres choses. Jadis, au Brésil, je ne pouvais pas me passer de faire l'amour. Je le faisais partout, sur la plage, dans les voitures, au cinéma, dans une chambre aussi. J'étais comme un animal. Désormais, je ne le fais qu'à bon escient. Pourquoi me posez-vous cette question ? Vous désirez faire l'amour avec moi ?

Elle avait posé la question d'un ton très naturel, comme si elle lui proposait un peu plus de thé...

— J'avoue que j'ai d'autres pensées en ce moment, éluda Malko. Je voudrais élucider ce meurtre.

La Brésilienne lui jeta un long regard intrigué et demanda :

— Qu'étiez-vous pour Kalsang Mo ?

— Un ami proche.

— C'est-à-dire ? Son amant ?

— Non, fit Malko, juste un ami.

— Elle n'avait pas d'ami, dit-elle froidement, depuis la mort de son mari, sauf un ami de ce dernier, avec qui elle correspondait. Comment vous appelez-vous ?

— Malko Linge.

Elle se leva, alla fouiller dans des papiers, feuilleta un carnet. Revenue en face de Malko, elle laissa tomber :

— Ce n'est pas ce nom-là. Donc, vous me mentez.

Malko sentit ses poils se hérissier. Cette dingue se révélait redoutablement organisée dans sa tête. Sous son regard lourd, il protesta.

— Pourquoi mentirais-je ? Je n'ai pas accompli ce long voyage par plaisir.

— Kalsang Mo n'avait plus de famille, répliqua Linda de Carvalho, elle m'en a souvent parlé : il ne lui restait que ce garçon, la seule personne qu'elle rencontrait lors de ses voyages en Allemagne. Ses parents étaient morts et elle n'avait pas eu d'amant depuis la mort de son mari. Donc, vous n'êtes pas ce que vous dites. Et pourtant, vous connaissez mon nom.

Malko décida de sauter le pas.

— Je pense que votre amie n'a pas été victime d'un crime sexuel, dit-il, mais supprimée pour une raison précise et son meurtre déguisé en viol qui a mal tourné.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

Il lui exposa la théorie du viol « banalisé » à Dharamsala et elle parut y adhérer. Après un long silence et une autre tasse de thé, elle reprit :

— Ce que vous dites est juste : ici, on ne tue pas après un viol. Moi aussi, je me suis posé des questions. Et j'ai peut-être la réponse.

Malko retint son souffle.

— Qui soupçonnez-vous ?

— Personne en particulier, mais je sais peut-être pourquoi on a voulu retirer la vie à Kalsang Mo.

— Pourquoi ?

Elle lui jeta un regard froid.

— Je ne peux pas le dire à un homme qui m'a menti. Vous êtes peut-être un de ses ennemis...

C'était un comble. Malko comprit qu'il fallait tomber le masque. Sinon, il allait droit dans le mur.

— Écoutez, Linda, fit-il, je ne vous ai pas menti. Maintenant que je suis certain de vos sentiments pour celle que vous appelez Kalsang Mo, je peux vous révéler certaines choses. À condition que vous n'en parliez à personne. Pas même à votre gourou.

— Si ce sont des choses négatives, je ne veux pas les entendre...

— C'est tout à fait positif, assura Malko. L'ami de celle que vous appelez Kalsang Mo s'appelle Wolfgang Dietrich. Vous pouvez vérifier.

Linda de Carvalho se leva et ouvrit son carnet.

— C'est vrai, reconnut-elle, visiblement troublée. Pourquoi ne pas me l'avoir dit ?

— Vous ne savez pas tout sur votre amie, enchaîna Malko. Elle travaillait depuis des années pour le BND, le Service de renseignement de l'Allemagne. C'est ce garçon qui l'avait recrutée lorsqu'elle était venue s'installer ici. Pour surveiller ceux qui peuvent vouloir du mal au dalaï-lama. Depuis, elle a fait des rapports réguliers au BND, grâce aux contacts qu'elle avait établis avec des membres de l'entourage proche du dalaï-lama.

— Les Allemands se préoccupent de lui ? s'étonna la Brésilienne.

— Oui. Ils craignent que les Chinois ne veuillent l'éliminer physiquement.

Linda de Carvalho demeura silencieuse mais Malko vit une lueur brève passer dans ses prunelles sombres et il se demanda brusquement s'il n'était pas en train de tomber chez l'ennemi. Et si la Brésilienne était liée au meurtre d'Hildegarde Wachter, alias Kalsang Mo ?

— C'est vrai ? dit-elle.

— Bien sûr, confirma Malko. Hildegarde Wachter était allée en Allemagne avant la visite du dalaï-lama dans ce pays, justement pour donner des informations qu'elle remettait d'habitude à l'ambassade d'Allemagne de Delhi.

— C'est exact, elle allait de temps en temps là-bas, reconnut Linda de Carvalho. Elle m'avait dit que c'était pour se faire soigner les yeux. Ici, il n'y a rien, médicalement parlant.

Encouragé, Malko enchaîna :

— Elle a dit à son Service qu'elle était sur une piste intéressante. Qu'elle pensait bientôt savoir comment le dalaï-lama allait tenir tête aux Chinois et qu'elle aurait très vite du nouveau. Seulement, avant de partir à Delhi pour en informer ses compatriotes, elle a été assassinée.

La Brésilienne se pencha en avant, avide :

— Vous voulez vraiment protéger Sa Sainteté ?

— Bien sûr, confirma Malko. C'est pour cela que je suis ici.

La jeune femme se redressa, ferma les yeux et respira profondément. Quand elle les rouvrit, elle demanda.

— Et vous, qui êtes vous ? Un membre des Services allemands

aussi ?

— C'est eux qui m'ont envoyé, confirma Malko, mais je travaille avec les Américains.

— Vous êtes un espion ?

— Si on veut.

— Et vous êtes venu sauver Sa Sainteté ?

— En tout cas, tenter de débusquer ses ennemis. Maintenant, avez-vous quelque chose à révéler ?

De nouveau, elle ferma les yeux et dit dans un souffle :

— Oui, je pense.

— Quoi ?

Nouveau silence.

— Je ne peux pas vous le dire sans prendre conseil.

— De qui ? interrogea Malko, horrifié.

— De mon gourou. Je ne fais rien d'important sans lui. Pour le moment, il est en méditation, je ne peux pas le déranger. Il faut attendre qu'il soit disponible. Revenez me voir ce soir, vers sept heures.

Elle se leva et il eut du mal à en faire autant, ankylosé. Linda de Carvalho vint aussitôt se coller à lui, de tout son corps, dans une étreinte simple et sensuelle. Cette fois, il sentit distinctement les pointes de ses seins dressées sous la soie de sa blouse. Le soutien-gorge ne faisait pas partie de son univers. Ce contact était beaucoup moins chaste que la première fois et il en fut ému...

— À tout à l'heure ! dit-elle. Vous devriez aller faire un tour au temple Namgyal pour y méditer, vous aussi. Vous ne vous êtes jamais demandé ce que vous deviendriez après ?

— Après quoi ?

— Quand vous changerez de karma.

— Pas vraiment, avoua Malko.

— Pensez-y, recommanda Linda de Carvalho, en le raccompagnant à la porte.

En descendant l'escalier rouge, Malko était à la fois excité et inquiet. Avec une cinglée de cette espèce, on pouvait s'attendre à ce que tout Dharamsala sache rapidement qui il était et ce qu'il faisait là. Or, il n'avait sûrement pas que des amis dans cette partie du monde. L'homme qui avait assassiné Hildegarde Wachter de quinze coups de poignard était toujours dans la nature et surveillait peut-être ceux qui

s'intéressaient à elle.

Finalement, la théorie du BND se vérifiait. L'Allemande avait bien été tuée pour son activité de renseignement. Donc, vraisemblablement par un agent du Guoanbu.

Il réalisa soudain que Linda de Carvalho était peut-être, elle aussi, en danger... En remontant vers le *Surya*, il appela Pratap Vihar sur son portable. Sans obtenir de réponse. En principe, le journaliste indien était parti à la chasse aux informations.

*

* *

— C'est une vue magnifique, non ? lança Lopsang Pakshi à son copain Pratap.

— Superbe ! approuva le journaliste indien, qui n'arrivait pas à détacher les yeux de la poitrine épanouie d'une des jeunes femmes qui se trouvaient avec lui sur cette terrasse prolongeant l'appartement de son ami, à flanc de colline, en plein ciel.

Les seins qui le fascinaient appartenaient à une vétérinaire australienne, accompagnée d'une copine de type asiatique, mais australienne aussi, par naturalisation. Pratap Vihar adorait les gros seins, comme dans les gravures du Kamasoutra. Et cette blonde plantureuse le faisait saliver... Beaucoup plus que les sommets verdoyants surplombant la terrasse. Sa première visite à Mac Leod Ganj avait été pour Lopsang Pakshi, activiste tibétain homosexuel, très en cour, proche du dalai-lama et, surtout, au courant de tous les potins de Mac Leod Ganj. Si quelqu'un pouvait savoir quelque chose sur le meurtre d'Hildegarde Wachter, c'était lui. Il l'avait trouvé en compagnie des deux Australiennes, en train de prendre le thé, et attendait qu'elles soient parties pour l'interroger. Mais il n'avait pas envie de laisser filer la pulpeuse Australienne sans avoir récupéré son numéro de portable.

— Qu'est-ce que tu es venu faire ici ? lui demanda Lopsang Pakshi.

— J'accompagne un journaliste allemand qui enquête sur le meurtre de cette Allemande qui travaillait au Dialectic Institute, dit-il. Il travaille pour le grand magazine allemand *Stern*, je crois.

L'homosexuel tibétain ouvrit de grands yeux.

— Un type est venu d'Europe pour ça ! Elle s'est fait violer, c'est tout, ça arrive tous les jours et cela a mal tourné...

L'Australienne arbora aussitôt une expression pleine de réprobation.

— *Disgusting !* Il faudrait les pendre et les castrer, ces violeurs.

Elle était végétarienne et mangeait à peine des œufs, elle abhorrait

toute violence, surtout sur une femme.

Désireux de la séduire, Pratap renchérit :

— C'est sûrement un junkie.

Sa copine demeura muette et Lopsang Pakshi approuva. Les deux filles se levèrent et Pratap demanda aussitôt à la blonde :

— Qu'est-ce que vous faites à Dharamsala ?

— Nous sommes vétérinaires d'une ONG australienne. Nous stérilisons les chiens et nous nous occupons des vaches. Avec mon amie Lou, nous essayons d'organiser, sous les auspices de Sa Sainteté, une maison de retraite pour les vaches abandonnées.

Spontanément, elle tendit une carte de visite à Pratap, dont le poulx grimpa au ciel. Il y avait même son portable. Il était sauvé.

Du coup, il les regarda s'engager dans l'escalier sans regret, lançant :

— Je vous appellerai pour faire un portrait dans mon journal.

Lopsang Pakshi lui jeta un regard complice.

— Elle te fait bander avec ses gros seins !

Il connaissait les goûts de son copain, toujours à la recherche d'une créature.

Pratap Vihar sourit.

— Est-ce que tu peux m'aider ? Pour cette histoire de viol ?

Le Tibétain réfléchit quelques instants.

— Si c'est un hippie, il a dû lui piquer son fric pour s'acheter de la drogue, après l'avoir sautée. Mais c'est bizarre : les vrais junkies ne bandent pas.

— Il y a des exceptions.

— Je vais faire le tour des dealers, proposa Lopsang Pakshi, pour voir s'ils n'ont rien remarqué d'anormal. Ça ne coûte rien.

— O.K., tu me tiens au courant, demanda Pratap Vihar.

*

* *

Cathy Summer et sa copine Lou se séparèrent devant le *Llo's*. Lou allait à un rendez-vous à l'Indian House. L'Australienne redescendit vers le monastère. Agréablement troublée. Elle avait remarqué le regard brûlant de Pratap posé sur sa poitrine et, en dépit de l'apparence physique peu ragoûtante du journaliste indien, elle en était remuée. Hébergée à côté de Dharamsala, dans le village de Sidphin, dans un monastère féminin, elle n'était à Mac Leod Ganj que

pour quelques jours, couchant chez son ami Lopsang Pakshi.

Elle se dit que ce serait bête de laisser passer cette occasion.

*

* *

Lou se hâtait vers son rendez-vous d'un pas pressé. Perturbée et remerciant le ciel de s'être trouvé chez Lopsang Pakshi. Elle n'avait pas perdu un mot de la conversation entre ce dernier et le journaliste indien. La venue d'un journaliste allemand dans ce coin perdu pour enquêter sur la mort brutale d'une compatriote lui semblait bizarre. Ce qui impliquait que cet homme ne soit pas un journaliste, mais autre chose.

Cela ouvrait d'inquiétantes possibilités. Lou se demanda brusquement si, en éliminant Hildegard Wachter, elle n'avait pas commis une faute que ses chefs pourraient lui reprocher. Certes, elle avait agi sur les ordres de Beijing, transmis par l'antenne du Guoanbu de Delhi, pour récupérer un objet extrêmement important aux yeux des Chinois. Mais cela n'avait pas marché, sa mission avait échoué et, maintenant, un nouveau problème surgissait. Elle se dit qu'il fallait surveiller ce journaliste et tenter de percer sa véritable identité. Dieu merci, sa couverture à elle était impeccable. D'origine chinoise, elle était naturalisée australienne depuis longtemps, et personne ne soupçonnait ses liens avec les Services chinois, des liens pourtant anciens. Grâce à son job dans l'ONG de Cathy Summer, sa présence dans le fief du dalaï-lama ne pouvait soulever aucun soupçon.

Ce problème du dalaï-lama obsédait ses chefs et même le président Hu Jintao. Qui le résoudrait aurait droit à des promotions avantageuses.

C'était une bonne motivation.

*

* *

Malko monta les interminables escaliers de béton rouge, le cœur serré. Pratap Vihar n'avait toujours pas répondu à son portable et il se maudissait de ne pas être resté devant la porte de Linda de Carvalho, afin qu'il ne lui arrive rien.

Il ne respira qu'en voyant s'ouvrir la porte de la chambre de la Brésilienne. Elle s'était changée, arborant la tenue tibétaine, un boléro moulant, sans soutien-gorge, et une longue jupe marron. Son regard brillait. Elle fit entrer Malko et annonça d'emblée :

— Polàng, mon gourou, pense qu'il faut que je vous dise ce que je

sais. Pour le bien de notre bien-aimé *Kundun*.

Malko faillit la prendre dans ses bras.

— Je vous écoute, dit-il.

— Attendez ! protesta la jeune femme, nous avons le temps. Il faut d'abord que vous me donniez votre date de naissance.

Malko crut avoir mal entendu.

— Pourquoi ?

— Pour établir votre horoscope, afin de voir si tout est en ordre avec votre personnalité. Cela ne va pas prendre plus de deux heures. Ensuite, je vous dirai ce que je sais.

CHAPITRE VII

Le camarade Ta Erqing, directeur de l'administration des Affaires religieuses au sein du Politburo du Parti communiste chinois, émergea du métro à la station Xi Yuan, juste après le zoo de Pékin et avant le Palais d'Été. Il s'orienta rapidement et s'éloigna en direction de l'avenue Dongcheng-An. Pour cette réunion au siège du Guoanbu, on lui avait recommandé, par discrétion, de ne pas utiliser sa voiture de fonction et d'emprunter les transports en commun.

Il s'engouffra sous le porche du numéro 28 avenue Dongcheng, après avoir exhibé son laissez-passer à la sentinelle filtrant les visiteurs. Les citoyens ordinaires n'avaient pas accès au siège du Guoanbu, l'équivalent chinois de l'ex-Stasi est-allemande, qui portait d'ailleurs le même nom : Sécurité d'État.

Ce très haut fonctionnaire était nerveux. D'abord d'être en retard à cette importante réunion du groupe spécial de travail sur le Tibet, dont il faisait partie, et aussi d'avoir appris que beaucoup, au sein de cet organisme, le blâmaient pour ne pas avoir anticipé les événements de Lhassa qui avaient jeté l'opprobre sur la Chine. Or, les « pertes de face » se faisaient toujours chèrement payer.

Le cœur battant, il entrouvrit la porte monumentale donnant dans la salle de réunion du quatrième étage et eut un choc en apercevant la longue table de conférence avec tous les participants. Presque sur la pointe des pieds, il se glissa à la place qui lui était réservée et s'assit, ouvrant aussitôt une lourde serviette.

— Camarade Erqing, lança une voix de l'autre extrémité de la table, vous êtes en retard, mais j'espère que vous nous apportez de bonnes nouvelles !

— Je l'espère, camarade Huichang, bredouilla Ta Erqing.

Assis en bout de table, Geng Huichang, directeur du Guoanbu depuis septembre 2007, présidait la séance, ce qui en indiquait l'extrême importance. Dès qu'il ouvrait la bouche, il régnait un silence de mort. Comme pour bien enfoncer le clou, le numéro un du Guoanbu précisa de sa voix nasillarde :

— Ce matin même, le camarade Hu Jintao m'a redit toute l'importance qu'il accordait à la solution du problème tibétain.

Ayant été jadis gouverneur du Tibet, le président chinois Hu Jintao veillait particulièrement à l'évolution des affaires dans cette partie de

la Chine. Personne n'avait envie d'attirer son courroux au risque de se retrouver dans un des innombrables camps de rééducation du Lao-Gai, le goulag chinois.

— Camarade Le Dake, enchaîna Geng Huichang, quelle est la situation à Lhasa ?

Le Dake était le représentant du Guoanbu à Lhasa. D'une voix de stentor, il annonça d'abord :

— Le cadavre du dalaï-lama puera pour l'éternité, tandis que le Tibet, lui, appartiendra à la Chine éternelle.

Depuis mai 2005, la Chine avait déclaré une guerre à mort au dalaï-lama. Geng Huichang approuva d'un signe de tête cette déclaration liminaire en forme de vœu pieux. C'était toujours bon pour le moral et recueilli par les micros dissimulés un peu partout qui montreraient l'état d'esprit patriotique des assistants. Le Dake continua :

— L'armée patriotique a désormais le contrôle de la situation et nous n'anticipons pas d'autres manifestations. La situation est entièrement sous contrôle.

Prudent, Geng Huichang se tourna vers un homme en uniforme de général, assis à trois places de lui.

— Général Meng Jinxi, vous confirmez cet état de fait ?

Le général Meng Jinxi était le commandant de la région autonome du Tibet. Il se mit moralement au garde-à-vous et annonça d'une voix claire :

— C'est exact, camarade, nous ne craignons plus de mouvement insurrectionnel. Certes, il reste des individus isolés qui suivent encore les instructions du « loup déguisé en moine^{34} », mais plus aucune force organisée. Nos troupes sont déployées partout en nombre suffisant pour couper à la racine toute manifestation. Le général Wang Fuha va vous le confirmer.

Un homme mince, aux lunettes teintées, assis à sa gauche, se tourna vers l'extrémité de la table. C'est lui qui avait en charge la ville de Lhasa.

— L'ordre règne à Lhasa, confirma-t-il. Tous les éléments contre-révolutionnaires ont été éliminés. Nous procédons encore à des arrestations et sommes grandement aidés par la population chinoise qui n'hésite pas à nous désigner les éléments fauteurs de troubles. Quelques-uns se terrent encore dans certains monastères, mais nous finirons par les trouver. Isolés, ils ne sont pas dangereux. Nous appliquons les quatre principes définis par le Comité central : *kuai pi, zhua kuai, kuai ghen, kuai gha*.

Le directeur du Guoanbu approuva silencieusement et revint à son

premier interlocuteur. Le Dake.

— Camarade Dake, avez-vous pu verrouiller les sorties du Tibet ?

— Je pense que oui, camarade, affirma l'homme du Guoanbu au Tibet. Nous avons établi des barrages pour intercepter tous ceux qui cherchent à gagner l'étranger avec des documents ou des photos. Plusieurs ont été arrêtés et sont en cours d'interrogatoire. Le Tibet est verrouillé.

— Pourtant, observa malicieusement le directeur du Guoanbu, j'ai ici un document de notre ambassade de Delhi qui me dit que deux réfugiés tibétains, passés par le Népal, ont demandé l'asile politique à l'Inde. Ce sont des usurpateurs ?

Le ton était devenu plus sévère. Le Dake sentit le sang se retirer de son visage.

— Certainement pas, camarade ! Il se peut que quelques individus isolés aient échappé à nos patrouilles. Ils prennent des risques insensés pour franchir la montagne. Je vais donner des ordres pour renforcer encore la surveillance.

Il en transpirait de frousse.

Geng Huichang n'insista pas, sachant qu'on ne peut surveiller à cent pour cent une frontière montagneuse de 1700 kilomètres. Afin d'entendre de bonnes nouvelles, il interpella un homme assis à l'autre bout de la table.

— Général Chen Zhishu, votre province a-t-elle retrouvé le calme ?

Le général Chen Zhishu commandait l'armée populaire de la province de Gansu où vivaient de nombreux Tibétains et où avaient eu lieu de nombreuses manifestations. L'officier général répondit sans hésiter :

— Le calme est complètement revenu, camarade, nous avons interpellé près de 1500 suspects qui sont en voie d'examen. Nous avons même démantelé une école clandestine de langue tibétaine dont les élèves ont été arrêtés. Au-dessous de 15 ans, ils seront affectés à des écoles chinoises. Au-dessus de cet âge, ils devront subir un stage de désinfection morale.

Autrement dit, un billet pour le Lao-Gai.

Le directeur du Guoanbu continua son interrogatoire.

— Que se passe-t-il dans le Sichuan et dans le Gansu ? interrogea-t-il. On m'a dit que la contagion s'était étendue à ces provinces.

Deux généraux ouvrirent la bouche en même temps : Zhang Hayang, le général commissaire politique de Chengdu, la capitale du Sichuan, et son homologue à Lanzhou, dans la province de Gansu, le

général Wang Guosheng.

Les deux dirent la même chose : les troubles avaient cessé, les coupables avaient été remis à la justice ou aux autorités locales du Guoanbu et une vigilance accrue éviterait de nouvelles manifestations.

Le directeur du Guoanbu se tourna alors vers un homme assis au milieu de la table.

— Camarade Li Gongmin, avez-vous intercepté des messages à destination du Tibet en provenance de la clique du dalaï-lama ? Ou, au contraire, des tentatives de désinformation à destination de l'étranger ?

Li Gongmin, directeur de la police de l'Armée populaire, répondit sans hésiter :

— Pratiquement rien, camarade. Nous criblons tous les e-mails, les téléphones portables et le courrier. Il y a eu quelques tentatives mais nous avons immédiatement repéré les coupables et ils ont été mis hors d'état de nuire. Quant aux messages de l'extérieur, ils sont entièrement bloqués par nos moyens électroniques. Les touristes étant interdits au Tibet, nous n'avons que peu de risques de voir ces mesures contournées.

— Donc, conclut le directeur du Guoanbu, je vais pouvoir rapporter au président Hu Jintao que la situation de ces provinces est satisfaisante et qu'il n'y a pas à craindre de mauvaises surprises durant le mois d'août ?

Les Jeux olympiques commençaient le 8 août à Beijing.

Il y eut un silence pesant : personne n'osait s'engager personnellement. C'était un coup, en cas de problème, à se retrouver devant un tribunal populaire, ou pire. C'est Liu Jinyin, le fonctionnaire du Guoanbu chargé de coordonner toutes les opérations au Tibet, qui prit son courage à deux mains et résuma le sentiment général. En plus, en très bons termes avec son chef, il pouvait prendre certains risques. Désignant avec son index un épais dossier marqué du caractère NAIBU^[35], il confirma d'une voix douce :

— J'ai dans ce dossier des éléments qui confirment tout ce que nous venons d'entendre, camarade directeur. Je vous en ferai une synthèse pour le camarade Hu Jintao.

Un soupir de soulagement s'échappa silencieusement de plusieurs poitrines, mais le supplice n'était pas terminé. Le directeur du Guoanbu se tourna vers un homme encore jeune portant une barbiche et des cheveux longs.

— Camarade Merong, avez-vous repéré des livres séditionnels introduits en fraude ou vous a-t-on proposé des « témoignages »

dangereux pour l'image de notre pays ?

Zang Merong était le directeur de la Qunzhong Publishing House⁽³⁶⁾ installée dans le quartier de Songjiazhuang, au sud de Pékin, dans des bâtiments délabrés datant des années 1950. Sa maison d'édition était un rameau du Guoanbu et se spécialisait dans la publication des livres sur les services secrets et la police, soigneusement expurgés bien entendu. Il recueillait aussi tout ce qui se publiait à l'étranger dans ce domaine afin d'en extraire des éléments intéressants en sources « ouvertes ».

— J'ai reçu quelques petits textes dont j'ai communiqué le nom des auteurs à qui de droit, annonça-t-il. À l'étranger, je reçois tout ce qui paraît sur la clique du dalaï-lama. Il n'y a rien de bien nouveau, toujours les mêmes mensonges. Par contre, le mouvement des étudiants du Tibet libre a diffusé ces derniers temps des textes très virulents appelant à la fin de la politique de la Troisième Voie et même à des actions violentes.

— Bien, approuva le directeur du Guoanbu.

Il allait passer à la suite quand le jeune homme reprit la parole.

— Je vais publier trois ouvrages d'ici le mois d'août, annonça-t-il, dont deux en anglais, qui retracent l'histoire du Tibet et ses liens ancestraux avec la Chine. Ils seront vendus seulement sept yuans, prix accessible pour les étrangers. Ce qui leur permettra de se faire une idée juste de la réalité. Nous avons aussi projeté quelques rencontres avec des intellectuels étrangers, afin de redresser la fausse image de notre pays à l'étranger.

Il débitait tout d'une voix monocorde, mais le regard de Geng Huichang s'était allumé. Il faudrait beaucoup de camarades comme lui !

— Bravo ! approuva-t-il chaleureusement, voilà un travail très utile, qui va embarrasser le loup déguisé en moine.

Tout le monde s'esclaffa bruyamment et servilement. Les plaisanteries sur le dalaï-lama étaient toujours payantes... Il y eut une pause pour prendre un peu de thé et de biscuits... Les participants se détendaient : les choses se présentaient bien. Aucune tête ne tomberait. Pourtant, alors qu'il mâchonnait encore un biscuit, Geng Huichang interpella d'une voix douce Ta Erqing.

— Camarade, la dévotion au Diable orange a-t-elle diminué au Tibet ? Ou bien les Tibétains continuent-ils à adorer cette idole nourrie par les Américains ?

Ta Erqing faillit s'en étrangler et toussa trois fois avant de pouvoir répondre.

— Il est très difficile de mesurer l'état d'esprit des Tibétains, reconnu-il. Ils refusent de répondre et prétendent ne pas avoir d'activités religieuses, bien qu'on les retrouve tout le temps dans les monastères.

— Vous n'aviez pas senti venir cette vague de violence antichinoise ?

Ta Erqing hésita.

— On nous avait dit que des jeunes protestaient parce que les écoles tibétaines avaient été fermées. J'avais fait plusieurs rapports au Secrétariat général, mais je n'ai pas eu de réponse... Je pensais que, peu à peu, les choses allaient se mettre en place et que les Tibétains cesseraient de protester. On leur a apporté beaucoup de facilités, le chemin de fer, des magasins, du travail.

Geng Huichang avait les yeux presque clos et griffonnait sur son dossier. D'où il était. Ta Erqing ne pouvait pas voir qu'il s'agissait de la liste des participants de ce groupe spécial sur le Tibet et que son nom y avait été souligné en rouge. On lui reprochait, en tant que spécialiste des affaires religieuses, de ne pas avoir tiré la sonnette d'alarme à temps, laissant l'armée populaire et la police se faire prendre par surprise. Geng Huichang releva la tête et demanda d'une voix égale :

— Le prestige du dalaï-lama est-il intact au Tibet ? Beaucoup de gens le considèrent-ils encore comme leur responsable spirituel ? Sont-ils prêts à le suivre s'il préconise un changement de politique vis-à-vis de notre pays ?

Chaque interrogation poignardait le malheureux Ta Erqing... C'était la question piège ; s'il prétendait que l'influence du dalaï-lama était en perte de vitesse et que les événements futurs prouvent le contraire, avec les enregistrements de cette conférence, il y avait de quoi le mener devant un tribunal populaire. Pour avoir désinformé les dirigeants du Parti... Alors, il prit son courage à deux mains.

— Camarade, fit-il d'une voix presque ferme, je crains que beaucoup de Tibétains, même des jeunes, se soient encore laissés endoctriner par ce diable à visage humain. Ils continuent à se rendre dans les monastères, à y méditer et à prendre conseils de lamas. Ils continuent à considérer que le dalaï-lama est leur chef politique et spirituel.

— Ils ne parlent jamais du panchen-lama ? interrogea le directeur du Guoanbu.

— Il a toujours eu moins d'importance, admit le responsable des Affaires religieuses et la rumeur court qu'il serait sous le contrôle du

Parti. Donc, ils ne lui font pas confiance.

Il s'arrêta, horrifié par sa propre audace. Mais le directeur du Guoanbu ne semblait plus l'écouter. Il commença à se gratter la gorge pour faire revenir un silence de tombe, puis annonça d'une voix presque joyeuse :

— De tout ce que je viens d'entendre, il ressort que nos camarades du Parti et des organes de sécurité ont fait leur devoir et que le Tibet est désormais à l'abri d'une action irréfléchie des séparatistes. C'est une bonne nouvelle, mais il faut rester vigilants. Les Américains veulent peut-être saisir une occasion, comme ils l'avaient fait en 1949, de nous créer des problèmes. Le dalaï-lama leur mange dans la main.

Aux yeux des Chinois, le dalaï-lama portait une tâche indélébile ; son association avec la CIA dans les années 1950 qui avait mené à une guérilla, certes peu dangereuse, mais agaçante pour les autorités encore fragiles de la nouvelle République populaire chinoise. La hantise était que cela recommence. Les dirigeants chinois étaient sans illusion. Les Indiens les détestaient et les Américains, en dépit de leurs sourires apparents, seraient ravis de planter une épine dans leur cuir épais. D'autant que cela ne coûterait pas cher, la main-d'œuvre étant par définition tibétaine.

— Bien, conclut-il, je vais pouvoir rapporter au camarade Hu Jintao que le Tibet est sous contrôle. Je vous remercie.

Il y eut un vacarme de chaises repoussées et quelques brèves conversations. La tension de ces réunions au sommet était insoutenable, car elles pouvaient déboucher sur une purge, des reproches ou pire...

Tandis qu'ils ramassaient leurs serviettes, Geng Huichang éleva légèrement la voix pour annoncer :

— Je voudrais que certains restent ici. Toi, toi, toi et toi !

Il avait désigné son adjoint, Liu Jinyin, puis Meng Jianzu, le responsable du Deuxième Bureau du Guoanbu, c'est-à-dire du renseignement à l'étranger, celui du Cinquième Bureau, Lu Shiling, le service des agents illégaux, surnommés « poissons des grands fonds », infiltrés au cœur des sociétés ennemies, et le patron du Septième Bureau, He Dequan. Ce dernier était chargé des Opérations spéciales, celles dont il ne restait trace que dans les archives les plus secrètes. Tandis que les autres participants s'esquivaient, les quatre hommes retenus se firent une contenance en buvant un peu de thé.

Sachant que la véritable réunion allait enfin commencer.

*

* *

Tous s'étaient regroupés en bout de table, de part et d'autre de Geng Huichang. Ce dernier ne perdit pas de temps.

— Camarades, tout ce que nous venons d'entendre est encourageant, mais laisse le problème entier. Tant que le dalaï-lama sera en liberté, à l'Ouest, nous courrons un risque énorme. Il a le soutien de tout le monde non communiste, est reçu par les chefs d'État et, grâce à cet aura, exerce une influence prépondérante sur ses sujets vivants toujours au Tibet. Ce qui peut ralentir ou même compromettre la légitime sinisation de cette région. Il a donné l'ordre de faire voyager des jeunes Tibétains en Inde ou ailleurs et a ouvert des écoles où ils apprennent le tibétain.

Les autorités chinoises avaient fermé toutes les écoles tibétaines au Tibet et les jeunes tibétains devaient obligatoirement apprendre le chinois, ne parlant plus leur langue originelle qu'en famille, l'apprenant en cachette.

Bientôt, ce serait une langue morte, comme le sanscrit, sa lointaine ancêtre.

He Dequan, la patron des Opérations spéciales, leva un index timide :

— Camarade Huichang, j'ai préparé plusieurs scénarios d'élimination physique de notre adversaire. Tous parfaitement réalisables. Il a, certes, une protection rapprochée, tibétaine et indienne, mais nos agents en savent assez sur ses déplacements pour organiser un attentat contre lui assez facilement. Lorsqu'il se déplace à Dharamsala, il utilise rarement une voiture blindée, préférant sa vieille Ambassador. Nous connaissons ses différents parcours. Il ne roule jamais vite et les véhicules de son escorte ne pourront pas intervenir. De plus, nous disposons sur place de Tibétains qui pourraient prétendre qu'ils ont agi par dépit.

Nous en « traitons » plusieurs dans le milieu étudiant. Il suffirait que l'un d'eux se poste sur le parcours.

Geng Huichang l'arrêta d'un geste de la main, avec un sourire sec.

— Camarade Dequan, je sais que tes hommes sont parfaitement capables de mener cette opération à bien. Techniquement, cela ne pose aucun problème. Seulement, politiquement, ce n'est pas envisageable. Quelles que soient les précautions prises, on pourra toujours remonter jusqu'à nous et cela, le Président s'y oppose absolument. Cela nuirait gravement à l'image de la Chine.

Dépité, le chef des Opérations spéciales laissa tomber :

— Donc, il faut attendre qu'il crève, le vieux salaud !

Geng Huichang hocha la tête.

— Non, camarade, car il n'est pas fou. Nous avons commis une erreur en « découvrant » un second panchen-lama. Désormais, le dalaï-lama se méfie. Il sait que, lui disparu, nous pourrions toujours « découvrir » au Tibet sa réincarnation et la faire approuver par un certain nombre de lamas que nous contrôlons.

Il se tourna vers son adjoint, Liu Jinyin.

— Où en sommes-nous dans le contrôle des monastères ?

Liu Jinyin ouvrit un dossier et en sortit plusieurs listes.

— Nous avons grandement progressé, annonça-t-il. Dans quelques mois, nous disposerons d'assez de lamas pour faire entériner la découverte d'une réincarnation du dalaï-lama, si cela est utile. Ces moines bouddhistes sont finalement extrêmement rapaces. Il suffit de leur promettre de l'argent, des facilités, des honneurs, pour qu'ils renient toutes leurs convictions. Nos agents sont excellents : ils les ont convaincus que le dalaï-lama ne reviendrait jamais et qu'ils avaient intérêt à traiter avec nous maintenant. Ensuite, ce sera trop tard...

— Bravo ! approuva Geng Huichang. Il faut continuer dans cette voie.

— C'est très bien, effectivement, remarqua d'une voix détachée le patron du Septième Bureau. Même si la clique des exilés reconnaît un nouveau dalaï-lama hors du Tibet, celui que nous découvrirons ici aura une certaine authenticité. Il suffira de le « former » de la bonne façon et les lamas feront le reste.

Cela rappelait l'histoire du dernier empereur, qui, à neuf ans, était une girouette entre les mains des autorités chinoises de l'époque, qui l'avaient exploité jusqu'à sa mort, durant la Révolution culturelle.

— C'est donc une excellente idée, enchaîna le patron du Septième Bureau, mais pour que le dalaï-lama se réincarne, cela suppose qu'il soit mort...

Un silence pesant accueillit cette évidence.

Geng Huichang hocha la tête.

— C'est vrai, camarade, et je dois avouer que je n'ai pas encore trouvé une solution pour sa disparition. Cela doit se faire de façon que rien ne puisse nous incriminer. Ce qui exclut une action violente. Aujourd'hui, si le dalaï-lama tombait malade, et mourait de mort naturelle, on nous accuserait ! Tout le monde doit donc réfléchir à ce dilemme. Il faut s'en débarrasser sans que le doigt se pointe sur nous. Ensuite, il ne restera plus que quatre des Cinq Poisons.

Les « Cinq Poisons », c'étaient le Tibet, les Ouïgours musulmans du Xinjiang, la secte Fa Lun Gong, les Taïwanais et les dissidents de tous poils.

Le silence retomba : les participants de cette réunion restreinte se demandaient pourquoi leur chef leur avait demandé de rester, en dehors d'établir un constat d'échec.

Celui-ci reprit la parole.

— Il ne faut pas sous-estimer le dalaï-lama, dit-il. C'est un fin politique et il est conseillé par les Américains et les Indiens. Il a parfaitement compris ce que nous préparons et a décidé de prendre les devants.

— Comment ?

— En changeant la règle de succession des dalaï-lamas en usage depuis six siècles. Actuellement, une fois le dalaï-lama mort, une commission de lamas, sous la direction d'un régent, un vieux sage, « découvre » la personne en qui il s'est réincarné. C'est généralement un enfant et le procédé est particulièrement opaque. Ils se mettent d'accord sur la personne d'un enfant, la plupart du temps dans un village reculé, lui présentent des objets ayant appartenu au précédent dalaï-lama. L'enfant les reconnaît et il est alors considéré comme sa réincarnation.

— C'est débile ! siffla le chef du Septième Bureau.

Geng Huichang ne releva pas. Dans une autre vie, il avait été bouddhiste et il était très superstitieux. Il se tourna vers le responsable du Cinquième Bureau.

— Camarade, dites-nous ce que vos « poissons des grands fonds » ont découvert.

— La source « Jade précieux » nous a communiqué une information de la plus haute importance. Le dalaï-lama se préparerait à modifier le système de transmission du titre. Au lieu d'attendre sa mort, c'est lui qui désignerait son successeur et il se retirerait de la vie active en même temps.

Huichang leva les sourcils.

— Mais cela ne peut plus être sa réincarnation, s'il est vivant !

— C'est un fait, admit l'homme du Cinquième Bureau. Seulement, le dalaï-lama a compris que s'il continue à procéder comme depuis six siècles, son successeur sera dans notre orbite et les exilés perdront peu à peu toute importance. Alors, depuis plusieurs mois, il est en train de convaincre les lamas les plus importants d'entériner cette nouvelle méthode. Le processus est simple : à soixante-douze ans, il prend sa retraite et désigne un enfant qui sera la réincarnation de son vénéré chef spirituel, décédé il y a quelques années. C'est lui alors qui le formera. Dans ce cas, même si nous avons un candidat à nous au Tibet, il ne fera pas le poids, car le dalaï-lama continue à jouir d'un

prestige considérable chez les Tibétains qui le révèrent comme leur seul chef spirituel.

C'était une mauvaise nouvelle. Une très mauvaise nouvelle.

Le directeur du Guoanbu laissa ses interlocuteurs s'en imprégner, tandis que le responsable des Opérations spéciales demandait :

— Cette source, « Jade précieux », est-elle sûre ?

Son collègue du Cinquième Bureau, vexé, affirma aussitôt ;

— Totalement sûre, camarade !

Voyant que la discussion risquait de s'envenimer, Geng Huichang intervint.

— Je connais cette source, dit-il, c'est moi-même qui l'ai recrutée. Nous pouvons nous y fier.

Cela mettait fin à la discussion.

CHAPITRE VIII

Devant le silence intrigué, le responsable des « poissons des grands fonds » crut devoir ajouter :

— C'est une source que nous avons réussi à implanter dans l'entourage du dalaï-lama, à la suite d'une longue manipulation qui en fait quelqu'un d'insoupçonnable... Nous avons déjà commencé à exploiter ses informations. C'est le camarade responsable du Septième Bureau qui s'en est chargé. Il va vous mettre au courant.

Geng Huichang se tourna vers le responsable des Opérations spéciales.

— Je vous écoute, camarade Dequan.

— Nous travaillons déjà depuis des mois sur le problème signalé par la source « Jade précieux », expliqua le Chinois. Ce qui nous a amenés à « tamponner » des proches du dalaï-lama, avec la plus grande prudence évidemment. Grâce à une surveillance constante, nous avons réussi à identifier une personne connaissant l'identité de celui qui doit « réincarner » l'âme d'un sage et par conséquent être désigné par le dalaï-lama, de son vivant, comme son successeur.

Le directeur du Guoanbu eut du mal à dissimuler son angoisse.

— Vous voulez dire que le procédé est déjà aussi avancé ? interrogea-t-il.

— C'est ce que nos sources nous ont appris, répondit He Dequan. Cet enfant a été exfiltré du Tibet, il y a quelque temps, et se trouve quelque part à Dharamsala. Bien entendu, son identité est tenue secrète.

— Même « Jade précieux » ne la connaît pas ?

— Je le crains.

Geng Huichang se pencha en avant.

— Qu'attend le dalaï-lama pour annoncer cette nouvelle ?

— Le feu vert définitif de l'assemblée des lamas et des sages qui doivent entériner le changement d'une tradition vieille de six siècles, répondit He Dequan. Il y a des résistances.

— Vous avez identifié cet enfant ?

— Presque, avoua le patron du Septième Bureau, la tête basse.

— Que veut dire « presque » ? demanda sévèrement Geng

Huichang.

— Un de nos agents sur place, que je désignerai comme « Jasmin », avait réuni assez d'éléments pour le faire. Toujours grâce à la source « Jade précieux », il savait que deux personnes connaissaient l'identité de ce petit garçon. L'une possédait même une photo de lui.

— Une photo ! sursauta Geng Huichang.

— Nous avons essayé de la récupérer, mais l'opération n'a pas été couronnée de succès, avoua He Dequan.

— Que s'est-il passé ?

Le patron du Septième Bureau raconta toute la manip dans le détail. L'identification de celle qui devait être en possession de la photo et ce qui avait suivi. Son élimination physique par un élément extérieur manipulé, qui avait été menée très professionnellement mais sans atteindre l'objectif : la photo.

Geng Huichang en rongea ses ongles de fureur.

Impossible, pourtant, d'incriminer ses subordonnés qui avaient visiblement fait tout ce qu'ils pouvaient.

— Où en sommes-nous aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Nous ignorons où se trouve cette photo, qui a peut-être été détruite, et nous ne possédons pas d'autres éléments pour identifier ce garçonnet.

Geng Huichang se tourna vers le patron du Deuxième Bureau.

— Il me faut rapidement la liste de tous ceux qui ont émigré vers le Népal et l'Inde. Il en fait sûrement partie.

Le responsable ne se troubla pas.

— Vous l'avez, camarade, mais tous ne sont pas enregistrés. Certains parviennent à passer à travers les mailles du filet. Ce sont les plus dangereux.

— Il faut coûte que coûte faire avorter ce projet, martela le directeur du Guoanbu. Pour nous donner le temps de trouver une solution à la liquidation du dalaï-lama.

Brutalement, un fait troublant le frappa.

— C'est curieux que, pour une opération aussi secrète, l'entourage du dalaï-lama ait confié son secret à une étrangère...

Le responsable du Septième Bureau ne manqua pas de rebondir.

— Effectivement, camarade ! Aussi, depuis, je me pose des questions. Est-ce que cette personne n'aurait pas volé cette photo à son ami, un lama très proche du dalaï-lama dont elle avait toute la confiance ?

— Volé ? Pour quel motif ? s'insurgea le directeur du Guoanbu.

L'autre eut un léger sourire.

— Nous ne sommes pas le seul Service à nous intéresser à ce qui se passe à Dharamsala : cette femme travaillait peut-être pour les Américains.

— Vous m'avez dit que c'était une nonne, qu'elle s'était rasé les cheveux, qu'elle parlait tibétain et donnait des cours de bouddhisme !

Le sourire de son subordonné s'accrut imperceptiblement.

— Camarade, c'est exactement le profil d'un de nos « poissons des grands fonds ».

La remarque fit « tilt » chez Geng Huichang. Il comprit vite les implications de ce nouveau point d'interrogation.

— Il faut savoir qui était vraiment cette femme, ordonna-t-il. Si elle était membre d'une organisation qui nous est hostile, sa mort va attirer l'attention et déclencher d'autres actions.

— Vous avez raison, camarade, avoua le responsable des Opérations spéciales. J'ai déjà demandé à notre agent de venir rendre compte à Delhi, à notre base de l'agence Xinhua. Lorsque nous lui aurons parlé, nous en saurons beaucoup plus sur l'étendue des dégâts.

L'agence de presse Xinhua – Chine-Nouvelle – offrait aux agents clandestins du Guoanbu immergés dans un pays hostile une base de contact et éventuellement de secours facile : moins surveillé que les ambassades, surtout dans un pays comme l'Inde, c'était le parfait trait d'union.

Geng Huichang regarda sa montre, ramenée par un ami de Hongkong. Un magnifique chronographe Breitling qu'il ne se lassait pas de contempler. Quelquefois même, il l'ôtait de son poignet pour mieux l'admirer. Le Grand Timonier avait dit une fois aux Chinois « Enrichissez-vous ». Il ne voyait pas pourquoi cet ordre ne s'appliquerait pas aussi aux membres des Services de renseignements.

— Je veux un rapport complet sur cette affaire dans trois jours, ordonna-t-il. Et il me faut l'identité de ce jeune garçon à n'importe quel prix.

Le patron du Septième Bureau se permit de demander :

— Camarade directeur, lorsque nous l'aurons identifié de façon certaine, que faudra-t-il faire ? L'éliminer physiquement ?

— C'est trop tôt pour prendre une décision, reconnut le chef du Guoanbu. Il nous manque des informations sur la famille de ce garçonnet et sur le timing de l'opération. L'idéal serait d'intervenir avant que le dalaï-lama l'ait publiquement « reconnu », sinon, il peut

nier ses projets. Mais plus nous attendrons, plus il sera difficile d'agir. Il va être l'objet d'une protection serrée.

Le patron des Opérations spéciales avança d'une voix calme :

— Camarade, je ne sais pas si la meilleure solution ne serait pas de l'éliminer physiquement.

— Quel avantage ?

— Cela troublera profondément le dalaï-lama. Il saura que nous avons percé à jour ses projets, tout en ignorant ce que nous savons réellement. Et, s'il décide de continuer l'opération en choisissant un autre garçon, il sera obligé de lui donner tout de suite une protection rapprochée importante qui le fera repérer par nos agents sur place.

— C'est une hypothèse à envisager, reconnut prudemment le chef du Guoanbu. Dans ce cas, il faudrait aussi jouer sur sa famille, qui est sûrement demeurée au Tibet. En faisant pression sur eux, on peut peut-être amener cet enfant à refuser d'obéir au dalaï-lama. Ce serait une magnifique victoire.

Il se leva et les autres l'imitèrent aussitôt. Il promena alors un regard sévère sur eux et lança d'une voix glaciale :

— J'attends un succès rapide.

*

* *

Malko écoutait d'une oreille distraite le détail de son thème astral. La Brésilienne semblait experte en astrologie et avait décortiqué sa personnalité, selon ses critères à elle, avec une passion précise.

— Vous êtes un homme équilibré, conclut-elle, avec une structure mentale très forte. Cela tient à la position des planètes lors de votre naissance, une configuration tout à fait exceptionnelle.

— Je suis ravi de l'apprendre, répondit Malko, qui bouillait.

Assis en tailleur à même le tapis, ses chaussures enlevées, il commençait à être incommodé par la forte odeur de l'encens, qui brûlait dans tous les coins. Et, surtout, ce cérémonial ubuesque l'exaspérait. À cause de l'épaisseur des murs, aucun bruit de l'extérieur ne parvenait dans la pièce, l'unique fenêtre étant féroce ment calfeutrée, probablement pour empêcher des mauvais esprits de venir s'infiltrer dans ce nirvana. On se serait cru au fond d'un monastère.

Linda de Carvalho posa enfin ses gribouillis. Malko s'attendait à ce qu'elle prenne place en face de lui, mais, tranquillement, elle déboutonna son boléro et s'en débarrassa d'un geste gracieux, libérant sa poitrine.

Des seins lourds, aux grosses pointes très sombres. Devant l'étonnement visible de Malko, elle annonça d'une voix douce :

— J'ai lu aussi dans votre thème astral que votre sexualité est extrêmement puissante, jusqu'à parfois vous obscurcir le cerveau, vous empêchant d'aller au fond des choses. Il faut donc prendre soin de cet aspect.

— Comment ?

— En le libérant, expliqua la Brésilienne.

En même temps, elle avait défait la ceinture de sa longue jupe qui tomba à terre, la laissant uniquement vêtue d'un string framboise écrasée, survivance probable de son lointain Brésil. Malko ne put l'admirer longtemps. Elle l'avait déjà fait glisser le long de ses jambes, découvrant un astrakhan noir et brillant. Sans aucune gêne, elle s'installa en face de lui, sur le tapis, en tailleur, ce qui entrouvrait les lèvres de son sexe. Elle ne semblait pas du tout mesurer l'érotisme involontaire de ce face-à-face. Rarement, Malko avait vu une femme se conduire avec une telle absence de pudeur. Surpris, il demanda :

— Vous faites l'amour avec votre gourou ?

— Cela arrive, reconnut Linda de Carvalho. Cela nous permet, ensuite, de communiquer mentalement avec plus de clarté. Le sexe n'a aucune importance, c'est un exercice physique comme un autre. Il faut simplement purger les influences perturbatrices. Maintenant, déshabillez-vous. Totalemment.

C'était difficile de refuser. Malko s'exécuta et, dépouillé de tous ses vêtements, se rassit dans la même position, face à la jeune femme. Un peu gêné de sa nudité, pas encore triomphante.

— Mettez vos mains sur vos genoux, demanda Linda, fermez les yeux et pensez très fort à ce que vous allez faire. Il faut épuiser d'un coup toute votre énergie sexuelle, sinon, cela ne servira à rien et nous serons obligés de recommencer.

On était vraiment chez les frappadingues... Malko ferma les yeux et se mit à respirer profondément. Lentement, comme elle le lui avait demandé. Il ne lui restait plus dans la tête que les effluves de l'encens. Il eut l'impression de perdre connaissance pendant quelques instants et machinalement rouvrit les yeux. Linda de Carvalho, sans qu'il l'entende, s'était rapprochée de lui. Leurs genoux se touchaient presque. Son sexe lui parut encore plus ouvert.

À son tour, elle ouvrit les yeux et son regard se posa sur le bas-ventre de Malko.

— Avez-vous envie de faire l'amour ? demanda-t-elle. Très envie ?

Malko regarda son sexe encore endormi et eut envie de répondre

« non ». Soudain, son regard croisa celui de la Brésilienne et il eut l'impression de recevoir un choc électrique. Aussitôt, il sentit une vague de chaleur l'envahir comme un torrent et son sexe se dressa devant lui, s'écartant de son ventre !

Il n'en revenait pas. Était-ce le thé qu'elle lui avait fait boire ? Maintenant, il bandait.

— Il faut que votre sexe s'enfonce totalement, instantanément, dans le mien, recommanda la jeune femme, comme deux prises électriques qui s'emboîtent.

Belle image.

Avec lenteur, elle décroisa ses jambes, puis les déplaça devant elle, à l'horizontale. En dépit de sa sveltesse, elle semblait avoir des muscles aussi puissants que ceux d'un chat. S'appuyant uniquement sur les bras, elle avança tout son corps de façon à se trouver en contact avec Malko. Il sentait les pointes dures de ses seins contre sa poitrine et il éprouva un frisson délicieux. En dépit de sa position acrobatique, Linda ne semblait pas gênée. Elle le fixa dans les yeux et dit d'une voix changée :

— Vous ne pensez qu'à une seule chose : votre sexe va pénétrer le mien. Écartez toutes les autres pensées.

Pris au jeu, il sentit son sexe raidir encore davantage. Comme une trapéziste, Linda de Carvalho avait plié son corps en équerre, en appui sur ses mains. Ses jambes épousèrent les hanches de Malko. Il sentit son sexe effleurer celui de la jeune femme. C'était brûlant, humide, ouvert.

La poitrine de Linda de Carvalho se gonfla et les pointes de ses seins se pressèrent imperceptiblement sur la poitrine de Malko. Et, brutalement, elle se laissa tomber sur lui, s'emplantant d'un coup jusqu'à la garde.

Il eut l'impression qu'on trempait son sexe dans un chaudron brûlant. Il était entré en elle comme dans du beurre, s'abutant au fond d'un seul coup. Elle ne bougeait plus, respirant avec lenteur, balançant légèrement les pointes de ses seins contre les siennes.

C'était magique.

— Vous allez me donner votre semence, dit-elle. Toute votre semence.

Aucun des deux ne bougeait plus. Malko esquaissa le geste de prendre la jeune femme par les hanches pour guider ses mouvements.

Il n'en eut pas le temps.

Comme un torrent, la semence jaillit de lui, par saccades, comme

un jeune homme ! Il sentit la jeune femme se détendre d'un coup, ses muscles devenir tout mous. Elle s'affala contre lui, sifflant légèrement. Il avait l'impression d'être passé dans une essoreuse et, pendant plusieurs secondes, ne put parler. Son sexe était toujours raide, mais il était vidé. Linda de Carvalho rouvrit les yeux et dit doucement :

— Cela s'appelle l'amour tantrique. C'est mon gourou qui me l'a enseigné. De cette façon, on ne perd aucune onde positive. Maintenant, vous devez vous sentir parfaitement bien.

Malko dut s'avouer que c'était le cas. Ils restèrent ainsi emboîtés l'un dans l'autre. Il ignorait si elle voulait refaire l'amour, mais elle le détrompa.

— Désormais, nous sommes en harmonie, annonça-t-elle, je vais vous dire ce que vous devez savoir.

CHAPITRE IX

Malko eut du mal à redescendre aux affaires courantes. Linda de Carvalho semblait avoir complètement oublié le membre fiché au fond de son ventre. C'était probablement le tantrisme qui permettait cette séparation des activités...

— Mon amie Kalsang Mo était très liée à un proche du dalaï-lama, expliqua-t-elle, un de ceux qui le conseillent et veillent sur ses affaires les plus secrètes, le lama Yeshe Chaclok. Un homme très discret, qui parle mal anglais et n'a pas de contacts avec les étrangers. Au début, il a observé Kalsang Mo avec méfiance, la prenant pour une des écervelées un peu dérangées qui accourent à Dharamsala et ne veulent prendre du bouddhisme que ce qui les arrange : le sexe libre, la drogue, l'astrologie, la vie à ne rien faire. Mais le fait que Kalsang Mo apprenne réellement le tibétain, et ensuite lui demande humblement de l'aider à comprendre le bouddhisme, l'avait séduit. Son attitude dans la vie également ; le crâne rasé, allant de son enseignement à sa chambre, elle se comportait comme une vraie bouddhiste. Végétarienne, comme nous tous, bien entendu, mais plus que cela. Ils ont commencé à se lier au cours des leçons de bouddhisme qu'il lui a données. C'est lui, ensuite, qui lui a procuré cette place pour enseigner au Dialectic Institute. Elle s'était tellement perfectionnée en tibétain qu'ils ne parlaient plus entre eux que cette langue. Elle allait au moins trois fois par semaine méditer en sa compagnie au monastère Namgyal. J'étais, ou je croyais être la seule à connaître cette intimité. Un jour, il y a quelques mois, Kalsang Mo est venue me retrouver, dans un grand état d'excitation. Elle s'est confiée à moi, parce qu'elle connaissait mon admiration et mon amour pour le *Kundun*. Elle m'a alors avoué, sous le sceau du secret, que le lama Chaclok lui avait demandé si elle serait d'accord pour donner des leçons de tibétain à un jeune garçon, pensionnaire à la *Tibetan Refugee Colony*.

— Ils n'ont pas de professeurs ? s'étonna Malko.

— Si, mais il lui a expliqué que le jeune garçon était arrivé seul du Tibet, laissant sa famille derrière lui, et qu'il dépérissait, réclamant sa mère. Il avait donc besoin d'une présence féminine autant que d'un professeur.

— Pourquoi est-il venu seul ?

— C'est courant. Depuis que les Chinois ont fermé les écoles où l'on enseignait le tibétain, beaucoup de familles, quand elles en ont les

moyens, envoient leurs enfants ici, en Inde, pour qu'ils puissent étudier dans la langue de leurs ancêtres, et aussi s'initier au bouddhisme. Là-bas, il n'y a aucun avenir pour eux : si vous ne parlez pas chinois, vous ne trouvez pas de travail...

— Je comprends, approuva Malko, toujours fiché comme un pieu dans cette intimité accueillante.

Linda de Carvalho, nue contre lui, se comportait comme s'ils étaient assis de part et d'autre d'une table, avec du thé et des gâteaux. Impression surréaliste.

— Bien entendu, continua la Brésilienne, Kalsang Mo a accepté. Trois fois par semaine, elle montait à la TRC dans une voiture gouvernementale pour donner ses leçons. Très vite, ce jeune garçon s'attacha à elle et elle à lui. C'était devenu sa mère adoptive. Il lui fit même don d'une photo de lui qu'il avait gardée, genre photo de passeport. Les choses allèrent ainsi pendant quelques mois puis un jour, Kalsang Mo, qui se rendait à Delhi, demanda au lama Chaclok si elle pouvait emmener le petit garçon. Il refusa et dut lui expliquer qu'il ne devait pas sortir de la TRC, qu'il était très protégé parce qu'appelé à un avenir particulier. Il avait appris que Kalsang Mo avait une photo du garçon et lui demanda de la restituer. Kalsang Mo prétendit qu'elle l'avait égarée et le sujet en resta là. C'est après cet épisode qu'elle s'est confiée à moi. Pendant des semaines, nous n'en avons plus parlé, puis, il y a un mois environ, elle est venue me voir, elle se sentait très mal dans sa tête. Je l'ai calmée. Elle s'est détendue, après une séance avec mon gourou. Elle m'a alors avoué la vérité : le lama Chaclok lui avait révélé que le garçon dont elle s'occupait, Shamar Situ, était peut-être appelé à devenir le quinzième dalaï-lama ! Il avait de nouveau réclamé la photo qu'elle détenait et elle avait à nouveau prétendu l'avoir égarée. Sentimentalement, elle tenait à cette photo. Elle craignait que le lama n'envoie des gens de la sécurité fouiller chez elle. Alors, le lendemain elle m'a confié une enveloppe fermée avec de la cire et m'a demandé si je pouvais la garder.

— Que contenait cette enveloppe ? La photo ?

— Je ne sais pas. Nous n'en avons jamais reparlé et je ne l'ai pas ouverte.

— Où est-elle ?

— Ici.

Dans le fouillis de la chambre, c'était facile à dissimuler. Malko était sur des charbons ardents. Il bougea légèrement et Linda de Carvalho poussa un cri de souris.

— Ne faites pas cela !

— Pourquoi ?

— Vous avez appuyé sur mon point G. Si je commence à jouir, je ne pourrai plus m'arrêter. Cela m'est arrivé une fois. C'est terrible !

— C'est désagréable ?

— Oh non, c'est magnifique ! Mais après, on dort plusieurs heures, car toutes les bonnes ondes sont parties.

Dans la longue expérience de Malko, c'était la première fois qu'une créature de chair et de sang mentionnait son point G, et non les pages glacées d'un magazine féminin. Il ne put résister : refermant les mains autour des hanches de la Brésilienne, il la fit légèrement tourner autour de son sexe toujours enfoui au fond de son ventre.

Le résultat ne se fit pas attendre.

Les prunelles de Linda de Carvalho s'agrandirent comme celles d'un chat, elle poussa un profond soupir, rejeta la tête en arrière et commença une sorte de danse de Saint-Guy, ponctuée de gémissements. Il sentait ses parois les plus intimes se resserrer et se relâcher autour de lui, comme un élastique.

— Ah ! ah ! fit-elle d'une voix changée, comme une somnambule ; ah ! *Muito bom*^{37} !

Tout à coup, Malko réalisa qu'elle coulait littéralement sur lui. Comme un homme qui jouit. Ses cris étaient de moins en moins espacés, ses seins s'étaient tendus. Il ne put résister à l'envie d'en tordre les pointes, ce qui sembla augmenter le plaisir de la jeune femme. Celle-ci était secouée de mouvements saccadés, comme si elle était retenue par un lien invisible à Malko. Elle ne bougeait presque pas, empalée jusqu'à la garde, mais pourtant « vivait » intensément. Finalement, elle poussa un long cri rauque. Le flot qui sortait de son vagin augmenta encore puis se tarit d'un coup.

Linda de Carvalho s'effondra contre Malko, comme une poupée dégonflée, sans un mot. Quand il voulut bouger, elle se laissa glisser en arrière et il réalisa qu'elle avait perdu connaissance !

Un comble. Il se dégagea enfin et l'allongea sur les tapis. Sa respiration était régulière mais elle semblait plongée dans une sorte de catalepsie.

Et lui n'avait pas perdu son érection !

Cet érotisme tantrique était décidément infernal. La tête lui tournait : l'encens et le plaisir. Il se déplia et fila dans le coin douche. Il allait devoir attendre encore un peu pour connaître le secret d'Hildegarde Wachter. Un secret qui lui avait coûté la vie.

Le lama Yeshe Chaclok méditait, assis en tailleur, dans un coin de son bureau. Contrairement aux préceptes du bouddhisme, il n'arrivait pas à trouver la sérénité.

C'était ainsi depuis l'incident qui avait coûté la vie à Kalsang Mo. Les problèmes avaient commencé plus tôt. C'est à la demande du dalaï-lama lui-même, qui s'inquiétait de voir dépérir celui qu'il avait choisi comme successeur, qu'il avait pensé à utiliser la professeure allemande du Dialectic Institute. Peut-être la seule étrangère en qui il eût une entière confiance. Au début, tout s'était bien passé : le jeune garçon l'avait vite considérée comme une mère adoptive et s'était remis à manger, puis à étudier. Seul problème : il ne pouvait plus se passer de sa préceptrice...

Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes, lorsqu'en bavardant avec le jeune Shamar Situ, ce dernier lui avait révélé avoir donné une photo de lui à Kalsang Mo.

Bien entendu, il n'y voyait pas malice, mais le lama Chaclok s'en était alarmé et en avait parlé avec le dalaï-lama. Celui-ci, toujours prudent, lui avait demandé de récupérer cette photo. Pour l'instant, la présence de celui qu'il comptait introniser plus tard comme son successeur était un secret absolu. Il fallait que cela le reste. Les Chinois du Guoanbu, qui rôdaient autour des Tibétains en exil, donneraient n'importe quoi pour identifier le jeune garçon.

Le lama Chaclok n'avait pu récupérer la photo et n'avait pas cru Kalsang Mo, lorsqu'elle avait prétendu l'avoir égarée. Seulement, il ne pouvait insister, sous peine d'en dire trop. Il avait donc oublié le problème de la photo perdue.

L'alerte suivante était venue plus tard. Intrigué par le traitement différent de celui de ses trois mille camarades, garçons et filles, le jeune garçon avait commencé à poser des questions à sa préceptrice. Celle-ci, ne sachant pas quoi répondre, s'était tournée vers le lama Chaclok. C'est là où ce dernier avait été imprudent, confiant sous le sceau du secret ce qu'il savait de l'avenir du jeune Shamar Situ. Et en profitant pour réclamer la photo égarée.

Il avait obtenu la même réponse.

Kalsang Mo, n'ayant aucune vie de femme, avait reporté son potentiel affectif sur le petit garçon. C'était pour une raison noble qu'elle avait tenu à garder une photo de lui. Il était certain qu'elle n'en ferait pas mauvais usage.

Le lama n'en avait plus reparlé avec elle, jusqu'à ce que survienne l'horrible assassinat de la préceptrice. Au départ, il n'avait pas établi

de lien avec la photo, puis l'enquête discrète menée par son service, si elle n'avait pas permis de retrouver l'assassin, avait quand même établi presque à coup sûr qu'il s'agissait d'un meurtre prémédité et que l'assassin de l'Allemande l'avait tuée, en réalité, dans le but de pouvoir fouiller sa chambre. Ceux qui commettaient des viols d'abord ne tuaient jamais leur victime, ensuite ne fouillaient pas leur maison, s'enfuyant immédiatement après leur forfait.

Donc, le lama Chaclok s'était retrouvé au cœur d'un problème crucial dont il aurait dû parler au dalaï-lama. Craignant une réprimande s'il exposait sa théorie, il avait gardé le silence.

Seulement, plus les jours passaient, plus il était angoissé : d'abord, le petit garçon était retombé dans sa torpeur et refusait désormais de travailler. Ce qui était fâcheux pour un futur dalaï-lama qui avait des milliers d'informations à ingurgiter... Mais surtout, le lama Chaclok se demandait s'il y avait vraiment la main du Guoanbu derrière ce meurtre.

Les Chinois surveillaient étroitement la politique à Dharamsala. S'ils avaient eu vent des plans du *Kundun*, il était possible qu'ils aient tout fait pour identifier celui qu'il avait choisi. Mais cela supposait qu'il y avait eu une indiscretion dans un groupe extrêmement restreint.

Ce qui était encore plus grave.

Le lama avait bien pensé à faire renforcer la sécurité autour du garçon, mais c'eût été le désigner à ses ennemis. Il ne restait plus qu'à prier. Il avait finalement mis le dalaï-lama au courant de ses soupçons. Hélas, ce dernier avait déjà commencé à « vendre » l'enfant à des conseillers. On ne pouvait plus reculer.

Une pensée lancinante troublait la sérénité du lama Chaclok : le meurtre de Kalsang Mo signifiait que quelqu'un avait découvert le lien entre elle et le garçon. Avait-elle été imprudente en mentionnant l'existence d'une photo permettant d'identifier ce dernier ? Cette confiance était-elle tombée dans de mauvaises oreilles ? Maintenant, le lama comptait les jours. Dès que le jeune Shamar Situ serait proclamé officiellement successeur du dalaï-lama, il serait plus facile à protéger. Y compris avec l'aide des Indiens. Seulement, le dalaï-lama avait du mal à convaincre le collège des sages de ce changement drastique, le premier en six cents ans. Bien sûr, ils savaient que c'était pour préserver l'institution du dalaï-lama et conserver une arme de dissuasion contre la Chine, mais la pilule avait du mal à passer... C'était tout un pan de la tradition bouddhiste qui s'effondrait. Or, beaucoup de Tibétains croyaient dur comme fer aux réincarnations successives des dalaï-lamas, croyance propagée depuis plus de six

siècles. Les vieux sages des monastères, même émigrés en Inde, n'avaient renoncé à rien et vivaient dans un autre monde, incapables de mesurer le danger de la Chine. Ils avaient toujours vécu dans la non-violence et pensaient pouvoir résoudre tous leurs problèmes de cette façon.

En convainquant l'adversaire de leur bonne foi.

Donc, le dalaï-lama devait les persuader un par un. Lui, grâce à ses contacts politiques à travers le monde, connaissait la réalité des choses. S'il ne trouvait pas un moyen de contourner la pression chinoise, la culture tibétaine, le système bouddhiste et la tradition des dalaï-lamas étaient condamnés.

Depuis le début de ces tractations, le rôle de Yeschi Chaclok était vital. C'est lui qui portait la bonne parole, et, en même temps, devait préserver la partie logistique de l'opération.

Un coup léger frappé à la porte de son bureau l'arracha à sa méditation morose. Un jeune lama au crâne rasé passa timidement la tête dans l'embrasement.

— Votre visiteur est arrivé. Maître.

— Faites-le entrer !

Ponlop Damchoe, le libraire à la barbe trotskiste, entra silencieusement et s'inclina trois fois devant le lama Chaclok. Il avait toujours l'air de sortir d'un camp du Lao-Gai, avec sa chemise flottant sur son corps maigre et son visage émacié, mais jouissait d'une excellente santé. Les deux hommes s'installèrent sur des coussins de part et d'autre d'une table basse. Le jeune lama apporta le plateau de thé et s'esquiva. Après quelques minutes de méditation, le lama Chaclok demanda :

— As-tu découvert des éléments nouveaux sur la mort atroce de notre sœur ?

Le libraire secoua la tête.

— Non, hélas, personne ne sait rien et on n'en parle même plus. Sa voisine n'a rien entendu mais a vu un homme s'enfuir après avoir fouillé la chambre. L'assassin sûrement.

— Elle a vu son visage ?

— Non, hélas, il était de dos, seulement ses cheveux, il portait un catogan de cheveux blonds.

— Donc, c'était un étranger.

Cela n'orientait pas vraiment l'enquête car tous les junkies se ressemblaient. Par contre, la théorie du complot Guoanbu s'affaiblissait. Il s'agissait tout simplement d'un drogué aux abois qui,

après avoir violé l'Allemande, s'était dit qu'il trouverait de l'argent dans sa chambre. L'immeuble appartenait au quartier résidentiel de Mac Leod Ganj et ceux qui y habitaient étaient censés posséder de l'argent.

En un sens, cela soulageait le lama Chaclok. Dans ce cas, Kalsang Mo n'avait pas trahi sa confiance... Les paroles du libraire le firent redescendre sur terre.

— Quelqu'un est arrivé d'Europe pour enquêter sur sa mort, annonça-t-il.

Le lama Chaclok sursauta.

— Un policier ?

— Non, un journaliste allemand. Il est accompagné d'un homme que je connais, Pratap Vihar, un journaliste indien de Delhi, qui vient souvent ici couvrir les affaires de Dharamsala.

— Comment l'as-tu su ?

— Par Lopsang Pakshi. Pratap Vihar est allé lui demander des informations sur le meurtre, le sachant bien informé. Mais dans le cas présent, il n'en sait pas plus que moi.

— Qu'en penses-tu ?

Le libraire tirailla un peu sa barbiche.

— C'est curieux, sauf si la mort de notre sœur a eu beaucoup de retentissement en Allemagne. Ce journaliste semble très désireux de trouver l'assassin.

— Ce n'est pas un policier, pourtant.

— Non, mais...

Il laissa sa phrase en suspens et le lama Chaclok le relança.

— Dis-moi le fond de ta pensée, Ponlop.

— Je me demande si cet homme n'est pas un espion. Il ne ressemble pas à un journaliste. Lopsang m'a dit qu'il émettait des ondes très fortes, comme une personne très bien construite mentalement, pas comme un journaliste.

— Pourquoi serait-il là ?

— Peut-être notre sœur avait-elle des contacts avec des espions de l'Ouest. Pas forcément des ennemis, d'ailleurs.

Le lama Chaclok demeura silencieux. La menace Guoanbu revenait à toute vitesse. Il en était à la fois triste et heureux, cela donnait une piste de travail.

— Parle avec Lopsang, ordonna-t-il. Il faut savoir comment ces

deux hommes dirigent leur enquête. Peut-être peuvent-ils nous aider. Tu es sûr de lui ?

— Bien sûr, il révère profondément le *Kundun*. Je vais lui parler... D'ailleurs, sans que je lui dise rien, il m'a envoyé cet Allemand qui m'a acheté des cartes et des livres.

— Quel effet t'a-t-il fait ?

Le libraire sourit.

— Ce n'est pas un journaliste.

— Où habite-t-il ?

— Au *Surya* ; je m'arrangerai pour faire fouiller sa chambre, mais il doit être prudent.

— Très bien, je vais rapporter tout ceci à Sa Sainteté. Continue.

Ils s'étreignirent rapidement et le lama Chaclok regagna son fauteuil.

Si Kalsang Mo avait été assassinée à cause de cette photo, il fallait découvrir leur « taupe » au sein de l'entourage du *Kundun*, qui connaissait le rôle futur de Shamar Situ. Quelqu'un d'insoupçonné, car très peu de gens étaient au courant de ce projet ultrasecret. S'il n'y parvenait pas, tous les efforts du *Kundun* seraient vains.

Or, l'avenir du Tibet libre était au bout du chemin. Ou son absorption par les Chinois.

Il prit son téléphone et appela le secrétariat du dalaï-lama, demandant une audience d'urgence. Quelques instants plus tard, on le rappela.

— Sa Sainteté vous attend, annonça une voix neutre.

Le lama Chaclok se mit en route, roulant comme un tonneau. Peut-être que, finalement, l'arrivée de cet étranger serait positive. Plus ils seraient nombreux à combattre les Chinois, mieux cela vaudrait. Mais le dalaï-lama devait l'autoriser à parler à cet espion étranger. Tout en montant la longue rampe menant à sa résidence, il pensa, le cœur serré, au petit garçon, en train d'étudier studieusement, déjà menacé de mort à cet âge tendre.

Les Chinois, sept ans plus tôt, lorsqu'ils avaient découvert l'existence du nouveau panchen-lama, numéro 2 dans la hiérarchie bouddhiste, l'avaient immédiatement kidnappé, lui et toute sa famille. Ses parents avaient été envoyés au Lao-Gai et lui vivait en résidence surveillée à Beijing, comme jadis le dernier empereur.

Yeshi Chaclok devait tout faire pour éviter au futur dalaï-lama un sort similaire.

CHAPITRE X

Linda de Carvalho était toujours allongée à plat dos sur le tapis, mais elle avait les yeux ouverts, et respirait avidement l'odeur de l'encens. Malko avait couvert son corps dénudé avec un voile de soie multicolore, mais elle l'écarta comme si elle souffrait de la chaleur. C'est vrai qu'il faisait un bon 35 °C dans la chambre sans climatisation...

— Cela va mieux ? demanda Malko, qui, lui, s'était rhabillé.

La Brésilienne tourna la tête vers lui avec un sourire angélique.

— Mais cela n'a jamais été mal ! Quand les ondes se croisent et dans une bonne ambiance, c'est ainsi. Un peu comme la foudre. Pendant quelques instants, on oublie tout, on est ailleurs, et ensuite, l'esprit est merveilleusement clair, transparent, prêt à toutes les réflexions. C'est pour cela que les tantristes recommandent l'acte sexuel dans leur rite. Ce n'est pas la vaine recherche du plaisir physique, mais la nécessité de se libérer l'esprit des idées négatives.

Une façon agréable de voir les choses. La jeune femme se redressa et se drapa dans la pièce de soie, laissant sa poitrine à l'air libre. Malko dut attendre qu'elle ait préparé du thé, changé les bâtonnets d'encens, avant qu'elle ne se rassoie sur les coussins, buste droit, l'expression angélique.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-elle.

— Votre amie, Hildegarde, enfin Kalsang Mo, vous a confié une enveloppe avant sa mort. Vous m'avez dit que vous l'aviez toujours.

— Oui, bien sûr.

— Vous pouvez me la montrer ?

Linda de Carvalho se leva et alla fouiller dans une pile de saris. Elle revint avec une enveloppe, format carte de visite, et la posa à côté d'elle.

Le supplice de Tantale.

— Je voudrais voir ce qu'elle contient, demanda Malko, d'une voix volontairement maîtrisée.

Sur des charbons ardents : il évoluait avec des gens à la limite de la normalité. Linda de Carvalho, cette fois, ne fit aucune difficulté et lui remit la petite enveloppe. Au moment où il allait la saisir, elle la retira brusquement et il faillit lui sauter à la gorge.

— Il faut me jurer que vous ne ferez rien contre le *Kundun* ! dit-elle.

— Je vous le jure ! assura Malko.

Le regard de la Brésilienne demeura encore vrillé dans le sien d'interminables secondes, comme si elle cherchait à mesurer sa sincérité. Puis, il put resserrer les doigts sur l'enveloppe. Il l'ouvrit et en sortit une photo.

Celle d'un petit garçon de type asiatique, les cheveux rasés, le regard absent, les coins de la bouche abaissés dans une tentative de paraître sérieux. Il était vêtu d'un pull orange ras du cou, et pouvait avoir entre six et huit ans.

Malko retourna la photo, découvrant au dos une inscription en tibétain et une date : 1/07/2000. Il tendit la photo à Linda.

— Que dit le texte ?

Elle lut.

— C'est son nom : Shamar Situ.

Malko retourna la photo entre ses doigts, ému et intrigué. C'était donc pour ce petit rectangle de papier qu'Hildegarde Wachter avait été assassinée... Il avait entre les mains le sort du futur dalaï-lama. Soudain, Linda de Carvalho lui prit la photo, s'agenouilla et, la tenant au-dessus de sa tête comme une relique, prononça quelques mots en tibétain. Avant de la poser sur le tapis.

— Ce sera notre nouveau leader, notre nouveau guide, expliqua-t-elle. Nous devons commencer à le respecter dès maintenant.

— Il y a encore beaucoup d'obstacles, remarqua Malko. Visiblement, les Chinois ne lui veulent pas du bien. Sinon, notre amie serait encore de ce monde...

Linda de Carvalho ne se troubla pas.

— Elle a changé de karma mais se trouve toujours parmi nous...

Sans moyens de communication, hélas.

— Je pense qu'il faudrait, pour protéger cet enfant, en savoir plus sur ce qui l'attend, avança Malko. Pensez-vous qu'on puisse en parler au dalaï-lama ?

La Brésilienne secoua la tête.

— Il niera. C'est un projet ultrasecret. Si c'était révélé au grand jour. Dieu sait ce qui arriverait.

— C'est pourtant dans son intérêt...

— Vous ne comprenez pas : même au sein des partisans du *Kundun*, il y a de nombreux opposants. Ils préféreraient qu'il continue à exercer sa sagesse jusqu'à son dernier souffle et qu'un régent désigne son

successeur. Comme cela s'est fait depuis toujours. Il est le quatorzième. C'est un choc terrible pour les sages, d'avoir à changer la tradition.

— C'est cela ou disparaître, objecta Malko. À propos, beaucoup de gens savent-ils qu'il se trouve à la *Tibetan Refugee Colony* ?

— Normalement, personne, à part ceux qui sont dans le secret.

— Le Guoanbu ne surveille pas cet endroit ?

— Si, sûrement, mais il y a trois mille élèves, par dortoir de vingt ou trente. Ils n'ont pas de contacts avec l'extérieur, sauf avec leurs professeurs.

— Ils ont une protection ?

— Je ne sais pas, avoua-t-elle.

— Il doit y avoir une liste de ces élèves, suggéra Malko.

Linda de Carvalho sourit.

— Il y en a une mais c'est le secret le mieux gardé de Mac Leod Ganj. Si on révélait leurs noms, les Chinois exerceraient des représailles sur leurs familles demeurées au Tibet. Seul le *Kundun* la possède. Entre eux, ils utilisent de faux prénoms et tout l'encadrement est tibétain.

— J'aimerais voir à quoi ressemble cet endroit, dit Malko.

— Si cela vous intéresse, demain, le *Kundun* fait un « *teaching* » là-haut, répondit Linda de Carvalho. Beaucoup d'étrangers s'y rendent pour l'apercevoir et écouter ses paroles. Nous pouvons y aller. Il suffit de prendre un taxi.

— Excellente idée, décida Malko. Voulez-vous dîner dehors ce soir avec moi ?

— Pourquoi pas ? J'ai envie de bons légumes.

— O.K. Vous pouvez passer me prendre au *Surya* à huit heures ? Je peux garder la photo ?

Elle hésita.

— Il faudrait que je demande à mon gourou. Je ne sais pas si...

Malko la regarda intensément.

— Linda, à mon avis, des gens ont déjà tué pour récupérer cette photo. En la gardant, vous vous mettez en danger de mort.

— Vous n'allez pas la publier ?

Il sourit.

— Pas vraiment. Mais avec moi, elle sera plus en sécurité.

— Bien, accepta la jeune femme, résignée.

Elle le raccompagna et referma la porte sur un sourire. Il redescendit l'escalier rouge, plutôt satisfait. Il pensait avoir trouvé la raison du meurtre de l'agente du BND. Ce n'était qu'un début, il fallait découvrir qui l'avait assassinée et ensuite, détruire la cellule du Guoanbu à Dharamsala. Sa conviction était faite : le meurtre d'Hildegarde Wachter était le dernier épisode du duel sanglant engagé entre le dalaï-lama et la Chine pour le contrôle du Tibet. Il venait d'en apprendre beaucoup en un après-midi... Brusquement, il réalisa qu'il était épuisé.

Ce n'était pas seulement l'altitude. L'amour tantrique vous suçait la moelle.

*

* *

Lou attendait l'avion de Delhi dans la petite aérogare de Kangra, écrasée d'une chaleur lourde. Une salle d'attente unique et pas un seul avion sur le tarmac ! Ce qu'elle avait entendu chez Lopsang Pakshi l'inquiétait profondément. Mais si Pratap Vihar, le journaliste indien, n'était pas complice, la présence d'un journaliste allemand était hautement improbable. Elle avait réussi à se faire communiquer son nom par Lopsang Pakshi et allait immédiatement le dénoncer à l'antenne du Guoanbu de Delhi, installée à l'agence Chine-Nouvelle. Pour Lou, c'était évident : Hildegarde Wachter travaillait pour un Service de renseignement et ceux qui l'employaient étaient venus voir ce qui lui était arrivé.

Donc, un autre Service que le sien était alerté et se trouvait à Dharamsala... Pour ses supérieurs, c'était un mauvais point qui pourrait lui être reproché. D'autant que l'action violente qu'elle avait déclenchée n'avait pas eu de résultat. La photo de l'enfant qui devait devenir le dalaï-lama était toujours dans la nature. Soit l'assassin avait mal cherché, soit l'Allemande avait eu le temps de l'expédier à son Service. Dans les deux cas, Lou l'avait fait tuer pour rien.

Or, au Guoanbu, on ne tuait pas gratuitement.

Quand l'avion, un ATR 52, se posa et commença à embarquer ses passagers, elle était toujours aussi angoissée.

Sa tâche s'était considérablement alourdie avec l'arrivée de ce faux journaliste. Non seulement elle devait préserver son réseau à Mac Leod Ganj afin de pouvoir mener d'autres actions, mais, désormais, il fallait surveiller cet homme. Avant son départ, Cathy Summer, sa chef de l'ONG vétérinaire, lui avait avoué qu'une aventure avec Pratap Vihar, le journaliste, ne lui déplairait pas. Donc, elle allait le revoir. Par son intermédiaire, Lou espérait bien apprendre ce que faisait ce soi-disant journaliste allemand et, éventuellement, mettre fin à sa

mission.

Pour pouvoir se consacrer à sa tâche : identifier le futur dalaï-lama pour le tuer ou le kidnapper.

Les passagers commençaient à embarquer. Elle se mêla à la foule ; elle avait hâte de manger chinois. À Mac Leod Ganj, la nourriture était infecte.

*

* *

Comme il faisait beau, toutes les tables de la terrasse du *Llo's* étaient occupées, principalement par des hippies, auxquels se mêlaient quelques Indiens. C'était trop cher pour les Tibétains, qui se contentaient des infâmes gargotes de la rue principale. Des lanternes en papier donnaient un air de fête à la terrasse. Malko regarda la bouillie de légumes peu ragoûtante que Linda de Carvalho était en train d'avaler avec un plaisir évident. Elle leva la tête et lui sourit.

— C'est bon, il y a beaucoup de piment.

Bien entendu, elle ne mangeait jamais de viande. Drapée dans une sorte de sari, elle était plutôt sexy, mais semblait très éloignée des préoccupations du sexe. Ayant nettoyé son assiette, elle se pencha vers Malko et demanda à voix basse :

— Vous me jurez que vous aiderez le *Kundun* ?

— Je l'ai déjà fait, lui fit-il remarquer.

— C'est important, insista-t-elle. Je ne vous aide que dans ce but.

— Vous n'avez rien à craindre, réitéra Malko. Nous voulons, au contraire, tout faire pour déjouer les plans chinois.

Rassurée, la Brésilienne commanda une autre assiette de légumes. Soudain, Malko vit la moustache de Pratap Vihar apparaître en haut de l'escalier. Il semblait radieux et Malko comprit pourquoi en découvrant la plantureuse vétérinaire sur ses talons. On ne voyait que ses seins ! Un peu forte, mais appétissante. Avec eux, se trouvait un troisième personnage, visiblement homosexuel, un grand jeune homme en chemise rose, avec un catogan fourni et le visage plat des Tibétains. Il jeta un regard brûlant à Malko. Pratap Vihar s'approcha de leur table et lui souffla :

— Je travaille pour vous depuis ce matin... Je crois que je vais obtenir des résultats. Vous n'avez pas besoin de moi ?

— Pas pour le moment, assura Malko.

— Et demain ?

— Je vais à la *Tibetan Refugee Colony*. Mais Linda m'accompagne.

— *Atcha*^{38} !

Le trio alla s'installer à l'autre bout de la terrasse et Linda de Carvalho commanda un capuccino. Le premier.

En le dégustant, elle remarqua, épanouie :

— C'est le seul endroit où il y a du bon *cafezinho*... Ici, pour ça, ce sont des sauvages, ils ne connaissent que le thé.

Quinze ans de bouddhisme n'étaient pas venus à bout de ses goûts brésiliens.

Elle en avala trois coup sur coup et cala. Malko paya une addition ridiculement basse et ils remontèrent la rue centrale où presque toutes les boutiques étaient fermées.

— À quelle heure y va-t-on ? demanda Malko.

— Sept heures et demie ?

— Ce n'est pas trop tôt ?

Elle sourit.

— Je me lève tous les matins à quatre heures pour méditer avec mon gourou... Je viendrai à votre hôtel.

Il la regarda s'engager dans la rue sombre et décida de la suivre jusqu'à ce qu'elle ait emprunté le grand escalier rouge. Le silence était absolu et la voie totalement déserte. C'est dans ces circonstances, et à la même heure, qu'Hildegarde Wachter avait été assassinée. Inquiet, il s'imposa de monter l'escalier jusqu'en haut, pour s'assurer que la Brésilienne n'avait pas été victime d'un guet-apens. Puis il reprit la route du *Surya*. Sa chambre sentait la saleté et l'humidité, et le courant était coupé.

*

* *

Lui qui s'endormait comme une poule vers neuf heures et demie n'arrivait pas à trouver le sommeil. Le lama Yeshe Chaclok avait passé une demi-heure avec le dalaï-lama qui ne dînait jamais, partageant avec lui quelques biscuits et méditant ensemble. Il avait fait un rapport complet au *Kundun*, qui, pour une fois, ne s'était pas réfugié derrière son rire tonitruant pour dissimuler ses sentiments réels.

Lorsque le lama Chaclok avait eu terminé son récit, le dalaï-lama en avait tiré les conclusions.

— Je ne peux pas accélérer le processus actuel que j'ai déjà du mal à faire progresser, à cause des mentalités rétrogrades de certains de nos frères, qui n'ont pas eu assez de contacts avec le monde extérieur.

Je suis arrivé à la conclusion qu'il n'y a rien à attendre des autorités chinoises, mais cela n'est pas utile de le proclamer. Il faut faire semblant de les croire, même si c'est très difficile. Votre travail ici, c'est de débusquer ce réseau du Guoanbu et de le mettre hors d'état de nuire. J'ai besoin de temps pour mener mon projet à bien.

— J'approuve Votre Sainteté, avait conclu Yeshi Chaclok. Je vois désormais ce qui s'est passé avec notre sœur, mais il y a un problème plus profond. Comment les Chinois ont-ils eu vent de votre projet ? Qui est au courant ?

Le visage du dalaï-lama se figea.

— C'est en effet un problème très sérieux, reconnut-il. J'ai déjà demandé à plusieurs reprises aux autorités indiennes de vérifier nos communications et aussi les endroits où je suis à même d'aborder certains sujets confidentiels. Ils n'ont rien trouvé. D'autre part, les gens autour de nous sont sûrs.

— À qui avez-vous parlé de ce projet ?

Le *Kundun* hésita très légèrement.

— Seulement à ceux que cela concernait.

Le lama Chaclok insista.

— Ceux qui dirigent le Conseil le connaissent, les lamas qui doivent prendre la décision.

— Ils vivent au cœur des monastères et n'ont aucun contact avec l'extérieur, affirma le dalaï-lama. Il n'y a pas un seul document écrit dans lequel on y fasse allusion. Je crois qu'il n'y avait que trois personnes à connaître le nom de ce jeune garçon. Sa préceptrice, vous et moi...

Un ange passa et s'enfuit, épouvanté. Hildegarde Wachter avait été assassinée à cause de ce secret et les deux hommes ne pouvaient se soupçonner. Pourtant, le lama Chaclok insista :

— D'autres sont au courant du projet, sans connaître le nom du bénéficiaire ?

— Une seule personne.

— La fuite vient de là, insista le lama. Vous me permettez d'enquêter ?

Le dalaï-lama arbora son sourire enfantin.

— C'est *moi* qui vais enquêter, Yeshi. Moi seul. Et le Bouddha m'inspirera.

Il se leva et raccompagna le gros lama jusqu'à la porte, passant devant la statue géante d'un bouddha devant laquelle ils s'inclinèrent

tous les deux. Quand le lama Yeshe Chaclok regagna sa petite cellule, au fond du monastère Namgyal, il n'était qu'à moitié rassuré. Parfois, le cœur exceptionnellement pur du *Kundun* l'empêchait de déployer son esprit critique. Lui était certain qu'un traître se cachait au cœur du premier cercle.

Pourtant, tous ceux qui avaient suivi le dalaï-lama en exil avaient fui la Chine et haïssaient les Chinois. Il se jura de mener son enquête à l'insu de tous.

Même du *Kundun*.

*

* *

La route étroite, au sol défoncé, bordée par d'inquiétants précipices, grimpait au milieu des bois de pins. Le soleil était déjà haut mais il ne faisait pas encore très chaud... Le chauffeur du taxi freina brusquement : un énorme rocher s'était détaché de la montagne et obstruait la route. Il fallut le contourner, deux roues à un millimètre du vide... Un peu plus loin, le taxi dut procéder à une marche arrière en zigzag pour laisser passer un véhicule descendant. On ne pouvait pas se doubler. Mall Road, qui partait du centre de Mac Leod Ganj, c'était *Le Salaire de la peur*.

Des bonzes en robe orange grimpaient lentement. Enfin, la Brésilienne et Malko débouchèrent en face d'un lac minuscule où évoluaient quelques pédalos.

— Il faut continuer à pied, annonça Linda de Carvalho.

Des deux côtés de la route, une foule épaisse était massée jusqu'aux fossés, en dépit de l'heure matinale. Tous étaient montés à pied de Mac Leod Ganj pour apercevoir le dalaï-lama qui ne venait ici qu'une ou deux fois par an pour encourager ses élèves.

Des Tibétains et aussi beaucoup d'étrangers. Certains brandissaient leurs chiens pour les faire bénir... Une ambiance de kermesse. Des bâtonnets d'encens brûlaient à chaque virage. Linda de Carvalho et Malko franchirent le portail de la *Tibetan Refugee Colony*.

— C'est là qu'étudient les enfants, annonça Linda de Carvalho.

Ils s'engagèrent dans un chemin pentu, bordé par des bâtiments en béton hideux, noyés dans la verdure. Partout, des enfants jouaient. Tous portaient la même tenue : chemisier pied-de-poule bleu, tunique verte et pantalon bleu.

De sages pensionnaires.

Ils atteignirent enfin une sorte de plateau où la foule était encore plus nombreuse. Linda de Carvalho fut assaillie par plusieurs de ses

copains et Malko put admirer les lieux. Des centaines de gens étaient assis à même le sol, sous un hangar de tôle ondulée ou au soleil, protégés par d'immenses parapluies multicolores, en face d'un grand écran où allait être retransmis le « *teaching* » du dalaï-lama.

Ils reprirent leur route, montant encore jusqu'à un espace découvert servant de terrain de jeux aux enfants. Au moment où ils l'atteignaient, ils entendirent un concert de sirènes et de klaxons derrière eux et Linda de Carvalho plongea sur le bas-côté, en criant :

— Le *Kundun* !

Ce fut d'abord une voiture de police, puis, derrière, une petite Ambassador blanche, suivie d'une autre voiture de police. En un éclair, Malko eut le temps d'apercevoir le visage souriant du dalaï-lama, mains jointes devant lui, saluant la foule de son immuable sourire...

Les véhicules – sept en tout – se garèrent un peu plus loin et, escorté d'une douzaine d'hommes, le dalaï-lama s'engouffra dans un grand amphithéâtre dominant le terrain de sport. La Brésilienne et Malko suivirent. Les issues étaient gardées par des soldats indiens armés de kalachnikovs et des Tibétains en civil, visiblement très vigilants... Linda de Carvalho parla avec eux et revint vers Malko.

— On peut entrer quelques minutes ! Normalement, c'est interdit aux étrangers, mais je connais les gens du service d'ordre.

Ils se faufilèrent dans l'amphithéâtre. C'était bourré jusqu'en haut. Que des enfants. Beaucoup de filles, tous portant le même uniforme.

Le dalaï-lama était en train de s'installer sur une estrade décorée, au fond, d'une immense photo de Lhassa représentant le monastère de Potala qu'il avait dû fuir cinquante ans plus tôt.

Assis sur un énorme fauteuil orange, il avait à sa droite une trentaine de lamas, assis à même le sol en rangs d'oignons, et, à sa gauche, des civils, probablement des dignitaires du gouvernement tibétain en exil. Il dit quelques mots dans le micro et la salle s'esclaffa, tandis qu'un petit bonze retardataire et ventripotent se hâtait de gagner sa place...

— Le *Kundun* a beaucoup d'humour, glissa Linda à l'oreille de Malko.

Ravi, le dalaï-lama riait d'un rire énorme en essuyant ses lunettes. On leur fit signe de sortir. Le « *teaching* » était désormais réservé aux Tibétains.

Avant de ressortir, Malko se retourna en se disant que le jeune garçon qu'il cherchait se trouvait très probablement sur ces gradins...

Seulement, à ses yeux, ils se ressemblaient tous...

Ils n'étaient pas sortis depuis trois minutes qu'ils aperçurent la moustache de Pratap Vihar, accompagné de sa plantureuse vétérinaire. Le journaliste indien se précipita vers Malko et le prit à part.

— Cathy voulait venir voir le *Kundun*. Elle l'admire beaucoup et voudrait qu'il appuie son programme de maison de retraite pour les vaches errantes. Elle lui a adressé une demande écrite. À propos, hier soir, j'ai travaillé pour vous.

— Comment ?

— Le garçon qui se trouvait avec nous, Lopsang, connaît tout le monde. Il va faire une enquête chez les junkies pour savoir si les dealers n'ont pas remarqué quelque chose d'anormal ces derniers temps.

— Quoi ?

— Par exemple, un de leurs clients qui aurait soudain beaucoup d'argent...

— Mais apparemment, on n'a rien volé à cette malheureuse.

Pratap Vihar eut un sourire malin.

— Oui, mais quelqu'un a payé le meurtrier. Beaucoup d'argent, sûrement. Son dealer l'a peut-être remarqué.

Ce n'était pas idiot.

— Vous connaissez un certain Dagpo Rinpoche ? demanda Malko.

— Oui, bien sûr, c'est le responsable de la sécurité du dalaï-lama.

— Je souhaite le rencontrer.

Il y eut un léger flottement.

— Comme quoi ?

— À lui, il faut dire la vérité, dit Malko. Il peut sûrement m'aider.

— J'ai son portable. Je vais l'appeler tout de suite. Pratap Vihar se mit à l'écart et composa un numéro.

Cinq minutes plus tard, il était de retour.

— Dagpo Rinpoche vous recevra à trois heures, aujourd'hui, annonça-t-il. Je viens avec vous.

En attendant, il fila rejoindre la plantureuse Australienne. Frétilant comme un gardon.

— Vous êtes sûre qu'on ne peut pas identifier les élèves de cette école ? demanda Malko à Linda de Carvalho.

— Certaine. Et ce serait imprudent de tenter quoi que ce soit. Dans

la foule, ici, il y a certainement des agents du Guoanbu. Ils observent tout. Il ne faut surtout pas leur donner l'éveil. Déjà c'est un risque d'être venu ici.

— Il y a beaucoup d'étrangers, objecta Malko. Linda de Carvalho sourit.

— Ils ne vous ressemblent pas. Venez, on redescend.

*

* *

Lou était depuis plus d'une heure dans le bureau de Tang Daxian, le numéro 2 de l'agence Xinhua et le responsable local du Guoanbu. Celui-ci lui avait remis un rapport complet de ses activités, de l'affaire Hildegarde Wachter, et transmis le nom du « journaliste » arrivé à Dharamsala avec Pratap Vihar. Il était alors parti au cinquième étage, où se trouvait la salle du chiffre, permettant de communiquer avec Beijing sur des lignes protégées. En attendant, la Chinoise se repaissait de thé vert et de biscuits.

La porte se rouvrit sur Tang Daxian qui arborait une mine d'enterrement. Tout de suite, Lou sut qu'il y avait un problème. Il s'assit en face d'elle au lieu de regagner son bureau et lança d'une voix sévère :

— Camarade, ta fausse manœuvre risque d'avoir des conséquences sérieuses !

Lou sentit son cœur se recroqueviller. Elle attendait la phrase suivante, rituelle : « Beijing exige ton retour pour t'expliquer. » Ce qui signifiait un départ au Lao-Gai pour une durée indéterminée.

— Pourquoi ? demanda-t-elle, la gorge serrée.

Son chef brandit un papier sous son nez.

— L'homme qui se présente comme journaliste est en réalité un espion de la CIA, extrêmement connu ! Il n'est pas venu à Dharamsala par hasard...

Lou eut les jambes coupées. Un Américain ! Elle ne s'attendait pas à cela. Son chef ne perdit pas de temps.

— Il faut que tu retournes là-bas, ordonna-t-il, et que tu mettes tout en œuvre pour que cet homme ne puisse pas entraver notre activité. C'est la seule façon de racheter ton erreur.

Lou, respira, soulagée. Tout ce que le Guoanbu lui demandait c'était d'éliminer physiquement cet empêcheur de tourner en rond. Ça, elle savait faire.

CHAPITRE XI

— Ils sont partout... Ils grouillent comme des rats. On en a fait arrêter beaucoup par les Indiens, mais ils reviennent sans cesse !

Dagpo Rinpoche avait la voix cassée, comme Marlon Brando dans *Le Parrain*. Le chef de la sécurité du dalaï-lama parlait très bas, le visage presque collé à celui de son interlocuteur. Son bureau, annoncé à l'extérieur par une modeste plaque : « Department of Security-Central Tibetan Administration », était tout en longueur dans un des bâtiments regroupant *Kharsag*, le gouvernement tibétain en exil, en contrebas de Mac Leod Ganj, autour d'un square ayant pour centre une stûpa dorée et quatre mâts aux couleurs tibétaines, symbolisant les quatre branches du bouddhisme tibétain. Une baie vitrée donnait sur un à-pic, les murs étaient décorés de posters et de photos du dalaï-lama. Dagpo Rinpoche n'avait qu'une secrétaire, une vieille Tibétaine, parlant à peine anglais. Juste en face du modeste building qui abritait le Premier ministre tibétain en exil. Tout le « gouvernement » était regroupé autour de cette place carrée. Un gouvernement non pas fantôme, mais squelettique, ne vivant que des subventions du gouvernement indien.

Malko s'était présenté *via* Pratap Vihar, comme envoyé de la CIA, ce qui avait été confirmé à Dagpo Rinpoche par un message de la station de Delhi avec qui il avait des contacts réguliers. Assis à côté de Malko, Pratap Vihar suivait la conversation, le directeur de la sécurité se débrouillant parfaitement en anglais.

Malko tenta d'en savoir plus sur l'implantation chinoise dans les parages du dalaï-lama.

— Vous avez repéré des agents du Guoanbu, ici, à Mac Leod Ganj ? insista-t-il.

— Bien sûr, confirma son interlocuteur. Dès que nous avons des soupçons sérieux, nous alertons l'IB qui les fait arrêter, interroger et, éventuellement, inculper... Il y en a eu sept depuis le début de l'année. Dont un faux réfugié, qui prétendait vouloir absolument rencontrer le *Kundun*. Son insistance nous a mis la puce à l'oreille et nous avons pu vérifier par des gens sûrs demeurés au Tibet qu'il avait été « acheté » par les Chinois qui avaient offert une boutique de fruits et légumes à sa femme. À Lhassa, tout le quartier le savait. On a trouvé un couteau sur lui. Peut-être venait-il assassiner le *Kundun*.

C'était peu probable... Une étrange impression d'amateurisme

flottait dans ce bureau dont le responsable semblait connaître très peu de choses du Guoanbu. Il ignorait même quels étaient les départements de l'Agence de renseignement chinoise chargé de traiter le Tibet. Il prenait des notes fiévreusement, ébloui par les connaissances pourtant basiques de Malko.

Celui-ci revint au sujet qui l'intéressait.

— Vos services ont-ils enquêté sur la mort de cette Allemande ? Celle que vous appelez Kalsang Mo ?

— Certainement, confirma aussitôt le Tibétain. Il y a très peu de meurtres, ici. Beaucoup de vols et de viols, mais pas d'actions violentes. Je pense que c'est dû à la présence du *Kundun*.

Touchante naïveté.

— Qu'a conclu votre enquête ?

Dagpo Rinpoche alla chercher un mince dossier sur son bureau et revint s'installer en face de lui, continuant de son étrange voix cassée :

— C'est un meurtre de junkie. Rien à voir avec les Chinois.

— Ah bon ! fit Malko. Comment pouvez-vous être aussi affirmatif ?

Il n'avait pas mentionné à Dagpo Rinpoche l'appartenance d'Hildegarde Wachter au BND. Inutile de « salir » sa mémoire. Cependant, l'amateurisme de son interlocuteur le confondait. Pas étonnant que les agents du Guoanbu évoluent comme des poissons dans l'eau à Mac Leod Ganj.

— Nous avons identifié le meurtrier, annonça le directeur de la sécurité, en examinant son dossier.

Malko crut avoir mal entendu.

— Identifié ? Il a été arrêté ?

Le Tibétain secoua la tête avec tristesse et plongea la main dans un tiroir, en ressortant un long poignard à la lame effilée, qu'il brandit sous le nez de Malko.

— Voici l'arme du crime ! annonça-t-il.

— Où l'avez-vous trouvée ? demanda Malko, médusé.

— C'est un employé municipal qui me l'a rapportée le surlendemain du crime. Elle se trouvait dans une grande poubelle, à côté du stand des grévistes de la faim. Il y avait encore du sang sur la lame. Or, le meurtre avait eu lieu deux jours plus tôt.

— Vous avez procédé à des analyses de sang ?

Dagpo Rinpoche eut un sourire plein d'humilité.

— Nous ne sommes pas équipés pour cela. Mais c'était évident. Les

blessures correspondaient à la forme de cette lame.

— Vous l'avez signalé à la police indienne ?

— Évidemment. Ils en ont pris note, mais des poignards comme celui-ci, il y en a des dizaines de milliers en Inde. Alors, ils n'ont rien fait de plus. Tandis que j'ai assigné deux de mes agents à la recherche de son propriétaire. Ils ont interrogé tous les marchands de souvenirs et ont trouvé finalement celui qui l'a acheté.

— Qui ?

— Un étranger, il y a environ deux mois.

— Il a pu vous le décrire ?

— Vaguement : un grand jeune homme blond, avec une natte dans le dos et des piercings. L'air d'un junkie.

Signalement qui pouvait convenir à quelques centaines d'habitants du coin... Le Tibétain soupira.

— Voilà pourquoi j'ai conclu à un meurtre crapuleux. Ces junkies commettent tout le temps des viols. Celui-ci a dû vouloir récupérer de l'argent. Un jour, on saura peut-être qui il est. S'il n'est pas reparti dans son pays d'ici là.

Les Indiens avaient un rapport particulier à la mort : très violents, ils étaient facilement passifs dans la recherche des causes. Quitte à brûler vif le coupable pris sur le fait.

Malko décida de laisser tomber pour le moment.

Comme pour s'excuser de sa modeste coopération, le chef de la sécurité lui tendit le poignard avec un sourire embarrassé.

— Vous le donnerez au bureau de la CIA de Delhi. Ils pourront peut-être découvrir quelque chose.

Malko rangea le poignard entouré de plastique dans son attaché-case. Il hésitait à parler à Dagpo Rinpoche de la photo du garçonnet. Il n'était probablement pas au courant et, dans le cas contraire, n'oserait rien dire à Malko.

— Vous n'avez identifié aucun membre du réseau chinois à Mac Leod Ganj ? reprit-il.

— Non, vraiment, s'excusa le Tibétain ; nous n'avons pas beaucoup de moyens d'enquête et très peu d'argent. Les Indiens filtrent les gens à leur arrivée en Inde et même ici. Moi, je ne peux travailler qu'avec des sources non rétribuées.

Autrement dit, il n'était d'aucun secours.

Malko le remercia néanmoins chaleureusement et ils se retrouvèrent, avec Pratap Vihar, sous la pluie. Le journaliste semblait

déçu, lui aussi.

— Ces gens sont des déracinés, expliqua-t-il, ils vivent entre eux et ont peu de contacts avec l'extérieur. Tout est concentré sur la sécurité immédiate du dalaï-lama, sa protection rapprochée. En plus, aucun ne parle chinois et ils sont très naïfs.

Toujours la non-violence.

— Où voulez-vous aller maintenant ?

— Revoir cette Brésilienne, Linda de Carvalho. Elle en sait peut-être plus sur cette affaire. Et je voudrais bien faire la connaissance de son gourou.

— Moi, je vais continuer à interroger des gens, proposa Pratap Vihar. La vétérinaire australienne traîne ici depuis longtemps. Elle est maligne et entend beaucoup de choses. Je vais essayer de savoir si elle a entendu parler d'un hippie ayant acheté un poignard.

*

* *

Lopsang Pakshi pénétra dans la maison quasi en ruines abritant la « Dental Clinic » du docteur Pinton, autrement dit un des cabinets dentaires de Mac Leod Ganj. La salle d'attente était pleine : des Tibétains et deux étrangères. Il repéra immédiatement celui qu'il cherchait. Un Indien très maigre, le teint sombre, les traits émaciés, portant un ensemble denim élimé, des baskets. Le regard sans cesse en mouvement d'un animal affolé. Dès qu'il aperçut Lopsang Pakshi, il se leva et fonça vers lui.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il à voix basse.

— Un tuyau.

— Pas maintenant. J'attends un client. Tire-toi. Je te retrouve dans le jardin de *Chonor House*.

Lopsang Pakshi n'insista pas et regagna la rue. Celui à qui il venait d'adresser la parole était un des dealers les plus actifs de Mac Leod Ganj. Il recevait le haschich de gros trafiquants de la Manjhee Valley, à une centaine de kilomètres de là. Le meilleur haschich de l'Himalaya, d'après lui... Lopsang redescendit sans se presser. La *Chonor House*, donnée dans les guides touristiques comme le plus bel hôtel de la ville, était une modeste pension de famille, tout en bas de Mac Leod Ganj, à laquelle on accédait par un raidillon boueux. Avec un toit de tôle ondulée et un jardin derrière le bâtiment, où personne n'allait jamais...

Le Tibétain était là depuis vingt minutes quand Khel Gaon, le dealer, arriva, l'air d'un rat poursuivi par une meute de chats.

Pourtant, la répression n'était pas féroce à Mac Leod Ganj.

Il s'assit sur une chaise en fer rouillée et alluma un pétard, respirant avidement la fumée. Bien que traitant un volume important de marchandise, il était toujours fauché. Pour deux raisons : d'abord il consommait beaucoup lui-même, et, ensuite, son grossiste ne lui laissait qu'une marge minuscule.

— Tu en veux ? Il m'en reste un peu.

Lopsang Pakshi se dit que c'était un habile geste commercial et accepta. L'autre lui tendit une boule de haschich enveloppé dans un journal tibétain.

— Pour toi, c'est 2000 roupies.

— Tu es fou ?

— Bon, 1 500.

Lopsang Pakshi savait ce qu'il faisait. Il paya, exhibant une liasse de billets de cent roupies, qui sembla énorme au dealer. Les yeux rivés sur les vieux billets, celui-ci siffla.

— T'en as du pognon !

Lopsang Pakshi comprit que c'était le moment de le ferrer.

— Je pourrais t'en donner une partie, si tu me donnes un renseignement, proposa-t-il.

Aussitôt, le dealer se ferma comme une huître.

— Je suis pas une balance...

— Juste un truc, insista Lopsang. Est-ce que récemment tu as eu un client qui te devait de l'argent ?

L'Indien ricana.

— 99 % m'en doivent, ces enculés, mais je les baise. Pas de thune, pas de came.

— Mais un qui t'en doive beaucoup...

— Pourquoi ?

— Comme ça.

Comme Khel Gaon demeurerait muet, Lopsang Pakshi détacha trois billets de cent roupies de la liasse et les lui tendit.

— Tu m'en dis un peu plus ?

Il jouait avec les billets. L'Indien bredouilla :

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Oui, il y avait un mec qui me devait 10 000 roupies. Tous les jours, il venait se rouler par terre pour avoir un peu de came, mais je tenais bon. J'ai cru qu'il allait me tuer, une fois. Il m'a menacé avec un couteau. Heureusement, je n'avais pas

de came sur moi, sinon, il m'aurait ouvert comme un putois.

— Tu fais un métier dangereux, remarqua suavement Lopsang Pakshi.

L'autre lui jeta un regard mauvais.

— Ça vaut mieux que de se faire enculer par des gros Sikhs. Je t'ai vu une fois, au Mahadev Temple, dans Satouary Road... Tu gueulais, mais pas parce que tu prenais ton pied.

— Qu'est-ce que tu foutais là ?

— Une livraison, dit sobrement le dealer. Je suis comme Pizza Hut. Je livre à domicile.

— Bon, ton mec, c'était qui ?

Silence buté. Lopsang Pakshi montra dix billets de cent roupies en les serrant bien fort pour que l'autre ne les lui arrache pas des doigts.

— Tu les veux ?

— Un putain d'Israélien, grommela le dealer. Il est arrivé un jour avec plein de pognon. Des billets de cinq cents. Ici, on n'en voit pas beaucoup. Et il m'a filé mes 10 000 roupies. Plus deux mille pour ce qu'il a pris. Après ça, il a pas dû bouger pendant trois jours, parce que c'était du costaud...

— T'as son nom ?

Le dealer cracha par terre.

— Je l'ai pas. Et même si je l'avais, je te le donnerais pas. J'ai pas envie de finir égorgé.

— C'est un mec de Dharamkot ?

Le dealer eut une imperceptible hésitation, puis laissa tomber :

— Je sais pas. Il est grand, costaud, blond et a des putains de fils de fer dans les sourcils. Mais c'est un mec dangereux.

L'hésitation avait été de trop. Dharamkot était un petit village au nord de Mac Leod Ganj, tout au bout de Tipa Road, colonisé par les Israéliens. Des jeunes, certains qui avaient fui Israël pour ne pas accomplir leur service militaire, d'autres, au contraire, qui venaient se laver le cerveau après trois ans à ratisser la bande de Gaza ou la Cisjordanie. Ils s'étaient tous regroupés là, dans une communauté fermée, où il y avait aussi des filles, reliés au monde extérieur par un café Internet d'où ils pouvaient réclamer de l'argent à leur famille. Ensuite, il n'y avait plus qu'à aller au bureau de Western Union...

Lopsang Pakshi abandonna les dix billets de cent roupies. Avant de filer, le dealer lui lança :

— Chaque fois que je l'ai vu, il était au cybercafé, à l'entrée du

bled, en train de réclamer du pognon à ses vieux...

Il disparut dans la nuit et Lopsang Pakshi remonta par le sentier abrupt. Pas mécontent. Il avait presque certainement identifié l'assassin de l'Allemande. Il ne restait plus qu'à vendre chèrement cette information à Pratap Vihar. Peut-être 20 000 roupies. Il pourrait alors s'acheter une télévision à écran plat. Les manifestations qu'il organisait pour la communauté tibétaine, comme les Jeux olympiques de Dharamsala, ne lui rapportaient pas vraiment de quoi mener grand train.

Il sortit son portable et appela le journaliste indien, qui répondit aussitôt.

— J'ai un bon tuyau, annonça Lopsang Pakshi. Il vaut cher.

— Combien ?

— 20 000 roupies.

Pratap Vihar s'étrangla.

— Tu es fou ! C'est deux fois ce que je gagne par mois.

— C'est le tuyau que tu voulais.

Après un court silence, Pratap Vihar demanda :

— Tu es où ?

— Au *Chonor House*.

— *Atcha*. J'arrive.

*

* *

Malko regardait la brume envahir les sommets entourant Mac Leod Ganj, installé dans la *breakfast-Room* de l'hôtel *Surya*, lorsque Pratap Vihar fit irruption, très excité.

— Je crois que j'ai un truc extra ! annonça-t-il, qui confirme ce que nous a dit Dagpo Rinpoche.

Malko dressa l'oreille.

— Je vous écoute.

Lorsque Pratap Vihar eut terminé son récit, Malko était certain d'avoir identifié – sauf le nom – l'assassin d'Hildegarde Wachter. Le fait qu'il soit israélien ne changeait rien à l'affaire. *Lui* n'avait sûrement pas agi pour un motif politique. Les junkies étaient des gens faciles à manipuler ; seulement, s'il arrivait à l'identifier vraiment, il pourrait peut-être remonter à son commanditaire. Certainement un agent du Guoanbu.

Ce qui lui donnait une sacrée longueur d'avance.

— Le type veut 25 000 roupies, annonça Pratap Vihar.

À son immense surprise, Malko ne discuta même pas, sortant de sa poche une liasse de billets de 1000 roupies. Le journaliste en avait les yeux hors de la tête ! Lorsqu'il eut empoché les billets, il allait se lever quand Malko demanda :

— C'est loin, Dharamkot ?

— Non, dix minutes en taxi, mais la route est très boueuse.

— On y va.

— Pas tout de suite, il faut que je paie mon informateur ! Et puis, pour ce soir, c'est un peu tard, il vaut mieux y aller le matin, quand ils sont debout.

Malko faillit ne pas insister. Pratap Vihar semblait avoir des fourmis dans les jambes. Cependant, il détestait ne pas exploiter tout de suite une information.

— Je veux y aller ce soir, insista-t-il.

— *Atcha !* fit Pratap Vihar, résigné. Dans une heure alors. J'ai un truc urgent à faire. Je passe ici.

*

* *

À peine sorti de l'hôtel, le journaliste indien descendit jusqu'à Main Square et s'engouffra dans un taxi pour touristes. À cette heure-là, la pulpeuse Australienne devait être seule dans l'appartement de Lopsang Pakshi. C'était le moment où l'homosexuel tibétain donnait un cours collectif de bouddhisme, ce qui lui payait son loyer.

Resté seul, Malko réalisa soudain qu'il n'était pas armé. Or, en Inde, il était très difficile de se procurer des armes à feu, extrêmement réglementées. Et ce n'était pas Pratap Vihar qui pourrait lui servir de garde du corps.

Il n'y avait plus qu'à prendre le risque d'aller « tout nu » à Dharamkot. Après tout, il disposait d'un avantage certain : l'assassin d'Hildegarde Wachter ne le connaissait pas, contrairement à lui, qui avait une idée assez précise de son physique.

CHAPITRE XII

Pratap Vihar, les yeux hors de la tête, le pantalon aux chevilles, aspirait l'air avidement, comme une dorade hors de l'eau, en faisant aller et venir un sexe si sombre qu'il en paraissait noir entre les énormes seins blancs de Cathy Summer.

Debout, en face d'elle, avachie sur un fauteuil d'osier, il remontait chaque fois jusqu'à son visage, effleurant sa bouche sans chercher à s'y enfoncer, les doigts crispées dans les deux masses tièdes, dévidant un torrent d'obscénités dans sa langue, cherchant à se retenir le plus longtemps possible.

Fou de bonheur.

En quittant Malko, il s'était précipité dans l'appartement de Lopsang Pakshi, espérant y trouver la vétérinaire. Ce qui avait été le cas. Elle était penchée sur son ordinateur lorsqu'il était entré. Ici, on ne fermait jamais les portes. L'Australienne s'était retournée et lui avait souri.

C'est ce sourire qui avait déclenché le fantasme de Pratap. Déjà, le fait de gagner 5 000 roupies facilement lui avait donné des ailes. Il se dit que Ganesh⁽³⁹⁾ était avec lui. La vétérinaire avait alors fait pivoter son fauteuil pour lui faire face. Elle portait un chemisier boutonné qui comprimait ses seins et une jupe gitane. Sans un mot, le journaliste indien s'était approché d'elle à la toucher. Son regard devait être légèrement halluciné, car Cathy Summer avait demandé, avec un sourire entendu :

— Ça va, Pratap ?

Il avait pris son souffle et murmuré :

— Qu'est-ce que vous êtes belle !

Il n'avait pas fini sa phrase qu'il lui empoignait déjà les seins à travers le tissu. La sensation de s'enfouir dans cette chair tiède avait fait tomber toutes ses barrières. La bouche ouverte de surprise, Cathy Summer n'avait pas réagi lorsqu'il avait défait les boutons de son chemisier avec la rapidité d'un prestidigitateur. Ensuite, il avait juste eu à baisser le soutien-gorge pour découvrir les seins dans leur intégralité.

Il bandait déjà comme un fou.

Quand elle l'avait vu triturer sa braguette, l'Australienne avait

protesté mollement.

— Pratap ! Qu'est-ce que vous faites ?

Ses prunelles s'agrandirent en voyant le gros serpent brun noir jaillir du jean. Déjà, Pratap Vihar se collait à elle, enfouissant son sexe dans le sillon entre les seins épanouis et les pressant ensuite l'un contre l'autre, afin de lui assurer un fourreau moelleux. Il avait entamé son va-et-vient, réalisant enfin son fantasme. D'abord, la vétérinaire s'était un peu débattue, puis, sournoisement, sa main droite était partie vers son ventre, et Pratap l'avait vue disparaître sous la jupe à fleurs.

Apparemment, ce brusque assaut l'excitait autant que lui...

Du coup, il prenait son temps. On n'entendait plus dans la pièce que leurs respirations, et les grincements du fauteuil. Tandis que le sexe tendu coulissait entre ses seins, lui heurtant parfois le menton, Cathy Summer se caressait furieusement, sans plus chercher à se cacher.

Du sexe à l'état pur. Le bonheur partagé.

Le journaliste indien s'était dit qu'il allait être obligé de terminer dans son ventre, par politesse, et pour pouvoir recommencer, mais soudain la vétérinaire poussa un cri de souris, puis demeura étrangement immobile. Elle venait, discrètement, de se donner du plaisir et, le regard flou, elle se laissait aller ! Pratap Vihar sentit ses bonnes résolutions s'envoler. Lui non plus n'était pas loin du plaisir. Il se retira brusquement d'entre les seins, rosis par le frottement de son sexe, et en posa l'extrémité contre les lèvres de l'Australienne. Celle-ci n'hésita qu'une fraction de seconde puis l'effleura de la langue. D'abord, avec timidité, puis elle s'en empara goulûment, à pleine bouche, le serrant dans la main gauche comme pour l'écraser. Elle repoussa le prépuce d'un geste sec pour mieux l'engouler et se mit à le pomper, les yeux fermés. Pratap Vihar en rugit de bonheur. Pour conserver l'initiative, il saisit les cheveux blonds, les tordit en natte et, grâce à cette bride inattendue, ramena la tête de la vétérinaire en arrière, puis vers lui, afin de la faire coulisser à son rythme.

Déchaîné, il se mit à baiser la bouche de Cathy Summer à grands coups de reins, repoussant le fauteuil jusqu'au mur.

La vétérinaire se démenait comme une folle et Pratap Vihar la sentit sursauter lorsque son sperme frappa sa glotte. Il se retira, répandant dans sa bouche, sur les lèvres et sur le chemisier de sa partenaire un sperme abondant et odorant. Il n'avait pas aussi bien joui depuis longtemps. Cathy Summer semblait assommée, les bras ballants, dépoitraillée, offerte. Avec un peu de courage, Pratap aurait pu la baiser sur-le-champ, mais il ne fallait pas abuser des bonnes choses. Il se pencha à son oreille et murmura :

— On va aller dîner et je t'emmène à mon hôtel. Là, je te baiserais vraiment.

*

* *

Lou, l'agente du Guoanbu, était épuisée lorsqu'elle débarqua dans l'appartement de Lopsang Pakshi. Le voyage en avion depuis Delhi, le taxi à partir de Kangra, la chaleur, la poussière et surtout la tension nerveuse. Elle était repartie de Delhi avec des instructions précises qu'elle devait mettre à exécution rapidement. Cathy Summer surgit du réduit qui lui servait de chambre, drapée dans une espèce de djellaba, et Lou remarqua tout de suite ses yeux cernés.

— Toi, dit-elle, tu t'es fait baiser !

La vétérinaire arbora une expression innocente.

— Je te jure que non !

Techniquement, c'était exact. La Chinoise n'insista pas, se moquant éperdument de la vie sexuelle de sa chef.

— Quoi de neuf ? demanda-t-elle.

— Oh, j'ai eu des réunions ennuyeuses, ça n'avance pas, répondit Cathy Summer, ils n'ont pas d'argent. Hier, je suis montée à la TRC voir le *Kundun*. Tu sais qui j'ai rencontré ?

— Qui ?

— Le journaliste allemand, le copain de Pratap, en compagnie d'une fille que tu dois connaître. Une Brésilienne allumée, qui a son gourou et traîne toujours près du temple. Elle est vendeuse dans une boutique. Tu sais ce que m'a dit Pratap : ils baisent ensemble !

Lou eut l'impression que ses jambes se dérobaient sous elle. Désormais, elle comprenait tout : elle n'ignorait pas que la Brésilienne était la meilleure amie de la femme qu'elle avait fait assassiner, mais, sur le moment, n'avait pas fait le rapprochement. Voilà donc où pouvait se trouver la photo qu'elle avait cherchée ! Et maintenant, cette Brésilienne était sous la protection d'un espion américain ! Si le Guoanbu apprenait cela, elle était bonne pour le Lao-Gai.

— Ça ne va pas ? demanda Cathy Summer.

— Je suis crevée.

— Ah bon, je voulais dîner avec toi, fit-elle mollement.

— Non, je vais me coucher, assura Lou.

En réalité, en dépit de sa fatigue réelle, elle allait activer son dispositif. D'abord, comme l'exigeait Pékin, éliminer cet espion. Le temps qu'on en envoie un autre, elle aurait retrouvé la photo et

identifié le futur dalaï-lama. La suite ne dépendait plus d'elle.

Ravie de sa soirée d'amoureux avec Pratap, Cathy Summer retourna dans sa chambre. Certes, le journaliste indien n'était pas un prix de beauté, mais la mesure qu'elle avait prise de son sexe lui donnait fortement envie de l'accueillir dans son ventre.

*

* *

Lou avait pris un taxi collectif pour rejoindre Dharamkot, ne voulant pas prendre le risque d'utiliser son portable. Les Américains et les Indiens pouvaient l'écouter. Sans parler des Russes. Or, le premier impératif de sa mission était de dispenser le Guoanbu de toute action violente. Sinon, c'est elle qui en porterait la responsabilité.

L'unique rue du village était peu animée. Elle commença par jeter un coup d'œil dans le cybercafé au rez-de-chaussée de *Chasad House Coffee*, à l'entrée du village.

Dev, son tueur à gages, ne s'y trouvait pas.

Elle continua, descendant l'unique rue où toutes les inscriptions étaient en hébreu. Peu d'animation, à cette heure-ci, ils mangeaient ou fumaient. Arrivée au bout du village, elle vérifia que personne ne l'observait avant de monter rapidement l'escalier extérieur d'un bâtiment aux encadrements de fenêtres d'un jaune criard. Paul' s House, où on pouvait louer des chambres à partir de 1 000 roupies par mois. Elle frappa à la troisième chambre du second étage. Sans obtenir de réponse. Après avoir insisté, elle se baissa et souleva le paillason. La clef était là. Dev aussi, assis sur des tapis, appuyé à des coussins, en train de tirer sur une pipe à eau. Lou n'eut pas besoin de l'observer longtemps pour s'apercevoir qu'il était totalement défoncé, les yeux striés de rouge, bourré de haschich jusqu'au cervelet. D'ailleurs, la pièce empestait son odeur fade. La Chinoise réprima une grimace de dégoût alors que le jeune homme, torse nu, ne semblait même pas s'apercevoir de sa présence.

Des vêtements étaient pendus aux murs. Un réchaud traînait dans un coin au-dessus d'un lavabo. L'Israélien consacrant tout son argent au haschich, il ne lui restait rien pour le reste. D'ailleurs, il se nourrissait à peine et son corps, musclé par trois ans d'armée quand il était arrivé en Inde, commençait à ressembler à celui d'un déporté. Lou faillit repartir : c'était une erreur d'être venue si tard, mais la situation réclamait d'agir en urgence.

— Dev, lança-t-elle, il y a un travail pour vous !

L'Israélien avait repris sa pipe à eau et tirait dessus comme un fou. Il hocha la tête, l'ôta de sa bouche quelques instants et laissa tomber :

— Quoi ?

La Chinoise ouvrit la bouche, puis se ravisa. Dans l'état où il se trouvait, c'était inutile. Il était provisoirement perdu pour le Guoanbu.

— Il faut qu'on parle très vite, lança-t-elle.

Ses mots mirent pas mal de temps pour arriver au cerveau du jeune homme qui arracha à regret la pipe à eau de sa bouche et lâcha :

— O.K.

Dans dix minutes, il aurait oublié tout ce qu'elle dirait.

— Je vous attends demain à midi à l'hôtel *Paksu*, dit-elle. Dans le *lobby*.

— O.K. !

L'hôtel *Paksu* était un petit établissement fréquenté par les Tibétains pauvres. Beaucoup de réfugiés y atterrissaient en arrivant. C'était aussi un des terrains de chasse préférés de la Chinoise. Elle y réceptionnait les faux défecteurs et y recrutait aussi parmi ceux qui arrivaient sans un sou et se laissaient séduire par cette Asiatique sympa qui leur donnait un peu d'argent. En ce moment, elle y « traitait » un certain Tashi Lumpo qui était arrivé à passer à travers les mailles de la Sécurité indienne. Venu du Tibet à pied pour établir sa « légende », il avait été recruté par le Guoanbu local deux ans plus tôt. Sa famille, demeurée au Tibet, garantissait son obéissance. Il savait qu'au moindre écart, elle se retrouverait au Lao-Gai... Jusque-là, Lou ne l'avait utilisé que pour des petits travaux, des filatures, des observations. Tashi Lumpo traînait près des monastères, essayant de glaner des bribes d'informations. Par acquit de conscience, avant de repartir, Lou sortit de son sac une feuille de papier et inscrivit dessus l'heure et le lieu du rendez-vous, déposant ensuite le papier devant Dev.

L'air frais de la nuit lui fit du bien, après la lourde senteur du haschich. Maintenant, il fallait revenir dans le centre et elle n'était pas certaine de trouver un taxi, à cette heure relativement tardive. Elle remonta à pied la rue boueuse, où quelques restaurants étaient encore ouverts et, au moment où elle parvenait à l'entrée de Dharamkot, elle aperçut un véhicule qui s'arrêtait, venant de Mac Leod Ganj.

Inespéré.

Un taxi pour touristes. Une petite Honda dont elle vit s'extraire deux hommes. Le premier ne lui disait rien : un grand blond athlétique, mais son poulx grimpa en flèche en reconnaissant celui qui l'accompagnait.

Pratap Vihar, le journaliste indien.

Donc, celui qui se trouvait avec lui devait être le soi-disant journaliste allemand ! La Chinoise se hâta de passer devant la voiture et s'engagea sur la route de Mac Leod Ganj. Tant pis pour les trois kilomètres à pied. Tout en marchant, les pensées se télescopaient dans sa tête. Que faisaient-ils là ? Personne ne venait visiter Dharamkot, qui ne présentait aucun intérêt, surtout le soir. Donc, Pratap Vihar et son ami avaient une raison spéciale d'y venir. Et il ne pouvait y en avoir qu'une seule : Dev.

Elle trébucha et faillit basculer dans le ravin.

Comment avaient-ils été orientés vers le jeune Israélien ? Ce dernier ne parlait à personne à part son dealer et la Chinoise qui lui fournissait l'argent. Elle l'avait « tamponné » six mois plus tôt, le trouvant plutôt beau, et l'avait suivi jusqu'à sa chambre où il l'avait baisée comme un automate.

Ils s'étaient revus régulièrement et chastement, le haschich passant bien avant le sexe dans le monde de l'Israélien. Lou lui donnait un peu d'argent de temps en temps, se disant qu'il pourrait peut-être servir un jour. Ce jour était arrivé grâce à une heureuse coïncidence : Dev n'avait plus une roupie et Lou avait besoin d'un service.

Elle n'avait toujours pas répondu à la question, lorsqu'elle arriva, vingt minutes plus tard, à Main Square.

*

* *

Malko passa la tête dans le cybercafé. Trois jeunes gens s'y trouvaient encore, devant des consoles, expédiant des mails ; ils ne bronchèrent pas. Pratap Vihar, qui était monté au restaurant à l'étage supérieur, le rejoignit.

— Il n'y a personne en haut, annonça-t-il. Ils ferment.

Il désapprouvait cette visite tardive à Dharamkot, mais Malko avait vraiment insisté pour venir. Ils se retrouvèrent sur le terre-plein, en face de l'arrêt des taxis. La pluie commençait à tomber et l'ambiance était vraiment sinistre... Ils descendirent la rue principale, glissant dans la boue. Tout était désert.

— Vous ne connaissez personne ici ? demanda Malko au journaliste indien.

— Si, deux ou trois types, pourquoi ?

— Pour retrouver ce tueur.

Pratap Vihar mordit sa grosse lèvre de dorade.

— On n'a pas de nom. Juste son signalement : blond, jeune, drogué. Ils sont tous comme ça ici. Il y a un type qui travaille au *Chasad House*

Coffee, mais il n'est pas là ce soir. Il m'a déjà donné des tuyaux. Demain matin, je reviendrai et j'essayerai d'en tirer quelque chose.

— Et par le dealer ? Celui qui a parlé à votre ami Lopsang ?

— Il aura peur.

— On peut essayer.

— Si vous voulez. Il faut que je trouve Lopsang, moi, je ne le connais pas, ce dealer.

— O.K., conclut Malko, résigné, on repart.

Le taxi les attendait. Ils refirent la route en sens inverse, retrouvant la relative animation de Mac Leod Ganj, descendant ensuite vers l'appartement de Lopsang Pakshi. Ce dernier revenait de son cours et pianotait sur son ordinateur. Il sembla surpris de les voir.

Pratap Vihar expliqua la raison de leur visite et le Tibétain sembla tout de suite réticent.

— Je ne peux pas faire cela ! assura-t-il, le dealer ne me parlerait plus jamais et je serais grillé. En plus, il a des gens dangereux derrière lui.

— Bien, conclut Malko, pourriez-vous au moins nous le montrer ?

Tranquillement, il ressortit sa liasse de billets et compta cent mille roupies qu'il posa à côté de l'ordinateur.

— Vous ne prendrez aucun risque. Je ferai la tournée des endroits où il risque d'être.

Cette fois, Lopsang Pakshi n'hésita pas longtemps. Les billets rangés dans sa poche, il proposa :

— Puisque vous avez une voiture, on va remonter en ville. Le soir, je sais qu'il traîne dans les restos où il y a des étrangers.

Dix minutes plus tard, ils montaient les escaliers du *Llo's*, bourré à craquer. L'homme qu'ils cherchaient ne s'y trouvait pas. Ensuite, ils visitèrent un restaurant indien, le *Jimi's*, à moitié vide. Puis le *Gakyi*, un autre resto tibétain plutôt glauque. Il était déjà tard et les boutiques fermaient les unes après les autres.

— Il y a encore le coffee-shop *Teng-Yen*, suggéra Lopsang Pakshi, près du monastère. Les grévistes de la faim y sont souvent et je sais qu'ils lui achètent de la drogue.

Cette fois, ils continuèrent à pied, passant devant l'estrade où une demi-douzaine de Tibétains tiraient sur des joints pour oublier leurs bénignes crampes d'estomac. Un peu plus loin, ils aperçurent un endroit encore éclairé. Style McDo, en plus triste. Une seule table occupée. Lopsang Pakshi s'arrêta devant et se rejeta aussitôt en

arrière.

— Il est là, souffla-t-il. Le type au catogan, très maigre.

— Et les autres ?

— Des grévistes de la faim. Je peux m'en aller ?

— Comment s'appelle-t-il ? demanda Malko.

— Khel. Khel Gaon. C'est un Indien. Mais il parle un peu anglais. O.K., je vous laisse.

Il filait déjà à toutes jambes, décidé à rentrer chez lui à pied.

Malko et Pratap Vihar demeurèrent immobiles dans l'obscurité. Le journaliste indien remarqua :

— Ça va bientôt fermer.

Effectivement, vingt minutes plus tard, les lumières commencèrent à s'éteindre et les trois hommes ressortirent du coffee-shop, se séparant presque aussitôt. Les deux grévistes de la faim regagnèrent leur stand, et le dealer quant à lui s'éloigna en direction du centre.

— J'ai une idée, proposa Malko : dites-lui que vous avez un ami en manque et donnez-lui rendez-vous dans un quart d'heure.

— Où allez-vous ?

— À l'hôtel. Vous me retrouvez là-bas.

Tandis que Malko s'éloignait, Pratap Vihar accéléra et arriva à hauteur du dealer qui se retourna brusquement, paniqué. En reconnaissant la dorade moustachue, il se détendit. Pratap Vihar venait assez souvent à Dharamsala pour qu'il le connaisse. Méfiant, il lança quand même :

— Si tu veux de la marchandise, je n'en ai plus. Demain.

— J'ai un ami qui est mal..., argumenta Pratap. Tu peux pas te démerder ? Il paie très bien.

Le dealer n'hésita pas longtemps.

— *Atcha !* Je vais en chercher. Tu me retrouves dans le jardin de *Chonor House* dans un quart d'heure.

Khel Gaon attendit que Pratap Vihar se soit éloigné dans la direction du *guest-house* pour revenir sur ses pas. Son « coffre-fort » se trouvait dans un des grandes poubelles en face de l'embranchement des deux rues. Une fois, une vache lui avait bouffé un plein sac de haschich et avait meuglé deux jours de suite en se comportant d'une façon bizarre. Certains bouddhistes en avaient conclu qu'elle était en train de se réincarner.

Khel Gaon surgit silencieusement du sentier, comme un chat, et s'arrêta en face des deux hommes, apostrophant Pratap Vihar dans sa langue.

— C'est lui ?

— Oui.

— J'ai deux cents grammes. C'est trois mille roupies.

— Trois mille roupies, répéta Pratap à Malko.

Ce dernier sortit les billets de sa poche et compta la somme, gardant les billets en main. Puis, il les tendit à Pratap, avec qui il avait bien répété leur numéro.

— Mon ami voudrait savoir quelque chose, dit le journaliste indien. Il est prêt à payer.

— Quoi ?

Le dealer était déjà sur ses gardes. C'était la seconde fois en vingt-quatre heures qu'on voulait le payer pour une information. Il commençait à se demander s'il ne s'était pas mis dans une sale affaire.

— Je ne sais rien, affirma-t-il, à tout hasard.

— Attends ! fit le journaliste indien, mon ami veut te montrer quelque chose.

Il avait toujours les billets à la main et le dealer comprit qu'il était tombé dans un piège. Il n'eut pas le temps de réagir, l'étranger blond venait de tirer de sa ceinture un long poignard au manche de corne orné de pierres semi-précieuses. Un *kukri*, poignard traditionnel indien utilisé dans les drames passionnels.

— Il veut savoir si tu connais ce *kukri*, enchaîna Pratap.

Khel Gaon regarda l'arme sans comprendre.

— Ben non, fit-il, c'est un *kukri*. Il y en a partout. Il veut en acheter un ?

— Non, corrigea Pratap, il veut que tu lui dises le nom de ton client israélien, pour pouvoir lui rendre ce *kukri* qui lui appartient.

C'était un bluff magnifique.

Khel Gaon banda tous ses muscles pour s'enfuir, mais n'en eut pas le temps. L'homme blond tendit le bras et la pointe du *kukri* piqua son torse maigre, entre deux côtes. Il voulut reculer mais fut arrêté par le mur. Pour la première fois, il croisa le regard de l'étranger. Froid, doré, terrifiant.

— Tu donnes le nom, insista Pratap Vihar, tu gagnes 10 000

roupies et personne n'en saura jamais rien. Tu ne dis rien et tu meurs. Tu sais bien que tu n'es qu'une vermine puante. Ton prochain *karma* sera peut-être meilleur...

Insensiblement, la pointe du *kukri* était en train de s'enfoncer entre les deux côtes. Un élanement violent terrifia le dealer : il eut l'impression, à tort, qu'on lui transperçait le cœur.

— Non, bredouilla-t-il, je connais personne.

— Vous allez mourir pour rien, lança l'homme qui était en train de le poignarder.

Khel Gaon se dit que dans cet endroit peu fréquenté, personne ne viendrait à son secours.

La pointe s'enfonça encore d'un millimètre, ce qui est beaucoup pour un épiderme.

Khel Gaon eut un hoquet et cracha un seul mot :

— Dev !

La pointe ne se retira pas.

— Il vit où ?

— Dharamkot. C'est un Juif.

— Tu ne sais pas son autre nom, ni où il habite ?

— Une grande maison avec des fenêtres jaunes, au bout, à droite.

Il lui avait livré de la drogue chez lui.

Cette fois, la pointe s'écarta et il sentit qu'on lui fourrait des billets dans les doigts.

— *Atcha !* fit Pratap Vihar, tu peux filer.

Khel Gaon détalait déjà, sans même réclamer ses 10 000 roupies. Tétanisé de peur. Il tenait encore à rester un peu dans son karma actuel...

CHAPITRE XIII

Lou n'arrivait pas à trouver le sommeil. La pluie venait de cesser et il était plus de deux heures du matin. La vision de l'agent, très probablement de la CIA, à la recherche de son tueur à gages l'obsédait. Un homme comme Dev n'était utilisable que s'il n'était pas confronté à une enquête. Sous l'empire de la drogue, il pouvait tuer, comme on le lui avait appris lors de son entraînement de commando, mais à froid, en manque, il raconterait tout à la première paire de gifles...

Or, la Chinoise ignorait ce que ses adversaires savaient de l'Israélien. Le seul fait qu'ils se trouvent à Dharamkot suffisait à l'alarmer. Dans ce village minuscule, ils trouveraient facilement celui qu'ils cherchaient.

Elle se leva, enfila un jogging et prit un tournevis. En quelques minutes, elle eut dévissé une lame du plancher dissimulant une cache qu'elle avait aménagée depuis longtemps pour y garder certains documents.

Au fond, elle prit une enveloppe en plastique contenant une arme. Un petit pistolet automatique 9 mm de fabrication russe, un PSS fabriqué spécialement pour les « opérations spéciales », dont les Chinois avaient acheté quelques exemplaires. Elle en vérifia le chargeur et le mit dans son sac. Puis elle ressortit.

Pas un chat dans la rue étroite derrière le *Chonor House*. La Chinoise fila vers l'ouest, traversant tout le village désert. Les dômes du temple tibétain de la rue principale brillaient faiblement sous le clair de lune. Lou marchait rapidement mais ne se sentit rassurée qu'en atteignant Tipa Road. À cette heure-là, elle ne pouvait croiser que des vaches errantes. À cause des viols récurrents, les femmes ne se risquaient pas hors du village et les hommes cuvaient leur drogue ou méditaient. Il recommença à pleuvoir et Lou était trempée lorsqu'elle arriva à l'entrée de Dharamkot.

Se tordant les chevilles dans les trous du chemin, elle atteignit enfin Paul's House.

L'immeuble était plongé dans l'obscurité. Heureusement, la porte du bas était toujours ouverte. Lou monta silencieusement l'escalier et s'arrêta devant la porte de Dev. L'oreille collée au battant, elle écouta sans percevoir aucun bruit.

Elle se baissa alors et souleva un coin du tapis servant de paillason. La clef était là où elle l'avait remise, plus tôt dans la soirée. Lou la glissa dans la serrure, le poulx à 150, et ouvrit. Des bougies brûlaient encore dans la pièce, ainsi que des bâtonnets d'encens, pour couvrir l'odeur fade du haschich. Dev s'était endormi, tenant encore la pipe à eau vide, de guingois sur ses coussins. Quand la Chinoise s'approcha de lui, il n'eut aucune réaction. Calmement, elle sortit le petit pistolet de son sac. Grâce à sa nouvelle technologie, il était beaucoup plus ramassé que les armes classiques munies d'un silencieux, même incorporé. Lou ramena le chien en arrière, approcha le canon de l'oreille du jeune homme et appuya sur la détente.

Il y eut un *plouf* très faible, qui ne risquait pas de traverser la cloison. Le jeune homme eut un très léger sursaut et, quelques secondes plus tard, du sang commença à s'écouler de ses narines. Lou posa la main sur une des carotides et ne sentit rien. Elle hésitait à utiliser une seconde cartouche, le chargeur n'en contenant que six, et désormais cinq. Or, il était impossible de s'en procurer en Inde, sauf à aller les chercher en Chine...

La Chinoise demeura encore quelques minutes à côté du cadavre, reprit son poulx et décida de ne pas faire *d'overkilling*. Le temps de récupérer le papier donnant rendez-vous à Dev laissé lors de sa première visite, elle se hâtait sous la pluie en direction de Mac Leod Ganj. Elle allait devoir modifier ses plans, mais, au moins, elle avait « fermé une porte ». Dev ne risquait plus de parler. Or, il connaissait son nom.

Une heure plus tard, elle avait regagné sa chambre, trempée, remis l'arme en place et s'était couchée. Il lui restait encore beaucoup à faire et elle serait obligée de payer de sa personne. Le jeune Tibétain qu'elle allait rencontrer n'était pas assez aguerri pour des actions pointues.

Donc, elle avait deux objectifs immédiats.

Éliminer cet agent de la CIA et, ensuite, s'attaquer à l'amie de l'Allemande qui risquait d'être en possession de la photo du futur dalai-lama.

Une fois qu'elle aurait identifié celui-ci, ce serait à Beijing de décider de la marche à suivre.

L'éliminer ou le kidnapper.

*

* *

Le taxi s'arrêta en face du *Chasad House Coffee*, à l'entrée de Dharamkot. À peine à terre, Pratap Vihar se tourna vers Malko.

— Je vais voir si ce Dev n'est pas là. Attendez-moi ici.

Il pénétra dans le cybercafé, très actif à cette heure ; tous les Israéliens appelaient leurs familles au secours pour récupérer de l'argent.

Le journaliste indien ressortit quelques instants plus tard.

— Il n'est pas là. J'ai vu un type qui le connaît. On va essayer de trouver la maison avec des fenêtres jaunes, en bas du village, sur la droite, annonça-t-il.

Malko hésitait. Il avait le choix entre plusieurs solutions, toutes mauvaises.

La plus simple était d'alerter, *via* les Tibétains, la police indienne. Seul problème, il n'avait aucune preuve contre le jeune Israélien, qui nierait évidemment. Les Tibétains ne lèveraient pas le petit doigt, persuadés qu'il s'agissait d'une affaire privée. Il fallait donc y aller au flanc et tenter d'intimider l'Israélien en lui montrant le *kukri* qui avait servi au meurtre.

Une chance sur deux.

— On y va, conclut-il.

Dharamkot commençait à s'éveiller. Quelques Israéliens traînaient déjà dans les rues, la brume enveloppait les sommets voisins. Ils découvrirent trois cents mètres plus loin la maison aux fenêtres jaunes, massive comme un bunker. Au moment d'y entrer, ils croisèrent une fille brune et Malko lui demanda en anglais si elle connaissait Dev.

— Premier étage, fit-elle, chambre 104, mais il est trop tôt, il dort.

Effectivement, la porte 104 était fermée et ils eurent beau tambouriner, personne n'ouvrit. À la fin, un hirsute passa la tête par l'entrebâillement d'une porte voisine et demanda :

— Vous cherchez qui ?

— Dev.

— Il doit dormir.

— C'est important.

— Alors, regardez sous le tapis, devant la porte. Quelquefois, il laisse la clef.

La clef était là. C'est Pratap Vihar qui ouvrit. Pendant quelques secondes, ils crurent le jeune Israélien endormi, puis Malko aperçut les filets de sang partant de ses narines. Son immobilité ne trompait pas.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Pratap, très pâle.

— Regardez ses papiers.

Ils fouillèrent tout, sans rien trouver, sauf des lettres en hébreu.

Aucune trace de lien avec un « local ». Tandis qu'ils inspectaient la chambre, l'hirsute brun réapparut et s'arrêta avec un sourire.

— Je vous avais dit que c'était trop tôt...

— Ou trop tard, répliqua Malko. Il a été assassiné. Une balle dans la tête...

Le hippie s'approcha. Israélien lui aussi, il n'avait pas peur des cadavres.

— *Shit !* fit-il. Je ne comprends pas. Je l'ai vu rentrer hier soir. Et je suis dans la chambre voisine, je n'ai rien entendu.

— L'arme devait être équipée d'un silencieux, conclut Malko. Quelqu'un lui voulait du mal.

— Son dealer, fit l'hirsute. Il lui devait toujours de la thune, mais il ne l'aurait pas tué.

— Il connaissait beaucoup de monde ?

— Ici, dans la communauté, oui.

— Et, en dehors ?

Le jeune Israélien réfléchit.

— Je sais pas trop. Je l'ai vu deux, trois fois avec une petite Asiatique qu'il devait sauter. Une Tibétaine ou une Chinoise. Mais ce n'est pas ce qui manque ici.

— Vous savez son nom ?

— Non, je ne sais même pas si je la reconnaîtrais.

Vous appelez la police ?

— C'est fait, affirma Pratap Vihar. On les attend.

*

* *

L'hôtel *Ghagzu* se trouvait tout au fond d'un chemin escarpé dominant le centre de Mac Leod Ganj. Un très modeste établissement d'une vingtaine de chambres où les étrangers ne mettaient jamais les pieds. Lou monta directement au second et frappa à la porte 23.

Le battant s'entrouvrit sur un visage anxieux, deux yeux pleins de panique. Tashi Lumpo mourait de peur. La Chinoise entra et s'assit sur le lit.

— J'ai un travail pour toi, annonça-t-elle. Tu vas surveiller une femme qui habite à côté.

Elle lui donna le nom, l'adresse et le signalement de Linda de Carvalho. Le but était d'en apprendre le plus possible sur elle. Ensuite, elle frapperait.

Lorsqu'elle eut terminé, le Tibétain lui tendit timidement une lettre.

— Je voudrais que mes parents la reçoivent, dit-il.

Lou prit la lettre et la jeta dans son sac.

— Si tu travailles bien, il l'auront rapidement. Je te retrouve ici demain, à la même heure, j'espère que tu auras bien travaillé.

En redescendant vers le centre, Lou réalisa qu'elle avait une équipe trop légère, pour une tâche presque impossible. Il lui fallait du renfort. À la station de taxis, elle trouva des taxis collectifs qui descendaient vers Dharamsala et s'y embarqua. Elle devait rapidement communiquer avec Delhi.

De Dharamsala, elle appellerait un numéro sûr.

Pendant que le véhicule sinuait entre les précipices et les parois rocheuses, elle maudit sa malchance. Maintenant, l'amie de l'Allemande était sûrement alertée et c'était déjà probablement trop tard pour tenter une opération de pénétration... Il ne restait plus qu'une solution : un passage en force. Partant du principe que la Brésilienne savait pour la photo, il fallait lui faire cracher la vérité.

À n'importe quel prix.

*

* *

Dagpo Rinpoche écoutait le récit de Malko, les yeux plissés, visiblement pris par surprise. Et encore incrédule !

— Vous êtes certain que le meurtre de cet homme a quelque chose à voir avec nous ? répéta-t-il. Je ne le connaissais pas et la police indienne m'a dit qu'il n'avait aucune activité particulière. Juste un jeune junkie vivant des subsides de ses parents.

Autant de candeur forçait l'admiration...

Malko essaya de garder son calme.

— Les junkies anonymes ne se font pas tuer d'une balle dans la tête, remarqua-t-il. Surtout tirée par une arme munie d'un silencieux. Le meurtre de ce jeune Israélien est signé Guoanbu.

Le Tibétain posa son stylo.

— C'est très grave. Pourquoi l'auraient-ils tué ?

— Parce qu'il pouvait parler. Dire qui était le commanditaire du meurtre d'Hildegarde Wachter. Sûrement un agent du Guoanbu, qui l'a manipulé. Cette Allemande a été tuée parce qu'ils pensaient récupérer chez elle une photo.

— Quelle photo ?

Malko avait décidé de mettre les pieds dans le plat. Si les Tibétains ne coopéraient pas avec lui, il n'y arriverait jamais.

— Je ne peux pas vous le dire, reconnut-il. Je voudrais que vous m'arrangiez une rencontre avec un proche du dalaï-lama, le lama Yeshe Chaclok. Lui est au courant.

Le directeur de la Sécurité sembla tomber des nues.

— Yeshe Chaclok ! Mais il ne fait pas partie des services de sécurité. C'est un conseiller de Sa Sainteté. Un homme de réflexion. Il ne rencontre personne. Je n'ai même pas son numéro de portable.

— Trouvez-le, conseilla Malko. Et dites-lui que je suis au courant pour la photo et que malheureusement, il n'y a pas que moi... Je suis à l'hôtel *Surya*, voilà mon portable.

Quand il ressortit, il pleuvait, pour changer. Pratap Vihar semblait médusé.

— Moi non plus, je ne connais pas ce lama, remarqua-t-il. Que fait-il ?

— Je ne sais pas ce qu'il fait, reconnut Malko, mais il est au courant de beaucoup de choses. Que faites-vous maintenant ?

— Je vais revoir Lopsang Pakshi.

— Parlez-lui d'une Chinoise qui aurait été en contact avec Dev. Il l'a peut-être remarquée. Moi, je vais chez Linda de Carvalho, je suis inquiet.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle est en danger de mort... J'ai demandé à Delhi de m'envoyer des « baby-sitters ». J'espère qu'ils vont réagir rapidement.

*

* *

Linda de Carvalho remontait de chez son gourou quand Malko débarqua chez elle. Instantanément, elle lui proposa du thé et prit sa pose favorite, assise en lotus sur le tapis.

— Quoi de neuf ? demanda-t-elle.

— L'assassin de votre amie a été assassiné à son tour, expliqua Malko.

La Brésilienne en oublia de boire son thé pendant le récit de Malko, et conclut, bouleversée :

— Mon Dieu, c'est horrible ! Il y a des gens comme cela, ici ! Mais qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Détruire le dalaï-lama, expliqua Malko. Et ils risquent d'y

arriver. Les Tibétains sont complètement à côté de la réalité ; ils ne voient le mal nulle part, même quand c'est aveuglant.

— Tout cela à cause de cette photo ?

— Oui.

La Brésilienne semblait abasourdie. Malko voulut soudain faire un test.

— Vous vous souvenez du nom de ce jeune garçon ?

— Oui, bien sûr, Shamar Situ. Pourquoi ?

Malko soupira.

— Si seulement vous aviez pu l'oublier ! Le fait même de vous en souvenir vous met en danger de mort.

Il lui expliqua pourquoi. Leurs adversaires risquaient de faire le lien entre Hildegarde Wachter et Linda de Carvalho et de se lancer dans une action brutale pour la faire parler.

— À partir de maintenant, conclut-il, je ne vous quitte plus.

— Pourquoi ?

— Pour vous protéger. Dès que vous serez rentrée de votre méditation, je viendrai vous chercher et je vous emmènerai au *Surya* jusqu'à nouvel ordre.

— Vous voulez faire l'amour avec moi ? proposa Linda de Carvalho. Nous pouvons le faire ici.

Malko la détrompa d'un sourire.

— Non, je veux vous mettre à l'abri. Le *Surya* est plus sûr que cet immeuble désert la nuit. À tout à l'heure.

En dépit de ce qui était arrivé à Hildegarde Wachter, Linda de Carvalho ne semblait pas réaliser le danger. Or, pour les gens du Guoanbu, toute personne possédant une information sur le futur dalaï-lama était une cible. C'était un autre univers. En redescendant les marches de l'escalier rouge, Malko remarqua, sur un parking désert situé à gauche de la rue, un jeune homme qui bayait aux corneilles et cela éveilla son attention. De plus en plus inquiet, de retour au *Surya*, il appela sur son Blackberry crypté la station de la CIA de Delhi.

— Avez-vous donné suite à ma requête ? demanda-t-il.

— Nous avons transmis à Langley.

— J'ai besoin d'une arme, également.

— Je vais vous envoyer quelqu'un avec ce qu'il faut, par le train ou par la route. Cela prendra un peu plus de temps.

Il avait à peine raccroché que son autre portable sonna. C'était la

voix cassée du directeur de la Sécurité, Dagpo Rinpoche.

— Le très respectable lama Yeshe Chaclok vous recevra ce soir, à cinq heures, annonça-t-il. Présentez-vous au contrôle de sécurité, après le monastère, un quart d'heure avant.

CHAPITRE XIV

Les gardes avaient dû être formés par les Israéliens ! Tibétains, les cheveux ras, peu loquaces, concentrés, ils examinèrent l'attaché-case de Malko avec un soin méticuleux, même si le portail magnétique n'avait pas sonné. Démontant même son stylo et examinant sa Breitling « Bentley », pour s'assurer que c'était bien un chronographe. À l'extérieur, deux soldats indiens veillaient, portant uniforme et kalach.

Tout se passait dans un bâtiment en face du temple Namgyal devant lequel s'ébattaient joyeusement une dizaine de jeunes lamas en robe orange, discutant et plaisantant sous l'œil attendri des touristes indiens.

Un des gardes de sécurité accompagna Malko jusqu'à un petit bâtiment situé en bas de la rampe menant à la demeure du dalaï-lama. Un salon aux murs verdâtres avec des canapés marron et une bibliothèque.

— Attendez là, fit-il laconiquement.

Cinq minutes plus tard, le clone du premier garde vint chercher Malko pour lui faire traverser la rampe. Il pénétra par un escalier extérieur en bois dans un bâtiment qui sentait l'encens. Son garde frappa à une porte de bois sombre et l'ouvrit, s'éclipsant aussitôt.

Le lama Yeshe Chaclok ressemblait à un personnage de dessin animé, avec sa panse énorme, sa petite taille, son visage rond et son crâne rasé. Il tangua jusqu'à Malko et ils s'installèrent tous les deux sur une banquette. La baie vitrée donnait sur une pelouse où se dressait une maison surmontée d'un toit tibétain : la demeure du dalaï-lama.

On apporta du thé.

Le lama tendit à Malko une soucoupe pleine de scones.

— Ils sont délicieux. Sa Sainteté les aime beaucoup, hélas, on n'en trouve pas ici. Quelquefois, on lui en apporte de Delhi. Il a eu la bonté de m'en donner quelques-uns.

Malko goûta : c'était des scones au chocolat, tout à fait normaux.

— Dagpo Rinpoche m'a dit que vous souhaitiez me voir, entama le lama d'une voix douce, dans un anglais très convenable. Je sais qui vous êtes car nous avons été prévenus de votre venue. Nous vous

considérons comme un ami...

— Merci, apprécia Malko. J'ai pensé en effet que nous devions nous rencontrer puisque vous êtes très proche de Sa Sainteté. Donc, au courant de ses projets.

Le lama eut un geste prudent.

— Oh, il ne me confie pas toutes ses pensées, corrigea-t-il avec un sourire modeste.

— Vous êtes quand même au courant de son projet de changer le mode de désignation de son successeur, attaqua Malko.

Le lama Chaclok détourna le regard, gêné.

— Il a évoqué cette possibilité, reconnut-il évasivement.

Devant sa réticence visible, Malko décida de mettre les pieds dans le plat.

— Il ne s'agit pas d'un caprice, souligna-t-il, les États-Unis, comme l'Inde je crois, tiennent à ce que l'influence du dalaï-lama continue à s'exercer sur les Tibétains demeurés dans leur pays d'origine, au Tibet ou dans les provinces voisines. Pour ce faire, le dalaï-lama doit demeurer indépendant et séjourner dans un pays où il est libre.

— Absolument, approuva le lama Chaclok.

— Je crois savoir, continua Malko, que les Chinois ont établi un plan « B » qui leur permettrait, le cas échéant, de désigner le prochain dalaï-lama dès le décès de l'actuel. Un futur dalaï-lama qui serait entre leurs mains. C'est-à-dire au Tibet. Est-ce exact ?

— Nous avons entendu parler de ce projet, reconnut le lama Chaclok.

Malko décida d'aller plus loin.

— Les Chinois ont-ils retourné assez de religieux, parmi ceux qui sont demeurés au Tibet, pour donner à cette élection un semblant de légitimité ? questionna-t-il.

Cette fois, la réponse fut plus longue à venir.

— Il semble que oui, finit par avouer son interlocuteur. Les lamas restés dans nos monastères au Tibet sont soumis à d'énormes pressions. On les menace de les déporter au Lao-Gai, s'ils ne coopèrent pas avec l'occupant chinois. Ce sont des hommes fragiles, peu au courant des affrontements de la vie moderne. Ils se laisseront embobiner.

— Donc, conclut Malko, vous devez prendre les Chinois de vitesse. Si le dalaï-lama, de son vivant, et contrairement à la règle du *tulku*^{40} suivie depuis plus de dix siècles, désigne son successeur, les Chinois

auront du mal à en « sponsoriser » un second. D'autant que le dalaï-lama en exercice sera en mesure de dénoncer cette manipulation.

— Votre analyse est correcte, reconnut le lama Chaclok.

— Qu'est-ce qui vous empêche alors de mettre ce plan au point immédiatement ? insista Malko.

Le lama ferma les yeux. Longtemps. Comme s'il s'était endormi. Lorsqu'il les rouvrit, il arborait une expression presque douloureuse.

— J'aurais voulu pouvoir prendre conseil de Sa Sainteté avant cette rencontre, avoua-t-il. Vous me demandez de vous révéler des secrets jalousement protégés. Dans notre intérêt.

— Nous sommes dans le même camp, souligna Malko, et pour vous aider, je dois comprendre. D'ailleurs, je suis déjà au courant de beaucoup de choses. Grâce aux révélations posthumes de votre amie Kalsang Mo. Elle était au courant.

— Pas de tout, corrigea le lama. Elle savait seulement qui avait été choisi pour incarner le prochain dalaï-lama.

— Beaucoup de gens sont au courant ?

Le lama Chaclok secoua sa grosse tête ronde.

— Non, bien sûr, personne en dehors de notre « premier cercle ». C'est moi qui ai fait appel à Kalsang Mo, car j'avais une grande estime pour elle. Parlant notre langue, ayant adopté notre culture, elle vivait selon notre code moral. Tout est de ma faute.

— Je sais pourquoi vous l'aviez choisie, assura Malko. Elle avait exactement le profil que vous cherchiez. Vous n'avez pas commis d'erreur.

— Mais elle a été assassinée, remarqua le lama tibétain.

— Elle n'a pas commis d'imprudence, corrigea Malko. Ceux qui sont derrière ce meurtre savaient que vous aviez déjà choisi un enfant pour être le prochain dalaï-lama. Vous n'avez aucune idée de la façon dont ils ont su que Kalsang Mo pouvait être au courant de ce secret et de son rôle de préceptrice ?

— Non, avoua le lama Chaclok. Pendant longtemps, je n'ai pas voulu croire que son meurtre était lié à cette affaire. Les révélations que m'a faites notre ami Dagpo Rinpoche ne laissent malheureusement pas de doute.

Il semblait de plus en plus mal à l'aise. Malko essayait d'y voir plus clair.

— Qui a pu connaître l'existence de cette photo de l'enfant Shamar Situ ?

— Je l'ignore. Moi-même, j'ai longtemps ignoré qu'elle était en sa possession. C'est ce jeune garçon qui la lui avait donnée dans un geste d'affection.

— A-t-on pu la remarquer avec lui lorsqu'elle venait lui donner des cours à la TRC ?

— Elle n'allait jamais là-bas, corrigea aussitôt le lama Chaclok. On emmenait ce jeune garçon ici, dans une pièce à côté de mon bureau. Personne n'était au courant, là-haut.

— Même pas ceux qui l'encadraient à l'école ?

— On ne leur a jamais rien dit.

Déjà un premier mystère.

— Saviez vous que votre amie Kalsang Mo travaillait pour un Service de renseignement occidental ? interrogea Malko d'une voix douce.

Un ange passa et s'envola droit vers le Tibet, de l'autre côté de l'Himalaya. Visiblement, le petit lama rondouillard aurait voulu être ailleurs.

— Non ! avoua-t-il. Cela a été une très grande déception pour moi. Je lui avais donné toute ma confiance.

— Elle ne la trahissait pas, corrigea Malko. Le BND allemand la payait justement pour essayer de découvrir vos ennemis... D'ailleurs, sa mort aura au moins servi à quelque chose : mettre au jour le complot chinois contre vous. Sans cela, vous auriez dormi sur vos deux oreilles, sans méfiance.

— C'est vrai, bredouilla le lama. Mais...

— Je voudrais comprendre quelque chose, continua Malko. Qu'attendez-vous pour révéler au monde l'identité du futur dalaï-lama ? Dès cet instant, il sera protégé par sa notoriété et les Chinois n'oseront plus rien tenter ouvertement contre lui...

Yeshe Chaclok frotta ses mains potelées l'une contre l'autre.

— Il faut me jurer de ne répéter à personne ce que je vais vous dire, demanda-t-il. C'est Sa Sainteté qui, dans sa grande sagesse, a eu l'idée et le courage de vouloir modifier la tradition afin de donner une chance aux Tibétains de continuer à tenir tête aux Chinois. Seulement, notre organisation bouddhiste est une lourde machine, avec des gens qui vivent parfois dans un autre siècle, n'ont aucune vision du monde extérieur. Des moines qui passent leur vie en méditation.

— Je comprends, reconnut Malko.

— Il a donc fallu les convaincre, un par un, expliqua le lama Chaclok. Envoyer des émissaires à ceux qui sont encore au Tibet,

récupérer leurs réponses en langage codé. Parfois, cela prend des mois. Sa Sainteté y travaille depuis plus de trois ans. Pas à pas. Ce n'est que récemment qu'il a été certain d'obtenir une majorité qui accepte ce changement des traditions. Cela pose des problèmes spirituels très délicats.

— Comment avez-vous tourné la difficulté de la réincarnation ? demanda Malko pour sa première leçon de bouddhisme.

— Cela a été relativement facile, reconnut le lama. Il était évidemment impossible de faire réincarner Sa Sainteté, de son vivant. Alors, c'est lui qui a choisi un de ses anciens conseillers, un homme très sage, très respecté, Trijang Ripoche, mort voilà deux ans à 84 ans, après être resté auprès du *Kundun* toute sa vie... En proclamant que je jeune Shamar Situ est la réincarnation de ce vieux sage. Sa Sainteté rend la transition plus facile.

— Qu'attendez-vous pour le faire, dans ce cas ? Et mettre cet enfant sous protection officielle ?

— Les sages de notre communauté ont demandé un délai supplémentaire à Sa Sainteté, expliqua le lama Chaclok, après avoir auditionné le chef des négociateurs tibétains qui a mené plusieurs réunions depuis 2002, Lodi Gyatgen Gyari. Comme les Chinois ont promis de reprendre les pourparlers, les sages ont demandé un dernier délai de réflexion au *Kundun*. Ils n'arrivent pas à croire à la duplicité des Chinois et voudraient conserver la tradition. Ils espèrent toujours que le gouvernement chinois va accéder à la demande légitime de Sa Sainteté : l'autonomie culturelle du Tibet.

— Mais ils n'accepteront jamais ! fit remarquer Malko.

Yeshe Chaclok eut un sourire emprunt de tristesse.

— Vous le savez, je le sais. Eux y croient encore. Ces pourparlers n'ont aucune substance, les Chinois gagnent du temps. Après la fin des Jeux olympiques, ils les rompront officiellement, en continuant de plus belle la colonisation du Tibet... Déjà, lorsque nous discussions en 2002, au moment où ils prétendaient nous écouter, ils commençaient à fermer les écoles enseignant le tibétain...

Toujours les bonnes vieilles méthodes communistes.

— Vous êtes donc encore bloqués pour plusieurs mois ?

— J'en ai peur, reconnut Yeshe Chaclok.

— Donc, pour résumer, conclut Malko, les Chinois connaissent les plans du dalaï-lama, savent qu'il a déjà choisi un successeur mais ignorent encore de qui il s'agit. Et où il se trouve.

— Je pense qu'ils savent qu'il réside ici. Sinon, ils ne se seraient pas attaqués à Kalsang Mo.

— Ils risquent de finir par l'identifier.

— C'est vrai, mais que peut-on faire ?

Malko eut soudain une idée.

— Au lieu de le cacher, montrez-le !

Le Tibétain le fixa, abasourdi.

— Mais c'est horriblement dangereux ! protesta-t-il. Les Chinois vont tout faire pour s'en emparer, ou pire.

— Probablement, reconnut Malko, mais celui qui sera exposé à leurs attaques ne sera pas le bon...

— Pardon ?

Malko se pencha vers le lama.

— Imaginez que vous choisissiez un autre garçonnet du même âge et que vous lui donniez une garde rapprochée, bien visible. Sans explication officielle, bien sûr. Les Chinois du Guoanbu qui se trouvent à Mac Leod Ganj vont forcément s'en apercevoir. Et ils vont peut-être tenter quelque chose. Ce qui permettrait de les prendre en flagrant délit...

Le lama Chaclok ne répondit pas, surpris par cette proposition audacieuse, et murmura finalement :

— C'est une décision que je ne peux prendre moi-même. Il faut que j'en parle à Sa Sainteté.

— Faites vite ! demanda Malko. C'est la meilleure façon de protéger le futur dalaï-lama. À qui Sa Sainteté a-t-elle déjà révélé son nom ?

— Bien sûr, aux lamas qui composent le Conseil de régence, et à sa famille restée au Tibet.

Malko sentit son pouls s'envoler.

— Vous les avez avertis comment ?

— Par des messagers sûrs.

— Il n'y a eu aucune chance de fuite ?

— Non.

Il se rendit compte aussitôt que sa question était sans objet. Si les Chinois avaient déjà connu l'identité du futur dalaï-lama, ils n'auraient pas pris le risque d'assassiner Hildegarde Wachter pour récupérer sa photo... Une question lui brûlait les lèvres.

— Il faut absolument découvrir comment le Guoanbu a eu vent de la décision du dalaï-lama, insista-t-il. Sinon, vous êtes à la merci d'un nouveau problème. S'ils ont une « source » au cœur de votre organisation, il faut la trouver.

— Comment ?

— Qui est au courant, en dehors du dalaï-lama ?

Le lama Chaclok réfléchit quelques instants et énuméra :

— Certains vieux lamas qui n'ont de contacts avec personne et je crois que Sa Sainteté a fait part de son projet au karmapa.

— Qui est le karmapa ?

Le lama Chaclok sourit devant l'ignorance de Malko.

— Le représentant d'une des quatre écoles du bouddhisme tibétain. Sa Sainteté le dix-septième gyalwa karmapa, réincarnation du seizième karmapa, mort en 1982. Disons que c'est une « ligne » parallèle à Sa Sainteté le dalaï-lama, très respectée. Si ce dernier est depuis 1642 le chef temporel du Tibet, il existe parallèlement à lui, trois écoles de bouddhisme, sans pouvoir temporel. Leurs chefs ne sont que des leaders spirituels.

— Le karmapa est au Tibet ?

— Non, il s'est enfui du Tibet en 2000, à pied, parce qu'il craignait d'être pris en main par les Chinois. Il se trouve depuis lors à quelques kilomètres d'ici, au monastère tantrique de Gyuto, dans le village de Sidbarti. C'est Sa Sainteté qui l'a installé là. Il est encore très jeune, 22 ans, et continue ses études religieuses. C'est un des hommes qui comptent le plus dans le bouddhisme tibétain.

— Pourquoi le dalaï-lama lui aurait-il fait part de son projet ?

Le lama Chaclok eut l'air surpris.

— Mais c'est normal ! Ils sont comme des frères ! Même s'ils n'appartiennent pas à la même école. Le karmapa est, de plus, très respecté pour avoir fui la Chine en prenant des risques physiques énormes. Aujourd'hui, il donne des leçons, médite et étudie. Il vient ici parfois partager un repas avec Sa Sainteté.

Malko sentait que son interlocuteur croyait dur comme fer à la quasi-sainteté du karmapa, tout comme Linda de Carvalho croyait au moteur à eau.

On ne transige pas avec la foi...

Yeshe Chaclok commençait, en dépit de son calme, à montrer des signes de nervosité. Malko comprit qu'il était temps de terminer l'entretien. Il se leva.

— Demandez à Sa Sainteté s'il serait d'accord pour mettre en avant un « faux » futur dalaï-lama, demanda-t-il et contactez-moi, le plus vite possible. Sans utiliser le téléphone. Moi, je vais essayer de démasquer le réseau du Guoanbu ici avant qu'il ne cause d'autres problèmes.

Lorsqu'il ressortit, il pleuvait, pour changer. Tandis qu'il regagnait le *Surya* à pied, il se dit qu'il s'attaquait à une tâche presque impossible. D'un côté, il y avait des gens naïfs, hors du temps, sans défense, et de l'autre, le féroce Guoanbu avec la puissance de la Chine derrière lui et un objectif stratégique bien précis : s'emparer du Tibet. Malko comprenait désormais pourquoi ils voulaient tellement identifier le quinzième dalaï-lama : s'ils arrivaient à l'éliminer, cela porterait un coup fatal aux projets de l'actuel et leur permettrait de développer une autre stratégie.

Tout en se hâtant sous les énormes gouttes d'une averse tropicale, il se dit qu'en plus, il y avait au minimum à Mac Leod Ganj un membre du Guoanbu, armé, qui n'hésitait pas à tuer. Il y avait déjà deux cadavres et il ne tenait pas à être le troisième.

Linda de Carvalho était en danger de mort, et lui aussi, par la même occasion. Surtout, il y avait une priorité absolue : trouver la « taupe » au sein de l'organisation des Tibétains en exil. Ce qui semblait presque impossible.

Lorsqu'il arriva, trempé, au *Surya*, il descendit dans sa chambre. Ici, les étages étaient inversés, l'hôtel étant érigé à flanc de colline. Il composa un long texte sur son portable crypté. À l'intention de la station de la CIA de Delhi.

D'abord pour réclamer une arme et du renfort et pour demander si la CIA avait des informations sur le dix-septième karmapa, Ogyen Trinley Dorje.

CHAPITRE XV

Lou était sur des charbons ardents. Grâce aux rapports de Tashi Lumpo, le faux défecteur qu'elle utilisait pour la surveillance de Linda de Carvalho, elle en savait assez sur les déplacements de la Brésilienne pour établir un projet de kidnapping. Linda de Carvalho avait une vie simple, allant de chez elle à la boutique où elle travaillait ou à des cours de bouddhisme.

Lou avait conclu que le meilleur angle d'attaque était de la kidnapper chez elle, la nuit.

Certes, ce n'était pas le succès garanti. Il était possible que la Brésilienne ne connaisse pas l'identité du jeune garçon que Beijing réclamait à cor et à cri. Mais, *a contrario*, c'était la seule personne attaquable qui puisse le savoir.

Pour lui arracher son secret, si elle le connaissait, Lou ne voyait qu'une méthode : un kidnapping, suivi d'un « interrogatoire » féroce.

Ensuite, le corps de Linda de Carvalho serait jeté dans un endroit désert.

Pour ce faire, elle avait besoin de main-d'œuvre. Ce n'était pas le timide Tashi Lumpo qui pouvait coopérer à une action violente.

Dans son message chiffré, elle avait réclamé du renfort et l'attendait, tandis que la pluie tambourinait sur les vitres. Provisoirement, elle avait mis de côté l'autre requête de Tang Daxian, le numéro 2 du Guoanbu à Delhi, l'élimination de cet agent de la CIA qui se trouvait souvent avec Linda de Carvalho.

Trop risqué pour l'instant.

On frappa à la porte et elle sauta sur ses pieds pour aller ouvrir. Pour se trouver face à deux visages familiers. Tian Guchun et Jya Keyun. Deux agents des « opérations spéciales » de la base de Delhi, qui séjournaient en Inde sous la couverture de journalistes à l'agence Chine-Nouvelle.

— Bonjour, petite sœur ! dirent-ils. Il paraît que tu as besoin d'aide.

Ils entrèrent, déposant de lourds sacs à dos. Habillés de façon identique, en trekkers, avec de longs shorts, des chaussures de montagne et des casquettes de toile, ils ressemblaient à tous les fous de montagne qui partaient à l'assaut de l'Himalaya.

— Officiellement, nous allons explorer la vallée de Triund,

annoncèrent-ils. Nous avons réservé au *Chiner Lodge*.

Lou était sauvée !

— Allez vous débarrasser de votre barda, dit-elle, et revenez ici, à la nuit tombée. J'ai du travail pour vous dès ce soir.

Elle leur expliqua ce qu'elle attendait d'eux et ils ne bronchèrent pas.

— Vous avez une voiture ? demanda-t-elle.

— Oui, nous sommes venus de Delhi avec.

— C'est parfait, approuva Lou. J'ai un endroit sûr où mener un interrogatoire. En ville.

Depuis la veille, Cathy Summer, la vétérinaire australienne, ne vivait plus chez Lopsang Pakshi, partageant la chambre d'hôtel de Pratap Vihar, son nouvel amant. Lopsang Pakshi, lui, était parti à Dharamsala pour organiser un festival de musique tibétaine et ne rentrerait que dans deux jours. Il suffisait donc de kidnapper la Brésilienne et de l'emmener dans l'appartement du Tibétain, dont elle avait la clef. Là, personne ne les gênerait.

Il n'y avait plus qu'à enlever Linda de Carvalho. Dès cette nuit...

*

* *

En voyant Linda de Carvalho débarquer dans le hall du *Surya*, Malko se dit que la jeune femme était vraiment sexy, avec son chapeau noir, son visage bien structuré, ses yeux sombres et sa grande bouche rouge. Elle semblait voler sur le sol, chaussée de baskets, drapée dans une robe en soie multicolore qui coulait sur elle.

— Je suis contente ! annonça-t-elle. J'ai bien vendu à la boutique aujourd'hui. J'ai faim.

— Où peut-on dîner ? demanda Malko.

— Il y a un restaurant tibétain un peu plus haut, dit-elle, le *Guryu*. C'est assez bon.

— Va pour le *Guryu*.

Dans la rue, le vent plaqua sa robe contre elle et Malko put constater qu'elle n'avait pas de soutien-gorge. Bizarrement, il avait l'impression de n'avoir jamais fait l'amour avec elle, tant les circonstances de leur rencontre avaient été bizarres. Et maintenant, il en avait très envie.

Le resto était immonde, avec des tables en bois, beaucoup d'expats et une nourriture infecte : des os de mouton auxquels adhéraient quelques morceaux de viande trempés dans une sauce au vitriol.

Heureusement qu'il y avait le riz pour panser les blessures de l'estomac. La Brésilienne ne mangeait que le riz et semblait trouver cela délicieux. Ils terminèrent sur un thé car il n'y avait pas de café...

En sortant, Linda de Carvalho se tourna vers Malko.

— Je ne veux pas aller au *Surya*, annonça-t-elle d'une voix douce.

— Pourquoi ?

Elle posa la main sur le bras de Malko.

— Je n'aime pas les ondes là-bas. Allons dans ma chambre.

Pourquoi pas, se dit Malko.

Du moment qu'il restait avec elle pour la protéger. Il avait reçu un texto crypté annonçant qu'on lui ferait parvenir une arme et la station de Delhi se mettait à la recherche d'informations sur le karmapa. C'était un *long shot* et rien ne disait que son intuition était bonne. Mais il se méfiait des faux défecteurs. Les Russes et les Chinois avaient toujours été des maîtres en la matière, laissant leurs « marionnettes » tranquilles pendant des mois ou des années et les réactivant ensuite... Lorsqu'ils étaient insoupçonnables. Peut-être fantasmait-il, mais il fallait bien que les Chinois aient une source très proche du dalaï-lama, pour être au courant de son plan secret. Il restait un point obscur : la photo. Il semblait peu vraisemblable que le karmapa ait été au courant de l'identité du garçon et du rôle d'Hildegarde Wachter. Donc, il y avait probablement une seconde « taupe » chez le dalaï-lama.

Celui ou celle qui savait que l'Allemande était en possession de cette photo. Il aurait fallu la questionner, mais Malko ne savait pas faire tourner les tables...

Ils montaient lentement une rue en pente, dépassant un parking toujours vide. Malko remarqua que ce soir, une voiture y stationnait, une petite japonaise blanche.

Linda et lui gravirent le grand escalier rouge, Malko sur ses gardes. Le couloir était désert, comme tout l'immeuble. Une fois chez elle, Linda de Carvalho passa plusieurs minutes à allumer des bâtonnets d'encens, des cierges et enfin elle mit de la musique, une flûte aigrette dont le son répétitif sembla la plonger en transe. Ensuite, elle arrangea plusieurs coussins dans un coin, de façon à confectionner une sorte de siège confortable.

Elle prit alors Malko par la main et commença à déboutonner sa chemise de voile, d'une façon extraordinairement sensuelle. Effleurant sa poitrine de ses paumes avec une légèreté aérienne. Malko la caressa à son tour à travers la soie de sa robe et sentit les pointes de ses seins darder. Il voulut aller plus loin mais la Brésilienne se déroba.

— Pas encore ! souffla-t-elle.

Posément, elle déshabilla Malko entièrement, puis alla chercher un onguent incolore contenu dans un pot, dont elle commença à enduire son sexe. La réaction fut instantanée : il commença à gonfler à vue d'œil et Malko éprouva presque une sensation de brûlure. En quelques instants, il fut raide comme un mât et Linda lui jeta un coup d'œil approbateur.

— C'est mon gourou qui m'a appris cela, dit-elle. C'est très puissant.

Effectivement, Malko bandait comme un jeune étalon. Il se rapprocha de Linda qui le laissa quelques secondes s'incruster contre elle, puis recula.

— Installe-toi, dit-elle.

Elle-même le disposa sur les coussins, le torse vertical, le bassin légèrement surélevé.

— Ferme les yeux, dit-elle, et pense très fort à ce que nous allons faire. Ne te touche surtout pas.

Il obéit. Pour le moment, la CIA et les Chinois semblaient très loin. L'encens lui engourdissait le cerveau et il commençait à comprendre ceux qui restaient là, englués dans leurs fantasmes et la fumée de haschich.

Linda avait fait glisser sa robe, ne conservant qu'un minuscule triangle de soie grège. Elle alla ensuite farfouiller dans une boîte et, lorsqu'elle revint, elle arborait de longs pendentifs d'oreille en corail et plusieurs rangées de perles baroques autour du cou, qui plongeaient entre ses seins ronds. Dans cette tenue, elle revint s'agenouiller devant Malko, regardant la hampe qui jaillissait de son ventre. Elle n'avait gardé que ses sandales. Respirant profondément, comme pour remplir ses poumons d'encens, elle se pencha et les perles effleurèrent le sexe de Malko. D'abord, il crut à un faux mouvement, mais, très vite, il comprit que cela faisait partie du jeu.

La jeune femme balançait son torse latéralement, se penchant de plus en plus. Instinctivement, il se souleva, approchant son sexe tendu. Linda ne lui accorda que son souffle, ce qui déjà lui donna la chair de poule. Il remarqua alors qu'elle avait enduit de rouge les pointes de ses seins.

— Tu peux jouer avec mes seins, dit-elle. Mais ne me touche pas ailleurs.

Il ne se le fit pas dire deux fois. Quand ses doigts effleurèrent la peau soyeuse des seins lourds, il eut l'impression que son sexe s'allongeait encore.

Linda de Carvalho continuait son mouvement de pendule, s'abaissant peu à peu, jusqu'à ce que sa bouche effleure enfin le sexe

dressé.

Malko faillit crier.

Sans s'en rendre compte, lui aussi inspirait l'encens. Il réalisa que ses mains malaxaient les seins de la Brésilienne de plus en plus fort.

— Prends-moi dans ta bouche ! supplia-t-il.

Elle se contenta de le griffer légèrement tout le long de la colonne, puis sa langue jaillit comme un dard de serpent et frappa littéralement son gland gorgé de sang.

Il faillit éjaculer et cria.

C'était déjà fini.

Soudain, le visage de Linda s'abaissa lentement, inexorablement, dans un mouvement régulier, l'engloutissant jusqu'à la racine. Il crut décoller des coussins. On aurait dit que sa bouche était élastique. Il poussa un cri étranglé et, au même moment, les doigts de la Brésilienne se refermèrent violemment autour de la base de son sexe, bloquant le plaisir prêt à jaillir.

La bouche se retira, comme la marée, laissant un sexe luisant, rouge et dur comme de l'acier.

— Pas maintenant, dit-elle, je veux sentir ta semence me frapper, tout au fond de mon ventre. Pense à ce moment ! Joue avec mes seins.

Il jouait tellement avec eux qu'ils étaient marbrés de marques rouges... Linda recommença, l'avalant cette fois d'un coup, sa langue dansant un ballet endiablé autour de lui. Il était obligé de crisper ses ongles dans les coussins pour ne pas se jeter sur sa fellatrice. En même temps, d'une main elle se mit à lui caresser la poitrine, effleurant ses mamelons dressés.

Il ne vivait plus que par cette bouche qui jouait avec lui de façon démoniaque. Soudain, il sentit que la main qui le serrait avait disparu et il ouvrit les yeux. Linda était en train de s'installer sur un gros coussin cylindrique en soie brodé rouge. Dans une position presque acrobatique : les pieds écartés reposaient sur le sol, les cuisses largement ouvertes, découvrant son sexe offert, et sa tête, de l'autre côté du coussin, touchait aussi le sol. Ainsi tendue en arc, elle s'offrait d'une façon très obscène.

Lorsque Malko s'approcha d'elle, elle annonça d'une voix posée :

— Tu ne vas me toucher qu'avec ton sexe ; tu vas lentement entrer dans mon ventre. Lorsque tu seras au fond, tu t'arrêteras et tu ne bougeras plus... Appuie-toi sur tes mains.

Il obéit et eut l'impression d'une douche très chaude lorsque son sexe, toujours aussi tendu, pénétra dans celui de la jeune femme.

Glissant sans à-coups jusqu'au fond de son vagin. Il s'arrêta, bloquant sa respiration, se retenant de toutes ses forces. Alors, très lentement, Linda fit décoller ses pieds du sol, repliant ses cuisses comme une grenouille, la tête toujours plaquée au sol. Dans cette position, Malko ne perdait pas un millimètre de sa longueur et c'était le but recherché.

— Maintenant, ordonna Linda, retire-toi presque entièrement et commence à me faire l'amour.

Ce qu'il fit. D'abord lentement, puis s'enfonçant de plus en plus fort. À chaque coup de reins, Linda gémissait, un long gémissement filé, puis elle cria un seul mot :

— *Now !*

Malko s'abattit sur elle de toutes ses forces, plongeant son sexe aussi loin qu'il le pouvait. Au moment où il sentait la semence retenue depuis si longtemps jaillir de ses reins, les cuisses charnues de la Brésilienne se resserrèrent autour de ses hanches, le verrouillant dans son ventre. Il eut l'impression de voir sa semence frapper les muqueuses de sa partenaire et cria sans discontinuer.

Ils restèrent emboîtés. Son sexe, bizarrement, ne dégonflait pas.

— Retire-toi ! demanda Linda.

Il obéit et, avec souplesse, elle se remit sur pied. Gagnant aussitôt les coussins où Malko avait subi sa fellation. Elle s'agenouilla de nouveau, la croupe haute, et se retourna.

— Viens dans l'autre vase, demanda-t-elle.

Il n'en revenait pas : en dépit de son orgasme foudroyant, son érection n'avait pas diminué. Quand il s'approcha de la jeune femme, celle-ci ramena ses mains en arrière, écartant ses fesses pour lui offrir un passage plus commode.

Malko s'enfonça dans ses reins d'un coup, avec une violence qui le projeta en avant. Grisé par son propre exploit. À peine était-il en elle, qu'il sentit la muqueuse se mettre à vivre et à le serrer. Le trayant littéralement. Les bras écartés, les seins écrasés sur les coussins, Linda de Carvalho se faisait sodomiser sans la moindre pudeur.

Malko la martela jusqu'à en avoir des palpitations ! Il n'avait jamais baisé comme ça. Quand il se sentit partir pour la seconde fois, il enfonça ses mains dans ses hanches et se projeta au fond de ses reins comme pour remonter jusqu'à sa gorge.

C'est couvert de sueur qu'il émergea, toujours en érection. Linda de Carvalho lui faisait face, avec un sourire enfantin.

— Tu fais l'amour merveilleusement ! dit-il.

Elle baissa les yeux modestement.

— C'est mon gourou qui m'a tout appris... Il se contrôle complètement. Parfois, nous faisons l'amour plusieurs heures. C'est extraordinaire.

Le tantrisme avait du bon.

Malko se remit à penser.

— Je vais rester avec toi, dit-il.

— Pourquoi ? Tu n'as pas bien fait l'amour ?

— Si, mais je ne veux pas que tu restes seule. C'est dangereux, en ce moment.

— Je fermerai à clef, promit-elle. J'aime bien dormir seule.

Résigné, Malko commença à se rhabiller. Linda l'embrassa chastement. Il ne connaissait même pas le goût de sa langue sur la sienne... Lorsqu'il descendit les escaliers rouges, ils lui parurent sinistres. Il ne pleuvait plus et il faisait frais. Il prit le chemin bétonné. Ses pas résonnaient dans l'obscurité, et ses jambes le portaient tout juste.

*

* *

Lou guettait la silhouette dans la pénombre de la rue. Dès qu'elle eut disparu, elle souffla :

— *Gung Ho*⁽⁴¹⁾ !

Indiciblement soulagée : si l'agent de la CIA était resté dormir là, leurs plans en étaient bouleversés. Certes, ils pouvaient le neutraliser mais ils ignoraient s'il était armé. Et il fallait bien ouvrir la porte. Un des deux hommes venus de Delhi pouvait ouvrir n'importe quelle serrure, mais cela faisait toujours un peu de bruit. Ils sortirent tous les trois de la Toyota, traversèrent la rue et s'engagèrent dans le grand escalier rouge.

Un des deux hommes était équipé d'une torche au faisceau très fin. Ils montèrent en silence. Arrivés devant la porte de la Brésilienne, le plus jeune prit un trousseau de clefs et commença à attaquer la serrure. Lou attendait derrière lui, un flacon de chloroforme et un gros tampon de coton à la main. Les méthodes simples étaient les meilleures. Il s'agissait d'emmener la Brésilienne chez Lopsang Pakshi. Ensuite, seul le Diable empêcherait de lui faire dire ce qu'elle savait. Or, le Président Mao avait depuis longtemps déclaré que le Diable n'existait pas.

CHAPITRE XVI

Malko était arrivé au bout de la rue où demeurait Linda de Carvalho, face au stand des grévistes de la faim, quand il repensa soudain à la voiture blanche aperçue dans le parking, un peu plus bas que chez elle. Un détail venait de lui revenir en mémoire : d'habitude, l'entrée de ce parking était toujours condamné par une chaîne. Or, il lui semblait ne pas l'avoir vue.

Vaguement inquiet, il revint sur ses pas, grimpant rapidement le raidillon bétonné. Avant même d'être arrivé à la hauteur du parking, son poulx s'emballa. La voiture blanche aperçue plus tôt était arrêtée dans la rue, à la hauteur de l'escalier qui menait chez Linda de Carvalho. Il hâta le pas et arriva sur le parking ; la chaîne était posée à terre, il la prit et en examina l'extrémité, découvrant aussitôt que le cadenas qui la fermait avait été cisaillé.

La voiture bloquant la rue n'avait pas bougé, le silence était absolu.

Instantanément, il fut certain d'une chose : on était en train d'attaquer Linda de Carvalho. Sûrement un commando du Guoanbu. Il jura intérieurement. À cause de la lenteur de la CIA, il était complètement impuissant. Il fut tenté de se jeter dans les escaliers rouges, mais il risquait de se trouver face à des hommes armés du Guoanbu qui n'hésiteraient pas à l'éliminer physiquement.

Les pensées tournaient à toute vitesse dans sa tête. Coûte que coûte, il fallait gagner du temps. Les empêcher de repartir s'ils étaient venus la kidnapper. Il ignorait évidemment leur *modus operandi*, mais la présence de la voiture blanche bloquant la chaussée semblait indiquer une opération coup de poing.

Ce qui paraissait logique.

La Brésilienne n'allait pas se laisser faire et mener un interrogatoire dans cet immeuble habité comportait de sérieux risques. Il entrevit soudain une façon de gagner du temps ; s'accroupissant à côté de la voiture, il trouva, en tâtonnant, la valve du pneu. Il la dévissa et l'enfonça. Le sifflement de l'air qui s'échappait de la chambre lui remonta le moral... Déjà, il passait au pneu suivant, gardant un œil sur l'escalier, heureusement toujours vide.

S'ils étaient venus la tuer, c'était trop tard, mais il ne le croyait pas. Morte, la Brésilienne ne leur était d'aucune utilité.

Il se redressa et pensa au lama Yeshi Chaclok, qui heureusement lui

avait laissé son portable. Il n'y avait plus qu'à prier pour qu'il ne soit pas endormi à cette heure tardive. Face à l'escalier, il composa son numéro et attendit. D'abord, sans succès, n'obtenant qu'une sonnerie dans le vide, brusquement interrompue. Il recommença avec le même résultat. Ce n'est qu'au troisième essai qu'il entendit une voix endormie marmonner quelques mots dans une langue incompréhensible.

— Lama Chaclok ? demanda Malko. C'est Malko Linge, nous nous sommes vus cet après-midi.

Court silence, puis le lama bredouilla :

— *Yes, yes. What time is it ?*

— Il est tard, reconnut Malko, mais il se passe quelque chose de très grave : des inconnus sont en train de kidnapper Linda de Carvalho, l'amie de Kalsang Mo. Je suis au pied de son immeuble, mais je ne suis pas armé.

Cette fois, le vieux lama fut instantanément réveillé.

— Qui sont-ils ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, je ne les ai pas vus, mais c'est urgent, ils ne vont pas tarder à ressortir de l'immeuble, insista Malko. Vous pouvez m'envoyer de l'aide ?

— J'envoie tout de suite une équipe de la sécurité rapprochée de Sa Sainteté, assura le lama Chaclok. Ils seront là très vite.

Il n'y avait pas plus de trois cents mètres entre les quartiers du dalai-lama et l'endroit où Malko se trouvait. Ce dernier, partiellement rassuré, recula vers le mur, afin de ne pas être visible, lorsque les occupants de la voiture blanche ressortiraient de l'immeuble. De toute façon, avec quatre pneus dégonflés, leur voiture ne pouvait aller très loin.

*

* *

La serrure venait de céder avec un léger claquement qui parut très bruyant dans le silence de la nuit. Jya Keyun, un des agents du Guoanbu, se glissa le premier dans la pièce, suivi de Lou. La lueur d'une grosse bougie posée à même le sol permettait de distinguer remplacement du lit.

Lou fonça au moment où la brésilienne se dressait sur son séant, alertée par le grincement de la porte.

— Qu'est-ce... ?

Elle ne put terminer sa phrase. Lou venait de lui écraser sur le

visage le tampon de coton imbibé de chloroforme. La drogue ferait son effet rapidement. En même temps, Jya Keyun lui immobilisa les jambes, tandis que Tian Guchun continuait à surveiller le couloir.

La Brésilienne se débattit moins d'une minute, avant de sombrer dans l'inconscience. Elle en avait pour une bonne demi-heure, ce qui suffisait largement. Lou se redressa et jeta un ordre bref : les deux Chinois sortirent la jeune femme de son lit et Tian Guchun la jeta en travers de ses épaules. Lou ouvrant la marche, ils repartirent aussi silencieusement qu'ils étaient venus. Avant de s'éloigner, la Chinoise avait soigneusement refermé la porte : inutile d'attirer l'attention des voisins.

Lorsqu'ils arrivèrent en haut de l'escalier rouge, le premier coup d'œil de Lou fut pour la Toyota blanche : elle n'avait pas bougé. Déjà, en plein jour, il y avait très peu de circulation, car la rue était une impasse ; de nuit, elle était carrément nulle. Pour repartir, il fallait faire demi-tour dans le parking.

Ils se mirent à descendre silencieusement. Lou arriva la première à la voiture et ouvrit la portière arrière. En lui cognant involontairement la tête, Tian Guchun enfourna Linda de Carvalho sur la banquette. Déjà, Lou montait de l'autre côté. Soulagée.

Un juron en chinois l'alerta. Jya Keyun se pencha vers elle.

— On ne peut pas partir, les pneus sont dégonflés !

L'adrénaline se rua comme un torrent dans les vaisseaux de Lou. Elle jaillit de la voiture comme un diable et en fit le tour. Les quatre pneus étaient à plat. Personne en vue, mais ce n'était pas un *maucui*⁽⁴²⁾ qui avait fait cela, ni un enfant pour jouer : la rue était rigoureusement déserte.

Les deux Chinois hésitaient. C'était Lou qui donnait les ordres.

— Tant pis, on part à pied ! lança-t-elle.

Une balade d'un bon kilomètre. Même la nuit, c'était risqué, mais ils n'avaient pas le choix. Celui qui avait dégonflé les pneus ne devait pas être loin et sûrement pas animé de bonnes intentions. Tian Guchun avait déjà tiré la Brésilienne hors de la voiture quand Jya Keyun poussa une exclamation.

— Regardez !

Il désignait le bas de la rue.

*

* *

Malko, en voyant surgir les ravisseurs en haut de l'escalier rouge, avait vivement battu en retraite vers le bas de la rue.

Guettant la rue perpendiculaire menant au temple Namgyal, il devina, puis aperçut soudain trois silhouettes qui semblaient voler sur le sol, des hommes en noir, courant sans le moindre bruit. Le premier s'approcha de lui et demanda en anglais :

— Où sont-ils ?

Ils se ressemblaient, avec leur visage plat, leurs cheveux très courts et les longs bâtons qu'ils tenaient à la main. Des Tibétains experts en arts martiaux. En Inde, les gardes de sécurité du dalaï-lama n'avaient pas le droit de porter des armes à feu et avaient développé une technique de close-combat sophistiquée. Pratiquant le kung-fu et le karaté, très entraînés, ils étaient redoutables.

Sans attendre Malko, ils repartirent à une vitesse stupéfiante, semblant voler sur la pente pourtant raide. Il démarra derrière eux, fut vite distancé. Une minute plus tard, après un virage, il aperçut plusieurs silhouettes autour de la voiture blanche. L'une d'elles portait un corps en travers de ses épaules : ce ne pouvait être que Linda de Carvalho. Malko crut voir une silhouette féminine, en retrait, puis un deuxième homme. Celui-ci se précipita à la rencontre de ceux qui fondaient vers la voiture blanche.

*

* *

Les trois Tibétains arrivèrent comme la foudre sur les ravisseurs de Linda de Carvalho. En formation triangulaire. Deux d'entre eux se ruèrent sur l'homme portant la Brésilienne. D'un coup de bâton en plein plexus, le premier le foudroya. Le Chinois se plia en deux avec un hoquet, jetant pratiquement dans les bras de son adversaire le corps inanimé de la jeune femme.

Le deuxième Chinois avait accueilli le troisième Tibétain à coups de manchette. Aussi grand que lui, il fonda, tentant de lui arracher les yeux. Le Tibétain recula et revint en tourbillonnant vers lui. Son pied frappa le Chinois à la gorge, le déséquilibrant. S'il n'avait pas pu se retenir à la voiture, il serait tombé. Une mêlée confuse opposait l'autre Chinois qui s'était relevé à un des Tibétains, celui qui veillait sur la Brésilienne étendue sur la chaussée. En silence, les deux hommes se décochaient des manchettes, des coups d'une violence inouïe. Le Tibétain expédia un coup de pied à son adversaire qui parvint à esquiver. Du coup, la chaussure du Tibétain s'enfonça littéralement dans la carrosserie de la voiture blanche, creusant la tôle...

Celui qui avait délivré Linda de Carvalho se redressa et aperçut une silhouette qui s'enfuyait vers le haut de la rue. Une femme en pantalon, courant silencieusement. Il se lança à sa poursuite.

*

* *

Lou avait le souffle coupé, à la fois par la rage et la déception. On lui avait tendu un piège. En se retournant, elle aperçut l'homme lancé à ses trousses et comprit qu'il allait très vite la rattraper. Physiquement, elle n'était pas de taille. Plongeant la main dans son sac, elle s'arrêta et se retourna, son pistolet PPS au poing. Pas question de se faire capturer. Elle tendit le bras, visant le Tibétain.

Ce dernier devina l'arme dans l'obscurité et s'arrêta net. Bandant tous ses muscles pour l'assaut final. Il avait été entraîné à ce genre de situation et savait que les gens hésitent souvent à tirer.

La Chinoise, elle, n'hésita pas.

Il y eut un bruit très faible. Même pas celui d'un pistolet à amorce, et l'athlétique Tibétain tituba. Lou n'attendit pas qu'il tombe pour reprendre sa course, sans se retourner. Elle savait que les balles tirées par son arme causaient des blessures mortelles, la pointe molle s'ouvrant pour causer des dégâts considérables... Vingt mètres plus loin, elle s'arrêta et se retourna à nouveau ; le Tibétain était allongé face contre terre et ne bougeait pas. Elle plongea alors dans un sentier escarpé qui menait jusqu'à la route principale. De là, elle pourrait regagner à pied l'appartement de Lopsang Pakshi.

Quant aux deux agents du Guoanbu, ils n'avaient aucun papier et ne parleraient pas. Les Indiens finiraient par les expulser pour ne pas avoir de problèmes, car personne ne les réclamerait. La Chinoise dévala le sentier escarpé, humiliée et folle de rage. Tout était à recommencer. Elle aurait dû mener l'interrogatoire de Linda de Carvalho sur place...

*

* *

Comment cet agent des Américains avait-il eu vent de sa tentative de kidnapping ? Lorsqu'elle arriva à la route principale, elle n'avait toujours pas la réponse.

Malko, penché sur Linda de Carvalho, cherchait son pouls. La jeune femme respirait de façon saccadée, mais ne portait aucune blessure. À côté de lui, la bagarre continuait entre un des Tibétains et un des Chinois. L'autre gisait, assommé, le visage écrasé, à côté de la voiture. Le second Chinois aperçut son camarade étendu au milieu de la route et fonça vers lui. Il n'eut pas le temps de l'atteindre : un des Tibétains qui s'était porté au secours de celui qui avait poursuivi la femme revenait. Il se campa en face du Chinois, poussa un cri sauvage, puis écarta les bras comme un Christ en croix.

Malko n'eut pas le temps de trouver l'explication de cette gesticulation inattendue. Le Tibétain rabattit ses deux mains horizontalement, prenant le crâne du Chinois en cisaille. Les tranches des mains du Tibétain s'écrasèrent sur les tempes du Chinois avec une violence incroyable. Comme un judoka brisant une brique à mains nues. Malko entendit craquer les os et en eut la nausée.

Le Chinois poussa un cri inarticulé, se cassa en deux vers l'avant et sembla vomir. Il tituba, fit quelques pas, portant les mains à son visage puis s'effondra sur la chaussée et ne bougea plus. Au même moment, Malko aperçut un groupe d'hommes qui se rapprochaient en courant. Tous d'athlétiques jeunes Tibétains. Derrière eux se trouvait le lama Chaclok. Un des membres du commando échangea quelques mots avec le vieux lama, essoufflé, qui s'approcha ensuite de Malko.

— Merci de nous avoir prévenus, dit-il, ces gens sont des criminels. Ils ont abattu un des nôtres, d'une balle en pleine poitrine.

— Je n'ai pas entendu de détonation, remarqua Malko.

Il pensa aussitôt au meurtre du jeune Israélien : c'était sûrement le même assassin.

— Il y avait une femme avec eux, remarqua Malko. Où est-elle ?

Le lama apostropha ses hommes et se retourna vers lui.

— Elle s'est enfuie, après avoir tué ce garçon.

Personne n'avait vu son visage. Tout ce qu'on pouvait dire c'est qu'elle était de petite taille, mais en Asie, ce n'était pas vraiment un signe distinctif... Deux des Tibétains avaient redressé la Brésilienne avec précautions. Elle était en train de reprendre connaissance. Soudain, elle se mit à vomir, sans interruption.

D'autres Tibétains avaient relevé le second Chinois et l'avaient ligoté avec de fines cordelettes. Assommé, il réagissait à peine. La torche du lama Chaclok éclaira le Chinois allongé sur la chaussée et un Tibétain le retourna sur le dos.

Cette fois, c'est Malko qui faillit vomir.

Les globes oculaires avaient jailli de leurs orbites ! Il était énucléé. Le Tibétain lui avait brisé les os temporaux, pulvérisant les orbites et faisant jaillir les globes oculaires à l'extérieur... Devant l'expression horrifiée de Malko, le lama Chaclok remarqua d'une voix calme :

— Depuis des temps immémoriaux, au Tibet, les gens sont châtiés de la même manière. S'ils ont commis un crime très grave, on leur broie les temporaux avec des os de yak, jusqu'à ce que leurs yeux jaillissent de leur tête... Nos hommes ont appris à le faire sans os de yak.

La non-violence avait des limites, au Tibet.

Autour de Malko, tout le monde s'affairait.

— Nous retournons à mes bureaux, annonça le lama Chaclok, il ne faut pas mêler les Indiens à cette affaire.

Plusieurs Tibétains s'affairaient autour de la voiture, la déplaçant sur ses roues à plat. Deux autres emportèrent la Brésilienne et le Chinois. Malko fermait la marche avec le lama Chaclok. Ils parcoururent les quelques centaines de mètres qui les séparaient du « compound » du dalaï-lama en silence, sans rencontrer âme qui vive.

Ils se regroupèrent dans l'immeuble de la Sécurité, le premier bâtiment en bas de la rampe menant à la résidence du dalaï-lama. Dans une petite pièce voisine, Linda de Carvalho reprenait connaissance en vomissant toujours.

Le lama Chaclok offrit du thé à Malko, qui regarda sa Breitling : les aiguilles lumineuses annonçaient minuit quarante-cinq. Il se sentit soudain très fatigué.

Le lama Chaclok, les mains croisées sur le ventre, semblait être entré en méditation.

— Vous allez réveiller le dalaï-lama ? demanda Malko.

L'autre secoua la tête.

— Bien sûr que non. Il ne faut troubler son sommeil sous aucun prétexte. Il dort peu, de neuf heures et demie à trois heures et demie du matin. Ensuite, il médite jusqu'à l'aube, je le tiendrai au courant demain matin.

— Vous lui avez parlé de mon idée d'intervir les enfants ?

— Oui. Il n'était pas d'accord. Il n'aime pas ce genre de manœuvre.

Après ce qui venait de se passer, Malko se dit qu'il allait peut-être changer d'avis.

Un des Tibétains s'approcha et murmura quelque chose à l'oreille du lama Chaclok.

— Elle est réveillée, annonça celui-ci. Vous voulez lui parler ?

Linda de Carvalho avait encore le regard flou et le teint livide. Elle jeta un regard perdu à Malko.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? Je ne me souviens de rien. J'ai senti une odeur atroce et j'ai perdu connaissance.

— On a essayé de t'enlever, expliqua Malko. Et on t'a endormie avec du chloroforme...

— M'enlever ? Mais pourquoi ?

— Pour te faire avouer le nom de l'enfant qui doit succéder au dalaï-lama. Les Chinois pensent que tu le connais.

La Brésilienne ferma les yeux et murmura :

— *Meu Dios.*

— Repose-toi, conseilla Malko. Ici, tu es en sûreté.

Il aurait fallu liquider une vingtaine de gardes tibétains pour arriver jusqu'à elle... Il regagna la pièce principale.

— Où est le Chinois que vous avez emmené ? demanda-t-il.

— Venez.

Le lama Chaclok le guida jusqu'à une petite cellule au sous-sol. Le jeune Chinois, à qui on n'avait laissé qu'un slip, était allongé sur un matelas posé à même le sol. Son visage tuméfié et son regard affolé exprimaient très bien ce qu'il ressentait. Les mains et les chevilles liées, il était totalement impuissant.

— Il n'avait aucun papier sur lui, expliqua le lama et il ne desserre pas les lèvres. Hélas, aucun de nous ne parle chinois, mais demain matin, nous allons trouver un interprète.

— Vous croyez qu'il parlera ?

— Nous tenterons de le faire parler, dit le lama d'un ton qui fit froid dans le dos à Malko. Malheureusement, je crains qu'il ne sache pas grand-chose. C'est un homme de main...

— Il connaît la femme. C'est elle qui est importante.

— Sûrement. Mais il ne dira rien.

— Vous allez le remettre aux autorités indiennes ?

— Probablement. La décision dépend de Sa Sainteté. S'il ne tenait qu'à moi, on l'enterrerait debout en laissant dépasser juste la tête et on le laisserait se dessécher au soleil. C'est un homme mauvais. Qui a tué un des nôtres. Si nous le remettons aux Indiens, ils vont le torturer affreusement.

Malko commençait à ressentir la fatigue. Il bâilla et le lama Chaclok lui conseilla gentiment :

— Allez vous reposer. Sans vous, Dieu sait ce qui serait arrivé à cette malheureuse jeune femme.

— Et au jeune garçon que vous élevez ! souligna Malko. C'est lui qu'ils visent.

— Je sais, reconnut le lama.

Sans aucun commentaire. Quand Malko alla voir la Brésilienne, elle s'était rendormie. Il regagna son hôtel, encadré par trois Tibétains

silencieux.

*

* *

Lou hésitait sur la conduite à tenir. Normalement, il aurait fallu « démonter ». Ses hommes avaient sûrement été capturés. Ils ne parleraient pas, sachant que leurs familles paieraient leur trahison au prix fort. Heureusement, car s'ils livraient son adresse, elle était mal. Très mal. Par ailleurs, leur entraînement les avait préparés à garder le silence en toutes circonstances. Seul bémol, ils savaient aussi qu'un agent du Guoanbu capturé était automatiquement considéré comme suspect. Donc, en fait d'avancement, c'était le Lao-Gai qui les attendait.

Elle repassa soigneusement dans sa tête tout ce qu'ils savaient : ils ignoraient son nom, son grade, mais savaient où elle demeurerait.

À deux heures du matin, elle décida de trouver le sommeil et de rester à Mac Leod Ganj.

Pour remplir sa mission, qui commençait désormais par l'élimination de cet agent de la CIA. Pour cela, il lui restait encore quatre cartouches ; lui disparu, les Tibétains seraient désemparés et elle pourrait continuer son enquête.

CHAPITRE XVII

Le lama Chaclok avait les traits fripés comme une vieille pomme. Il ne devait pas avoir beaucoup dormi. Guère plus que Malko. Sans le pressentiment de ce dernier. Dieu sait ce qui serait arrivé à Linda de Carvalho. Les Chinois étaient capables de la découper en morceaux pour apprendre le nom du futur dalaï-lama... Il attendit qu'un jeune homme en noir muet comme une carpe ait apporté l'inévitable thé pour questionner le religieux tibétain.

— Avez-vous appris du nouveau par le prisonnier ? demanda-t-il.

Comme à Dharamsala il n'y avait ni journaux, ni radio, ni télé, les nouvelles ne circulaient pas vite. À peine réveillé, Malko avait foncé au bâtiment de la Sécurité. D'abord, pour prendre des nouvelles de Linda de Carvalho et aussi pour envisager le proche avenir. Le Guoanbu risquait de ne pas renoncer.

— Hélas, pas grand-chose ! murmura le lama. La police indienne a trouvé le cadavre de ce Chinois, mais comme il n'avait aucun papier sur lui, il est parti à la morgue et il sera ensuite incinéré.

— Les Indiens n'ont pas posé de questions ? interrogea Malko.

— Non. Ils ont conclu à une rixe avec des Tibétains, à cause de la nature de ses blessures.

C'était pudiquement dit.

— Et la voiture ?

— Elle appartient à l'agence Chine-Nouvelle de Delhi qui l'avait déclarée volée, il y a quarante-huit heures. Ils ont remercié la police de l'avoir retrouvée.

Beau travail.

— Et la Chinoise qui a réussi à s'échapper ?

— Nous n'avons aucun indice pour la retrouver. Vous-même ne pourriez pas la reconnaître.

Malko dut admettre que c'était exact. Il restait le Chinois prisonnier.

— Et celui dont vous vous êtes emparés ?

Le lama Chaclok hocha la tête.

— Il a été interrogé par un des nôtres qui parle chinois, mais il est resté muet. Ce n'est pas dans nos traditions de torturer les gens.

— Vous allez le livrer aux Indiens ?

— Non. Sa Sainteté a donné l'ordre qu'on le relâche assez loin d'ici. Il craint que les Indiens ne le torturent de façon abominable.

Malko était estomaqué. Sans aller jusqu'à arracher les ongles de cet agent du Guoanbu, il y avait peut-être moyen de le faire parler en le bousculant un peu... Décidément, les Tibétains réservaient toujours des surprises.

— Donc, conclut-il, l'enquête est au point mort.

— Je le crains.

— Et notre amie brésilienne ?

— Elle va beaucoup mieux, vous pourrez la raccompagner chez elle et nous allons désormais veiller sur elle.

Malko allait se lever quand le lama reprit la parole :

— Ce matin, enchaîna-t-il, j'ai rendu compte à Sa Sainteté des incidents de la nuit dernière. Il en a été extrêmement contrarié et vous prie d'accepter ses félicitations pour votre excellent réflexe.

— Merci, dit Malko, mais le problème reste entier.

Les Chinois vont tout faire pour identifier cet enfant et le liquider.

— Sa Sainteté en est consciente, reconnut le lama Chaclok. Aussi, dans son immense sagesse, a-t-il décidé de prendre des contre-mesures pour confondre nos ennemis.

— Lesquelles ?

— Il va mettre en pratique votre suggestion d'exposer un faux successeur, de façon à tendre un piège au Guoanbu. Si nous pouvions les prendre en flagrant délit d'action violente, cela serait excellent pour notre image, enfin celle du gouvernement tibétain en exil.

— Vous auriez pu garder ce Chinois, au lieu de le lâcher, observa Malko.

Le lama Chaclok eut un geste évasif, signifiant que ce n'était pas de son ressort et continua :

— Je suis donc chargé de contacter une famille vivant dans les environs dont le fils se trouve à la TRC et de leur demander l'autorisation d'utiliser leur enfant pour cette mission.

— Ils vont accepter ?

Le lama Chaclok sourit.

— S'ils avaient plusieurs enfants, ils les offriraient tous ! C'est un immense honneur de participer à cette action sous l'égide de Sa Sainteté.

— Mais l'enfant court un risque...

— Très faible. Nous prendrons toutes nos précautions... Et, de toute façon, s'il lui arrivait quelque chose, il renaîtrait avec un karma supérieur en raison de son sacrifice.

Le fossé culturel était décidément profond. En plus, le lama était sincère.

— Concrètement, comment cela va-t-il se passer ? insista Malko.

— Dès que j'aurai sélectionné un élève et que j'aurai l'accord de ses parents, nous lui donnerons une garde bien visible qui l'accompagnera partout. Comme les Chinois surveillent tout, il ne vont pas tarder à s'en apercevoir.

— C'est bien, reconnut Malko, mais cela ne nous donne pas le nom de celui qui a révélé aux Chinois cette manœuvre du dalaï-lama.

— C'est vrai, reconnut le lama Chaclok. Souhaitons que Bouddha nous éclaire sur ce point...

Il se leva.

— Je vais vous conduire auprès de notre amie.

*

* *

Linda de Carvalho était encore très pâle. Installée dans une pièce de la zone de sécurité, elle buvait du thé. En voyant Malko, elle leva sur lui un regard extasié.

— Le *Kundun* est venu ici ! Vous vous rendez compte ! Il est venu en personne ! Pour me remercier. Il a pris mes mains dans les siennes, il m'a souri et nous avons chanté ensemble quelques instants.

Elle était encore sur un petit nuage. Malko commençait à comprendre pourquoi les Chinois voulaient tellement se débarrasser du dalaï-lama : si les millions de Tibétains qui étaient encore en Chine le révéraient de cette façon, il représentait une force politique incroyable.

— Viens ! dit-il, je te ramène chez toi.

Elle lui sourit, encore dans son rêve, puis le suivit.

Aussitôt, deux Tibétains athlétiques et muets leur emboîtèrent le pas.

Arrivés au pied de l'escalier rouge, ils restèrent en faction sur place.

Linda de Carvalho retrouva sa chambre avec un plaisir évident et alluma aussitôt des bâtonnets d'encens en prenant place sur le tapis.

— Je dois méditer sur ce qui s'est passé, dit-elle. Nous parlerons

plus tard.

Elle ferma les yeux et demeura d'une immobilité de statue. Malko battit en retraite, croisant les deux gardes tibétains. Au moins, Linda avait désormais une protection.

Il redescendit à pied au *Surya*. Il venait d'entrer dans le hall lorsqu'il aperçut, de dos, une jeune femme en short, chaussures de montagne, gros pull, un énorme sac à dos posé à côté d'elle, qui admirait la vitrine de la boutique de souvenirs du rez-de-chaussée. Elle vit son reflet dans la glace et se retourna.

C'était Sue Lansing, le *case officer* de la CIA de Delhi ! On lui envoyait enfin du renfort.

— Je vous attendais, dit-elle, j'ai une chambre à côté de la vôtre, mais elle n'est pas encore prête. Je peux venir dans la vôtre prendre une douche ?

— Évidemment ! fit Malko.

Elle le suivit tandis qu'il s'emparait galamment de son énorme sac à dos. À peine dans la chambre, elle fouilla dedans et en sortit une boîte en carton qu'elle lui tendit.

— De la part de Fred Harriman.

Malko ouvrit la boîte : elle contenait un Glock 9 mm avec trois chargeurs. Enfin, il n'était plus tout nu.

— La « cavalerie » arrive ! annonça-t-elle. Demain, si tout se passe bien.

— Des gens de Delhi ?

— Non, des gens qui vous connaissent bien, précisa-t-elle, Chris Jones et Milton Brabeck. Ils sont partis de Washington avant-hier. La station va les acheminer ici en voiture, à cause de leur « quinquallerie ». Quoi de neuf ici ?

Malko lui raconta ce qui s'était passé la veille au soir et Sue Lansing eut un sourire ironique.

— Nos amis du Guoanbu sont parfois brutaux.

— Il n'y a pas qu'eux, souligna Malko. Tous les Tibétains ne sont pas adeptes de la non-violence...

Après son récit. Sue Lansing fit la moue.

— Je me méfie des gens au visage plat. O.K., je vais prendre ma douche. Après seize heures de bus, j'en ai besoin. J'ai l'impression d'être couverte de bestioles...

Ce n'était peut-être pas qu'une impression. Malko s'éclipsa discrètement. L'idée de voir ses deux gorilles favoris, ex-membres du

Secret Service, qui l'avaient accompagné dans de nombreuses missions, débarquer à Dharamsala le faisait pouffer de rire. Eux qui avaient la phobie des insectes, de la saleté et des germes, allaient être servis. C'était de l'héroïsme de leur part. Cependant, ils risquaient de ne pas être inutiles. Car les Chinois ne renonceraient pas. En attendant, il décida d'aller retrouver Linda de Carvalho. Sa méditation devait être terminée.

Dans le hall, il se heurta à Pratap Vihar, affolé.

— Linda a failli être enlevée ! lança-t-il. C'est terrible.

— Comment le savez-vous ?

— C'est Cathy Summer qui me l'a dit. Elle était bouleversée.

Comment la vétérinaire australienne était-elle au courant ? Malko posa la question et Pratap Vihar reconnut :

— Je ne lui ai pas demandé, elle est partie à Dharamsala pour plusieurs jours. Je vais l'appeler sur son portable.

Malko continua son chemin. Les deux Tibétains veillaient toujours, en haut de l'escalier rouge. Et Linda de Carvalho, qui ne s'était pas enfermée, était exactement dans la même position. Confite en dévotion. Elle consentit à ouvrir les yeux, le front barré d'une grande ride.

— J'ai eu une vision, pendant ma méditation, dit-elle ; j'ai vu un enfant déchiqueté à coups de poignard. Il poussait des hurlements affreux, c'était terrible.

— Tu as pensé à ce qui aurait pu se passer, souigna Malko.

Elle secoua la tête.

— Non, c'est le remords !

— Le remords.

— Oui, en méditant, je me suis revue en train de parler à des gens de cette histoire d'enfant, « réincarnation » du dalaï-lama. J'avais fumé du haschich, je ne savais plus ce que je disais.

Le poulx de Malko grimpa en flèche.

— Avec qui étais-tu ?

— Je ne me souviens pas, avoua-t-elle d'un air misérable. Je vais demander à mon gourou de m'aider.

— Ce ne serait pas avec lui ?

— Non, je ne le vois qu'en tête à tête. Là, il y avait plusieurs personnes. Je vais essayer de me souvenir.

— En tout cas, conclut Malko, tu n'es plus en danger. Les Tibétains

te surveillent et j'ai reçu de quoi me défendre.

Il sortit le Glock de sa ceinture et le lui mit sous le nez. La Brésilienne eut un geste de recul.

— Mais c'est une machine à tuer ! Jette cela tout de suite... Tu vas pourrir ton prochain karma.

Décidément, elle était très atteinte.

— Je viendrai te chercher pour dîner, promit Malko pour te présenter une amie arrivée de Delhi.

*

* *

Lou avait envoyé un long message crypté au poste du Guoanbu de New Delhi, demandant des instructions. Bien qu'elle soit certaine de ne pas avoir été reconnue, rester à Mac Leod Ganj représentait un risque. Les Tibétains possédaient en ville un bon bureau de renseignements. On pouvait l'avoir aperçue avec l'Israélien. Il y avait aussi le problème de Jya Keyun, l'agent du Guoanbu capturé par les Tibétains. Lou savait qu'ils ne le tortureraient pas, mais elle aurait été plus tranquille de le savoir mort.

Hélas, elle ne pouvait rien y faire. Les Tibétains avaient dû le remettre à la police indienne qui risquait de l'interroger avec beaucoup plus de sévérité et, même, disons-le, de sauvagerie.

En attendant la réponse à son rapport, elle décida de faire profil bas et de se consacrer à la stérilisation des chiens errants, sa mission officielle à Mac Leod Ganj.

*

* *

Jya Keyun n'en revenait pas de sa chance. Il était persuadé que les Tibétains allaient le massacrer à coups de pierre et l'abandonner au fond d'un ravin, lorsqu'on l'avait chargé dans un fourgon, à l'aube. Il s'était résigné à mourir. Quand on avait ouvert la porte arrière du véhicule, il s'était dit que la balle dans la nuque n'était plus très loin.

Ils avaient roulé une demi-heure et lorsqu'ils s'étaient arrêtés et qu'on l'avait sorti du fourgon, Jya Keyun avait découvert un paysage sauvage et boisé, sans la moindre habitation. Des bois et des ravins avec, dans le lointain, les crêtes neigeuses de l'Himalaya. On l'avait poussé au bord d'un fossé et, de lui-même, il s'était agenouillé, prêt à recevoir sa balle dans la nuque. Le froid d'une lame qui coupait les liens de ses poignets l'avait fait sursauter. Il avait regardé les trois jeunes Tibétains qui l'encadraient. Des garçons de son âge.

L'un d'eux avait montré les crêtes de l'Himalaya et lancé un seul mot :

— *China !*

Incompréhensible pour l'agent du Guoanbu qui ne parlait ni tibétain ni anglais. Il était resté les bras ballants tandis que le véhicule qui l'avait amené jusque-là faisait demi-tour et repartait.

Il était au beau milieu de nulle part, sans une roupie ni un papier. Machinalement, il s'était mis à marcher. Vers le nord-ouest. Il avait appris à se guider au soleil. Peu à peu, la vérité se faisait jour. Pour une raison qu'il ignorait, ses adversaires avaient renoncé à le liquider. Il se demanda combien de temps il allait mettre pour regagner Delhi à pied. Il parlait l'hindi et pourrait demander son chemin. Très vite, il se rendit compte que la route qu'il suivait ne descendait pas vers la plaine mais grimpait vers les premiers sommets de l'Himalaya.

Elle devint de plus en plus abrupte, puis se transforma en un sentier et se perdit dans le sol rocailleux. Il commençait à pleuvoir. D'abord quelques gouttes, puis une averse torrentielle. Jya Keyun aperçut un tas de pierres sèches qui se révéla être une cabane de berger. Il s'y réfugia et s'allongea, enfin au sec, tenaillé par la faim.

Si fatigué qu'il s'endormit presque aussitôt.

Lorsqu'il se réveilla, le ciel était bleu. Il se préparait à se remettre en route lorsqu'il réalisa que ce n'était peut-être pas une bonne idée de regagner Delhi. Là-bas, on allait le mettre, avec force sourires, dans un avion pour Beijing. Où il serait pris en mains par le service de Sécurité intérieure du Guoanbu, à qui il faudrait qu'il explique pourquoi on l'avait relâché et, surtout, en échange de quoi...

Ce genre de conversation finissait toujours mal pour l'interrogé. Soupçonné de trahison, il finissait au Lao-Gai.

*

* *

Tashi Lumpo, le faux réfugié tibétain employé par le Guoanbu, traînait, comme il en avait reçu l'ordre, autour de la *Tibetan Refugee Colony*. Après l'échec du kidnapping de Linda de Carvalho, on lui avait assigné cette nouvelle mission, sans consignes précises. Le but était de se lier avec le plus de monde possible, de faire de l'entrisme. Chaque soir, il rédigeait un rapport où il n'y avait pas grand-chose. Les enfants en uniforme jouaient entre leurs cours, avant de regagner leurs dortoirs, certains poussant jusqu'au lac Dal pour y faire du pédalo.

En ce moment, une trentaine d'entre eux s'entraînaient au foot sur le vaste terrain qui servait de parking lorsque le dalaï-lama donnait ses « *teaching* ». Installé sur des gradins, Tashi Lumpo observait. Au

moins, il faisait beau ! Désormais, Lou lui avait donné l'ordre de ne plus la contacter directement, mais de laisser ses rapports dans une boîte aux lettres morte.

Par sécurité.

Il aperçut soudain, surgissant d'un des bâtiments, un garçon en uniforme semblable aux autres, à cela près qu'il était encadré de quatre malabars tibétains de la Sécurité du dalai-lama. Ils restèrent à distance tandis que le garçonnet en uniforme se mêlait à ses camarades.

Tashi Lumpo attendit un peu avant de demander à un des garçons avec qui il avait lié connaissance :

— Qui est ce garçon ? Pourquoi est-il gardé ainsi ?

L'autre prit un air mystérieux.

— On ne sait pas. C'est seulement depuis deux jours. Il paraît que c'est quelqu'un de très important.

Tashi Lumpo n'hésita pas et regagna le bord du lac en bas de la TRC où il embarqua dans un taxi collectif. Ensuite, il rédigea un mot en chinois qu'il alla porter dans la boîte à lettres morte utilisée par le Guoanbu, une vasque remplie de terre dans le jardin du *Chonor House*. Beaucoup de gens le traversaient, car c'était un raccourci et Tashi Lumpo savait que sa chef n'aurait aucune difficulté à ramasser sa prose.

Il gagna ensuite le restaurant *Gakyi* pour y manger son *chicken byriani* quotidien, où il y avait beaucoup plus d'os que de viande. Hélas, les frais alloués à des agents comme lui étaient très maigres.

*

* *

Trois jours s'étaient écoulés depuis l'attaque ratée contre la Brésilienne et Lou commençait à se détendre. Aucun événement fâcheux ne s'était produit. Certes, l'agent du Guoanbu kidnappé par les Tibétains n'avait pas réapparu, et Lou souhaitait secrètement qu'il ait été exécuté. Les morts ne parlent plus. Elle conduisait avec conscience son travail de vétérinaire et, si elle était surveillée, personne ne trouverait rien à redire à sa conduite. Le pistolet qui avait servi à tuer le Tibétain et l'Israélien ne la quittait plus. Elle ne pouvait pas écarter une réaction brutale des Indiens et, dans ce cas, il faudrait qu'elle se défende.

Quitte à tuer de nouveau. Ou même à se suicider.

Elle s'arrêta quelques secondes à côté de la vasque de pierre, regarda autour d'elle et plongea la main dans la terre meuble, sentant

aussitôt le tube renfermant le rapport quotidien de Tashi Lumpo. Elle l'enfouit dans son sac et continua son chemin. Ce n'est que revenue dans son logement qu'elle décrypta le message laconique et retint un cri de triomphe. Le dalaï-lama était tombé dans le piège ; l'expédition ratée contre Linda de Carvalho l'avait assez inquiété pour qu'il dévoile le garçonnet destiné à lui succéder.

Désormais, il ne restait plus qu'à éliminer celui-ci. Mais l'ordre ne pouvait venir que de Beijing. Lou ne recommencerait pas deux fois la même erreur.

Fébrilement, elle se mit à rédiger un message crypté à destination de sa Centrale.

CHAPITRE XVIII

Malko regarda Linda de Carvalho qui dormait à poings fermés. Il était venu essayer de reprendre la conversation sur sa possible indiscretion au sujet de la photo. Ce serait pour une autre fois. Il referma la porte et ressortit sous le regard vigilant des deux gardes tibétains.

Lui-même ne se séparait plus du Glock apporté par Sue Lansing, avec toujours une balle dans le canon. Les quatre jours de calme qui venaient de s'écouler ne signifiaient pas que le Guoanbu avait renoncé. Simplement, il devait se réorganiser... Le matin même, Malko était monté jusqu'à la *Tibetan Refugee Colony* et avait pu constater que le faux futur dalaï-lama jouait avec ses copains, sous la protection de quatre gardes.

Le bureau du dalaï-lama n'avait pas communiqué sur ce jeune garçon et l'encadrement de la TRC prétendait ne rien savoir. Malko se demandait si son idée allait fonctionner : les Chinois, après un meurtre et une tentative de kidnapping, devaient avoir appris la prudence. Ils savaient que, vis-à-vis des Indiens, cela leur était très difficile, sinon impossible, de s'attaquer ouvertement à un enfant tibétain protégé par les hommes du dalaï-lama. Ils risquaient donc de tenter autre chose. En attendant, Malko n'avait pas progressé dans la recherche de la taupe qui avait révélé aux Chinois le plan du dalaï-lama pour conserver le contrôle de sa succession. Le lama Chaclok prétendait que l'enquête intérieure piétinait. Or, le bouddhisme tibétain était un univers opaque, fermé à une enquête extérieure.

Il venait de rejoindre sa chambre lorsque la sonnerie de son Blackberry se déclencha.

— Vous avez de la visite dans le *lobby*, annonça Sue Lansing.

— De la visite ?

— Une seconde...

Quelques instants plus tard, la voix stressée de Chris Jones éclata dans le Blackberry.

— Vous êtes sûr qu'on n'a pas changé de planète ? Il n'y a que des hippies dans ce bled.

— Et c'est sale ! lança une autre voix.

Celle de Milton Brabeck, qui semblait tout aussi horrifié. Les deux

Américains qui considéraient déjà la Californie comme une jungle sauvage devaient être terrifiés de débarquer dans ce nid psychédélique.

— J'arrive, dit Malko.

Ravi.

L'arrivée des deux gorilles prouvait que la CIA prenait l'affaire au sérieux.

Plantés au milieu du hall du *Surya*, Chris Jones et Milton Brabeck avaient l'air d'extraterrestres à côté des minuscules Tibétains. Le cheveu ras, sans cravate, boudinés dans des vestes rayées, l'air affolé, ils ressemblaient à des Marines en goguette. Chris Jones broya les phalanges de Malko.

— On est content de vous voir, mais on aurait préféré que ce soit ailleurs...

— Vous avez fait bon voyage ?

— Horrible ! laissa tomber Milton Brabeck. On a voyagé sur Air India, il n'y avait que du feu à bouffer !

Et les hôteses étaient moches ! On m'avait dit que les Indiennes étaient très belles.

— Les belles, ils les exportent, fit Chris Jones. Vous saviez que dans l'aéroport à Delhi, il y avait des rats ?

— On a d'abord cru que c'étaient des chats, tellement ils étaient gros, précisa Milton Brabeck. Et il y avait des singes sur la route, partout. Quand on s'arrêtait, ils venaient grimper sur le combi. Ils doivent être venimeux.

Chris Jones pointa le doigt vers le panneau posé sur le comptoir, annonçant qu'il n'y avait que quatre heures d'eau par jour.

— C'est pour rire ?

— Non, corrigea Malko, ce n'est pas pour rire et vous avez dépassé l'heure de dix minutes. Maintenant, il faut attendre demain pour vous laver.

— *Holy cow !* soupira Chris Jones, c'est encore plus sale que Spanish Harlem ! J'ai vu des gosses tout nus le long de la route. Ils ont l'air de pas bouffer.

— C'est vrai que certains ne mangent pas beaucoup, reconnut Malko. Dans ce pays, il y a encore trois cent millions de pauvres... De très pauvres même.

— Mais je croyais qu'ils avaient la bombe atomique ? objecta Milton Brabeck.

— Ils ont la bombe, confirma Malko, mais ils ont aussi la lèpre, le sida, la malaria et quelques autres maladies... Bon, je suppose que vous êtes fatigués ?

— Ça ne fait que six heures de route depuis Delhi, soupira Chris Jones. J'ai fait ma prière dix fois, il y a des ravins partout et ils conduisent comme des fous... Bon, on a faim.

— Je vais vous conduire à un McDo, promit Malko. C'est juste au bout de la rue.

— C'est une rue, ce sentier boueux ?

— C'est LA rue. Je vous emmène.

— Tiens, on a pensé à vous, fit Chris Jones, en tendant à Malko un sac argenté du *duty free* de Dubaï.

Il l'ouvrit, découvrant une bouteille de Stolychnaia et une de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs.

— Je suppose qu'on ne trouve pas ces trucs ici, remarqua Chris Jones.

— Merci, fit Malko. Vous avez absolument raison.

Les deux Américains semblaient tétanisés par la foule de hippies, jeunes et vieux. Et les Tibétains faméliques aux visages inexpressifs semblaient les effrayer tout autant. Le McDo de Main Square était assiégé par une meute de *backpackers* hirsutes et affamés, d'une saleté repoussante. Finalement, les deux gorilles mangèrent debout, sur le trottoir.

— La viande a un drôle de goût, remarqua Milton Brabeck. Elle est pas pourrie ?

— Ce n'est probablement pas du bœuf, fit suavement Malko. Ici, c'est un animal sacré qu'on ne mange pas...

Chris Jones cracha aussi sec son morceau de viande.

— Et c'est quoi, alors ?

— Peut-être du zébu... Ou un autre animal non sacré.

Discrètement, Chris et Milton posèrent leurs McDo sur une poubelle et battirent en retraite.

— On n'a plus faim, conclut Milton Brabeck. Ils ont du café à l'hôtel ?

— Ils ont même du beurre et du pain, assura Malko. Mais pas avant demain matin. Ici, le *room-service* est inconnu.

Ils regagnèrent le *Surya* et il les accompagna jusqu'à leur chambre, au second. En voyant la couleur des draps qui, visiblement, n'avaient pas été lavés depuis la création de l'hôtel, Chris Jones avertit :

— Moi, je dors tout habillé.

— Rassurez-vous, Malko, même si vous êtes un peu froissés demain, vous vous fondrez parfaitement dans le paysage.

— Je respire mal, soupira soudain Milton Brabeck.

— Nous sommes à 2000 mètres.

— 6000 pieds ! s'exclama Chris Jones. C'est vachement haut !

Il regardait d'un air dégoûté le trou sombre qui servait de salle de bains. Pas de baignoire et un vague tuyau en guise de douche.

— Ici, on ne doit pas pouvoir boire l'eau du robinet, remarqua-t-il.

Milton Brabeck ricana.

— Si, tu peux, mais après, tu as les dents qui tombent...

— Putain ! conclut Chris Jones, j'avais vu une publicité vachement chouette sur CNN ; *Incredible India*. C'était pas du tout comme ça... Tout était vachement beau, il y avait des lumières partout.

— C'était de la pub, rétablit Malko. Bon, reposez-vous. Demain matin, vous travaillez.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Du baby-sitting.

— Avec vous ?

— Non, nous avons deux « cibles » à protéger ; un enfant et une Brésilienne.

— Ensemble ? firent-ils d'une même voix.

— Non.

Milton Brabeck se permit un ricanement discret.

— Je suppose que c'est vous qui protégez la Brésilienne.

— Vous y contribuerez, assura Malko.

— O.K., conclut Milton Brabeck, on aura le temps de visiter le dalaï-lama ?

— Visiter ?

— Ben oui, c'est ici qu'il est, non ?

Jadis, on prenait le Pirée pour un homme, ici, c'était l'inverse.

— Ce n'est pas un monument, expliqua Malko, mais un être humain plein de bonté, que vous aurez peut-être la chance d'apercevoir. On l'appelle l'Océan de Sagesse.

Intimidés cette fois, ils ne discutèrent pas. Milton Brabeck était déjà en train d'ouvrir une mallette métallique à l'intérieur doublé de mousse. Dedans il y avait de quoi gagner la bataille de Stalingrad.

— C'est pour ça qu'on arrive en retard, expliqua Chris Jones. Notre matos est venu par la valise diplomatique, *via* Francfort.

— Je retourne protéger la Brésilienne, annonça Malko. Demain matin, je vous emmène voir votre client junior.

Il comptait reprendre avec Linda de Carvalho la conversation interrompue.

*

* *

La réunion restreinte se tenait dans le bureau même du numéro 1 du Guoanbu, Geng Huichang, au huitième étage du 28 avenue Dongcheng-An, l'immeuble abritant ses services. Contrairement à son habitude, le haut fonctionnaire semblait d'excellente humeur. Il ouvrit un dossier gris marqué du sceau *Naibu* et s'adressa à He Dequan, le responsable du Septième Bureau du Guoanbu chargé des Opérations spéciales.

— Camarade Dequan, annonça-t-il, j'ai reçu de très bonnes nouvelles de Dharamsala. Le responsable de la mission d'observation du Deuxième Bureau a fait du bon travail.

Liu Jinyin, son second, et aussi le responsable du renseignement à l'étranger, sourit modestement.

En face de lui. Lu Shiling, responsable du Cinquième Bureau, les agents illégaux, surnommés les « poissons des grands fonds », attendait un compliment, lui aussi, mais il n'y eut pas droit. Il faut dire que son service n'intervenait pas directement dans l'opération projetée par le camarade Geng Huichang. Même s'il était à la source de toute l'affaire. Il se contenta d'écouter.

— Le chacal à visage humain de Dharamsala⁽⁴³⁾ vient enfin de commettre une erreur, continua le chef du Guoanbu. Il nous a désigné la cible que nous devons éliminer.

Il résuma pour ses collaborateurs son plan d'action, échafaudé grâce aux informations recueillies par la camarade Lou sur le futur dalaï-lama.

He Dequan attendit respectueusement qu'il ait fini de parler pour poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— Camarade, si nous intervenons pour neutraliser ce jeune garçon, ne risque-t-il pas d'être remplacé par un autre, de la même façon, puisque c'est le chacal qui le désigne ?

Geng Huichang attendait cette question. Il sourit.

— Camarade, ces gens-là ne fonctionnent pas comme nous. Leur cerveau est obscurci par des superstitions qui les ligotent comme des

chaînes d'acier. Grâce à la source « Jade précieux », nous sommes parfaitement au courant du processus en cours. Si quelque chose arrive au garçon que le dalaï-lama a choisi pour être son successeur, toute son opération sera remise en question. Pour deux raisons. D'abord, pour convaincre les lamas de son choix d'abandonner la tradition de réincarnation, il a dû mentir. Il a prétendu avoir des visions lui révélant que ce petit garçon était lui-même la réincarnation de son vieux maître Trijang Ripoché, disparu en 2002. Ce n'est donc pas un choix arbitraire. Si quelque chose arrive à cet enfant, le dalaï-lama ne pourra pas avoir immédiatement une nouvelle « vision » qui en désignerait un autre. Les lamas sont déjà réticents, ils ne le suivraient pas. Or, sur le plan religieux et spirituel, il ne peut rien décider tout seul...

Admiratifs, les trois responsables écoutaient sa démonstration. Geng Huichang prit un peu d'eau et continua :

— La seconde raison est tout aussi évidente. Notre opération réussie déclenchera certes un tollé, mais, surtout, le dalaï-lama sera accusé d'avoir fait courir des risques énormes à un enfant ! Étant donné son image de non-violent, il en souffrira. Il ne pourra donc pas recommencer une opération similaire. Sous peine de se couper de ses sponsors étrangers. Donc, il sera obligé de revenir au mode de désignation traditionnel, en vigueur depuis plus de six siècles, qui réclame d'abord sa disparition. Cette remise en question nous donnera le temps de passer à la phase finale de l'élimination du plus dangereux des Cinq Poisons.

Lu Shiling, le responsable des « poissons des grands fonds » ne put s'empêcher de remarquer :

— D'après mes informations, le chacal, à 72 ans, est en très bonne santé.

Geng Huichang esquissa un sourire.

— Je travaille à un plan, imparable, dont je ne peux encore rien vous dire. Il faut d'abord éliminer la première menace. Par la suite, une fois la voie dégagée, nous nous appuierons sur les lamas qui nous sont favorables au Tibet afin que le quinzième dalaï-lama soit un ami de la République populaire chinoise. La clique des exilés en Inde disparaîtra alors d'elle-même. Le prédécesseur de notre camarade Ta Erqing, en charge des Affaires religieuses, avait mené une opération similaire concernant l'église chrétienne en Chine. Avec beaucoup de doigté. Ce qui nous a donné une image de tolérance.

Personne ne rit.

Depuis des années, le Guoanbu avait systématiquement acheté, par la menace ou la corruption, toute une hiérarchie religieuse catholique,

d'ailleurs désavouée par le Vatican, qui, tout en faisant semblant de pratiquer sa religion, obéissait au doigt et à l'œil au Parti communiste chinois.

Soudain, les trois hommes se demandèrent pourquoi Ta Erqing, le responsable des Affaires religieuses et ethniques du Politburo, ne participait pas à cette réunion. Ils se souvinrent à temps, avant de commettre une gaffe, que, suite à son défaut d'analyse de la situation au Tibet, il était désormais en disgrâce.

Tout le monde but un peu de thé et Geng Huichang se tourna de nouveau vers le patron du Septième Bureau pour dire d'une voix égale :

— Bien entendu, camarade He Dequan, il faut que cette opération ne puisse jamais nous être attribuée. C'est un ordre non discutable du camarade Hu Jintao. Le contraire entraînerait des conséquences catastrophiques pour notre pays.

Tous les yeux se tournèrent vers le camarade He Dequan, s'attendant à le voir se décomposer. Ce que lui demandait le patron du Guoanbu paraissait pratiquement impossible. Toute atteinte au dalaï-lama ou à son entourage pointait instantanément le doigt sur Beijing. Pourtant, He Dequan souriait.

— Camarade Huichang, dit-il d'une voix assurée, il en sera ainsi. Il me faut environ une semaine pour mettre les choses au point. Je vous rendrai compte au fur et à mesure.

Geng Huichang approuva d'un signe de tête. Devant les autres, même s'il se doutait de la méthode qui allait être employée, il ne voulait pas révéler ce secret d'État, même à des camarades extrêmement sûrs. La longue histoire du Guoanbu et du Parti communiste avait compté de nombreux revirements politiques et on n'était jamais assez prudent.

Devant le silence de ses interlocuteurs, Geng Huichang referma son dossier gris et annonça simplement :

— Prochaine réunion d'étape dans trois jours, à la même heure.

Ils se séparèrent dans le couloir, lui demeurant dans son bureau et ses collaborateurs prenant congé avec force courbettes, avant d'aller récupérer leur voiture de fonction dans la cour. He Dequan descendit un étage à pied pour aller s'enfermer dans la salle du chiffre afin de rédiger des ordres détaillés pour l'équipe de New Delhi qui allait avoir la charge de cette mission. Dieu merci, il avait préparé de longue date les outils nécessaires à une action aussi délicate, ce qui expliquait sa sérénité.

Il allait frapper, et personne ne pourrait soupçonner la République

populaire de Chine d'être derrière cette action. Peut-être abuserait-il le dalaï-lama lui-même !

CHAPITRE XIX

Chris Jones regardait, abasourdi, les centaines de fidèles assis en plein soleil, plus ou moins abrités sous d'immenses parapluies multicolores, contemplant un écran géant qui retransmettait, en différé, le « *teaching* » d'un lama. Il y avait de tout : des réfugiés tibétains, les mains jointes au-dessus de leur front, des hippies de tous les âges et même quelques touristes indiens, venus par curiosité.

Malko avait tenu à lui montrer la zone où les gorilles veilleraient sur le faux Shamar Situ. Laissant Milton Brabeck chez Linda de Carvalho, afin qu'il se familiarise avec la Brésilienne.

Soudain, un long murmure parcourut l'assistance. Ceux du premier rang se levèrent soudain pour s'aplatir aussitôt sur le sol, dans une prosternation totale, à plat ventre. Le dalaï-lama venait d'apparaître sur l'écran.

— C'est dingue ! fit le gorille de la CIA. Ils le prennent pour un Dieu, ou quoi ?

— Mieux, corrigea Malko, pour la réincarnation du premier Bouddha historique, Sakyamuni, qui vivait il y a 2500 ans en Inde du Nord, surnommé « L'Océan de Sagesse ».

— Qu'est-ce qu'il doit se faire comme blé ! lâcha Chris Jones bassement terre à terre. Billy Graham⁽⁴⁴⁾ est un nain à côté de lui. Chez nous, en Amérique, un type comme cela aurait un yacht de cent mètres et un château à Beverly Hills, sans parler des nanas.

— L'acteur Richard Gere est un fidèle du dalaï-lama, précisa Malko. Il vient régulièrement ici et se comporte exactement comme tous ces gens...

Chris Jones secoua la tête, accablé.

— C'est sûrement un Démocrate ! Tous des tarés. Quand vous voyez ce qu'ils présentent à l'élection présidentielle : un nègre et une gonze ! Heureusement qu'il y a le vieux McCain ; il n'est plus tout frais, mais au moins il est blanc.

Malko ne put s'empêcher de relever cette marque de racisme ordinaire.

— Chris, vos propos prouvent que le dalaï-lama a encore un long chemin à parcourir dans sa réconciliation des races par la non-violence !

— Non-violence, *bullshit*, grommela Chris Jones. C'est un truc de flotte. Vous m'auriez fait venir si j'étais non violent ?

— Je dois reconnaître que non, dut admettre Malko. Bien, allons voir notre client. Désormais, vous ne le quitterez pas d'une semelle.

Ils s'éloignèrent vers le haut du « compound » de la TRC, là où des enfants jouaient au basket et au football. Repérant tout de suite un petit garçon dans le même uniforme que ses camarades : chemise à petits carreaux bleus, gilet vert à la bordure dorée, pantalon bleu. Seule différence, il était encadré par quatre jeunes Tibétains athlétiques. Quand l'Américain et Malko s'approchèrent, ils leur jetèrent un regard suspicieux. Malko se demanda si l'artillerie du gorille était visible ou s'ils avaient un sixième sens.

Chris Jones se retourna vers lui, étonné.

— Pourquoi on est venu dans ce bled pourri ? Il a déjà des baby-sitters ; ces types ont l'air sérieux.

— Certes, précisa Malko, mais ils ne sont pas armés. Les Indiens l'interdisent.

La mâchoire de Chris Jones se décrocha.

— Pas armés ! Comment on peut protéger quelqu'un sans être armé ?

— Ils y arrivent, assura Malko. Même à mains nues, ils sont redoutables.

Il raconta à Chris Jones la mort du Chinois énucléé. Le gorille n'arrivait pas à y croire.

— On est chez les sauvages ! conclut-il, en se grattant furieusement. Si vous saviez ce que j'ai trouvé dans la douche, ce matin...

— Quoi ?

— Une bête. Un truc qui sortait du lavabo, avec des poils partout et plein de pattes.

— Un mille-pattes ? avança Malko. Vous m'avez fait peur, j'ai cru que c'était un rat.

— J'ai quand même failli le flinguer, grommela Chris Jones ; depuis hier, je me gratte sans arrêt. J'ai même peur de l'eau.

— Si vous ne la buvez pas, elle ne peut pas être nocive, assura Malko. Au pire, quelques irritations.

Chris Jones pâlit.

— On trouve de l'eau de Cologne, ici ? Moi, je me lave plus ; j'ai pas envie de voir ma peau devenir toute noire.

Malko repensa à son amie Sud-Africaine qui, en Afghanistan, le

« karcherisait » au Taittinger Comtes de Champagne⁽⁴⁵⁾. Ici, elle aurait eu du succès.

— Bien, conclut-il, je vais vous présenter au responsable de la sécurité du dalaï-lama. Nous avons besoin de lui.

En effet, sur instruction du lama Chaclok, Dagpo Rinpoche, le chef de la Sécurité, avait accepté de communiquer à Malko, les horaires de sortie du pseudo Shamar Situ, le petit garçon choisi pour être le futur dalaï-lama. Malko avait hâte de s'organiser, sachant que le Guoanbu allait certainement mordre à l'hameçon.

*

* *

Jya Keyun n'en pouvait plus. Depuis trois jours, il n'avait mangé que quelques fruits et un *chicken byriani* acheté avec de l'argent obtenu en mendiant. Heureusement, les mendiants étaient légion à Mac Leod Ganj et il ne risquait pas de se faire remarquer. Simplement, il demeurait à la périphérie du village, de crainte de rencontrer l'agente du Guoanbu qui avait organisé le kidnapping de la Brésilienne. Il était sans illusion ; si elle le croisait, elle le liquiderait immédiatement.

Jya Keyun avait hésité longtemps sur la conduite à tenir, renonçant très vite à retourner à Delhi. Au sein du Guoanbu, il était forcément catalogué comme traître depuis sa remise en liberté par les Tibétains. Jamais ses supérieurs ne croiraient à son histoire : s'il avait été relâché, c'est qu'il avait été « retourné ». Les Chinois, qui pratiquaient souvent ce sport, n'auraient aucun doute. Il faudrait qu'il avoue, même s'il n'avait rien fait. Machinalement, il tendit la main devant un car de touristes qui débarquaient. Une femme lui glissa quelques roupies dans la main avec un regard apitoyé.

C'est vrai qu'il n'était pas flambant... Pas rasé, les cheveux en broussaille, son T-shirt noir et son pantalon tachés et déchirés. Mais surtout, son regard était éloquent. Il avait faim, était à bout de fatigue et cela se voyait. Évidemment, dans ce pays où la mendicité était un sport national et où les miséreux se comptaient par millions, il ne faisait pas tache.

Il tituba, ébloui de fatigue. Des gouttes de pluie commençaient à tomber et il alla se réfugier au temple tibétain des moulins à prières. Assis à même le sol, la main mécaniquement tendue vers les visiteurs, grelottant, il se dit qu'il devait trouver une solution. Mac Leod Ganj était un piège au bout du monde. Sans papiers, sans argent, traqué par le Guoanbu, dès qu'on ne le croirait plus mort, son avenir était sérieusement limité. Tandis qu'il regardait les gens passer devant lui, il entrevit une solution.

Il avait trop faim pour tenir encore longtemps. S'il allait se constituer prisonnier à la police indienne, il savait ce qui l'attendait. Haïssant les agents du Guoanbu, certains policiers, quand ils en attrapaient un, s'amusaient à faire un trou dans sa boîte crânienne et à y verser ensuite de l'essence qu'il n'y avait plus qu'à enflammer, pour faire un joli feu de joie avec sa cervelle... Dans la police indienne, les droits de l'homme n'avaient pas encore percé...

Ayant vu passer devant lui quelques dizaines de visiteurs sans recueillir aucune roupie, Jya Keyun se dit qu'il était temps de tenter autre chose. Il se leva et se dirigea vers l'extrémité est du village.

*

* *

Chris Jones fixa, ahuri, le petit bâtiment d'un étage à la peinture jaunâtre délavée par les pluies, qui arborait fièrement l'inscription : « Tibetan Parliament ».

— Ils ont pas l'air riches, remarqua-t-il.

Les bâtiments abritant le gouvernement tibétain en exil, regroupés autour du petit square carré occupé par une stûpa et quatre mâts arborant le drapeau tibétain, ne payaient pas de mine. Malko, Chris Jones et Pratap Vihar montèrent quelques marches pour entrer dans le Department of Security, tout aussi modeste, défendu par une grille métallique. La secrétaire au visage lunaire les introduisit tout de suite chez Dagpo Rinpoche. Chris Jones semblait trop grand pour le bureau tout en longueur. Intimidé, il s'inclina devant le Tibétain qui les installa tant bien que mal autour de son bureau.

— Le lama Chaclok m'a expliqué votre mission, confirma-t-il à Malko. Je vous ai préparé les horaires de sortie de ce garçon pour la semaine qui vient.

Il tendit à Malko une feuille couverte de chiffres.

— La nuit, où dort-il ? interrogea Malko.

— Dans son dortoir habituel. Avec une trentaine d'autres élèves... Nos hommes sont là, reliés ici par radio. Nous pouvons intervenir très vite et prévenir la police indienne.

— La TRC est à un bon quart d'heure d'ici en voiture, remarqua Malko. C'est long. Vous ne voulez pas que nous partagions cette tâche aussi ?

Le Tibétain arbora un sourire gêné et avoua de sa voix cassée :

— Je ne suis pas autorisé à faire entrer des étrangers dans ces dortoirs, je pense que la nuit, il ne se passera rien... C'est très compliqué de repérer ce garçon, nous le changeons de place tous les

soirs.

— Vous n'avez rien remarqué de suspect autour de la TRC ?

Dagpo Rinpoche eut une moue impuissante.

— C'est difficile, il y a beaucoup de monde, des étrangers, des Indiens. Ils font tous des photos.

Il alluma une cigarette, une Navy Cut, louchant sur les énormes bras de Chris Jones. Celui-ci se tourna vers Malko.

— Vous croyez vraiment qu'ils vont s'attaquer à un gosse ?

Malko demanda aussitôt au directeur de la Sécurité :

— Pouvez-vous montrer à mon ami la photo du corps de celle que vous appeliez Kalsang Mo ?

Dagpo Rinpoche partit vers la pièce voisine et Chris Jones souffla à Malko :

— C'est marrant, on dirait *Le Parrain* ! Il a la même voix.

Le Tibétain revenait avec une liasse de photos qu'il tendit à Chris Jones. Malko regardait par-dessus son épaule. Les photos avaient été prises à la morgue. On voyait distinctement les blessures zébrant tout le corps de la jeune Allemande. Le ventre percé de plusieurs blessures... Chris Jones leva la tête, très pâle.

— Ils étaient plusieurs ?

— Nous ne pensons pas, dit Malko. Mais cela vous donne une idée de quoi sont capables les Chinois et leurs alliés.

Dagpo Rinpoche reprit silencieusement les photos et ils repartirent avec les précieux horaires.

— Je peux vous dire que si je vois un gars s'approcher du gosse, il n'aura pas le temps de lui dire grand-chose, affirma Chris Jones. Même si Milt n'est pas là. J'ai apporté un Desert Eagle 357 Magnum qui tire des obus. Surtout sur un Chinois, cela fait de l'effet. Et j'ai un chargeur de huit coups... À vingt mètres, je lui fais exploser la tête.

— Espérons qu'on n'en viendra pas là, soupira Malko.

Il recommençait à pleuvoir. Ils reprirent leur taxi et Pratap Vihar donna l'adresse de Linda de Carvalho. Le petit *stringer* indien semblait mesmerisé par la puissance physique de Chris Jones. Ce dernier tenait tout juste dans la petite voiture japonaise.

Les deux gardes tibétains étaient toujours en haut de l'escalier. Ils frappèrent à la porte de Linda de Carvalho et celle-ci cria d'entrer. Chris Jones, à peine à l'intérieur, éternua violemment.

L'encens.

Malko faillit éclater de rire. La Brésilienne et Milton Brabeck étaient assis face à face sur les tapis, dans la même position du lotus. La jeune femme, vêtue d'une tunique multicolore en soie transparente, le gorille en polo. Il semblait horriblement mal à l'aise et la sueur dégoulinait sur son visage. À côté de lui, posé sur le tapis, un gros pistolet automatique. Son pantalon relevé révélait un *ankle-holster*, juste au-dessus de la cheville, avec un petit deux-pouces.

Linda de Carvalho était bien gardée.

Il régnait dans la pièce une chaleur étouffante, aggravée par les vapeurs d'encens et le manque d'aération.

— Je crève de chaleur ! gémit Milton Brabeck.

— Va prendre l'air, conseilla Chris Jones, on est là.

— Je ne peux plus me lever, avoua-t-il. C'est elle qui m'a croisé les jambes. Je n'arrive pas à me déplier.

Il fallut que Malko et Chris Jones soulèvent Milton Brabeck du sol pour qu'il puisse se remettre debout. Grimaçant de douleur, à cause de crampes dans les jambes.

— Ça va mieux ? demanda Malko. Pratap vous attend dans la voiture, à l'entrée de la rue. Il va vous emmener à la TRC pour que vous reconnaissiez les lieux. On se retrouve à l'hôtel. Comme ça, vous pourrez faire du shopping.

Les deux Américains s'étranglèrent.

— Du shopping ! Mais il n'y a que du haschich... Le reste c'est des saloperies immondes.

Ils allaient sortir lorsqu'on frappa un coup léger à la porte. Linda de Carvalho cria d'entrer et le battant s'ouvrit sur une créature incroyable.

Une blonde à l'énorme bouche pulpeuse, avec une queue-de-cheval, vêtue d'une façon à réveiller un mort. Ses seins épanouis semblaient prêts à faire éclater une sorte de caraco boutonné devant qui en cachait à peine le quart. Elle portait une longue jupe blanche quasi transparente qui laissait deviner un string également blanc. Accroché à l'épaule, un grand sac décoré de photos d'elle en couleurs.

Linda de Carvalho se déplaça et lui sauta au cou.

— Emily ! C'est sympa d'être passée.

La blonde fixait Chris et Milton, visiblement impressionnée par ces deux montagnes de muscles, ignorant carrément Malko.

— Ce sont des copains ? demanda-t-elle.

Les deux gorilles semblaient transformés en statues de sel, fascinés

par cette bimbo incendiaire.

— Ils veillent sur moi, fit Linda en souriant.

Le regard de la blonde s'éclaira.

— Ils pourraient aussi veiller sur moi...

Elle était prête, apparemment, à ne faire qu'une bouchée des deux Américains... Paniqués, Chris et Milton battirent en retraite.

— O.K., on va à la TRC, lança Chris.

— Je peux venir avec vous ? demanda aussitôt Emily. J'adore cet endroit.

Sans attendre leur réponse, elle ajouta :

— J'ai un 4x4, on y tiendra tous.

Résignés, Chris et Milton la suivirent, avec un regard de détresse. Linda de Carvalho éclata de rire.

— Je crois que tes amis plaisent à Emily. Elle adore les grosses queues.

— Ah bon ! fit Malko, estomaqué par cette verdeur de langage. Qui est-ce ?

— Une fille bourrée de thune qui s'emmerde dans la vie. Elle n'aime qu'un truc ; baiser avec un type bien monté, après avoir fumé. Alors, deux...

— C'est tout ce qu'elle fait ici ?

— Oui, elle est arrivée avec un mec superbe, une sorte de Viking qu'elle a épuisé en trois mois. Il est reparti et elle est restée.

— Elle fait du bouddhisme, elle aussi ?

— Elle se spécialise dans le tantrisme. L'étude du Kamasoutra. Elle paie mon gourou pour qu'il lui donne des leçons, mais elle trouve qu'il n'est pas assez membré.

Décidément, Dharamsala attirait tous les allumés du monde. Linda de Carvalho jeta un regard bizarre à Malko.

— Ton ami est gentil, mais il est bizarre. Il me regardait d'une drôle de façon. Comme un violeur. Il avait les yeux hors de la tête.

La soie transparente détaillait ses seins de façon très précise, assez pour déclencher des fantasmes violents chez un citoyen du Middle West.

— Il n'est pas habitué à ta façon de t'habiller, expliqua Malko. Il ne t'aurait pas violée.

Elle s'étira avec un regard câlin.

— Toi, tu peux me violer... Mon gourou m'a dit que je pouvais faire

l'amour avec toi, autant que je voulais. Tu as un bon karma...

— Merci, dit Malko. Viens, nous allons descendre au *Surya*.

Elle passa des sandales et le suivit. Aussitôt, les deux Tibétains leur emboîtèrent le pas.

En descendant le grand escalier rouge, la Brésilienne lança soudain :

— Quelque chose m'est revenu à l'esprit.

— Quoi ?

— Je me souviens où j'ai parlé de la photo et de l'enfant...

Elle le fixait, totalement innocente. Malko sentit son poulx s'envoler.

— C'était où et quand ?

— Chez Lopsang. Il donnait une soirée pour lancer les « Jeux olympiques du Tibet libre », une manifestation qu'il avait organisée. C'était sur sa terrasse et il y avait beaucoup de monde. Il avait invité tout Mac Leod Ganj...

— Tu en as parlé à plusieurs personnes ?

— Je ne sais plus, avoua-t-elle, confuse. Lopsang m'avait donné un pétard très fort et je ne savais plus où j'étais. Il y avait cette Australienne qui s'occupe des vaches et des chiens, mais beaucoup d'autres. Si j'y pense très fort, je vais avoir sans doute une vision. Il faut un peu de patience.

Tout en parlant, ils remontaient vers le *Surya*. Noyés dans la foule habituelle des touristes et des hippies, harponnés par les marchands cherchant à placer leurs horreurs. Comme ils venaient de dépasser une boutique de souvenirs appelée Mahrabba, un homme leur barra la route, la main tendue.

Jeune, le visage plat, les yeux creusés, en guenilles.

Linda de Carvalho plongea une main dans son sac et lui donna un billet de dix roupies. D'habitude, les mendiants ne réclamaient que des pièces. Or, en dépit de cette générosité inouïe, il continua à les suivre, passant même devant eux.

— Je lui ai trop donné, remarqua Linda. Mais je dois penser à mon prochain karma.

Soudain, le mendiant accrocha Malko par la manche, l'empêchant d'avancer, et lui dit quelques mots à voix basse.

— Tiens, il parle chinois, remarqua Linda de Carvalho.

Malko sentit son cœur s'arrêter. Il scruta le mendiant et vit dans ses prunelles sombres autre chose que le désespoir.

— *You, chinese ?* demanda-t-il.

Le mendiant inclina la tête affirmativement.

— *Chinese*, répéta-t-il. *Guojie Anquanbu*.

Malko mit quelques secondes à percuter. Puis il eut une illumination. Les deux mots prononcés par ce Chinois étaient le véritable nom du Guoanbu, utilisé dans les démarches administratives... Il avait devant lui un des Chinois qui avaient tenté de kidnapper Linda de Carvalho.

CHAPITRE XX

Accroché à la manche de Malko, le Chinois le fixait avec une intensité presque gênante. Malko demanda.

— *You speak english ?*

L'autre secoua la tête négativement.

— Non.

Linda de Carvalho observait la scène, intriguée.

— Il veut encore de l'argent ?

— Non, corrigea Malko, c'est un des hommes qui a voulu te kidnapper l'autre jour : un membre des Services chinois. Les Tibétains l'avaient relâché dans la nature. Je ne sais pas pourquoi il est ici. Tu parles chinois ?

— Non.

— Tu connais quelqu'un qui parle chinois ?

— Non plus.

Les Tibétains ignoraient le chinois et les Indiens encore plus. Malko prit le Chinois par le bras et l'entraîna en direction du *Surya*. Il titubait et semblait faible. À peine arrivé dans le *lobby* de l'hôtel, il se passa la main sur l'estomac avec une expression douloureuse : il avait faim. Malko le conduisit dans la *breakfast-room* et commanda des œufs, du café, de l'eau, du pain et du beurre. À peine servi, l'agent du Guoanbu se jeta sur la nourriture : il aurait mangé la nappe.

Malko était déjà au téléphone, appelant la station de la CIA de Delhi, sur son Blackberry crypté.

— Il y a du nouveau, annonça-t-il. Un des agents du Guoanbu qui a tenté d'enlever Linda de Carvalho vient de m'aborder. Apparemment, il veut changer de camp. Seulement, personne ne parle chinois, ici. Il faut m'envoyer d'urgence quelqu'un de l'ambassade.

— Je m'en occupe immédiatement, promet Fred Harriman. C'est formidable.

— Cet homme détient sûrement des informations précieuses, souligna Malko. Il sait qui est le responsable du Guoanbu à Mac Leod Ganj. Il peut nous aider à faire tomber le réseau chinois.

— Je mets quelqu'un dans l'avion dès demain matin, affirma le chef de station.

Linda de Carvalho, fascinée, regardait le jeune Chinois dévorer.

— Je n'arrive pas à croire que ce jeune homme soit si dangereux, avoua-t-elle. Il a l'air si fragile...

— Je l'ai vu à l'œuvre, corrigea Malko, il n'était pas fragile du tout.

— Qu'allez-vous en faire ?

— L'interroger.

— Vous n'allez pas lui faire de mal ? s'enquit-elle, inquiète.

— Ce n'est pas au programme, assura Malko.

Incorrigibles bouddhistes. Avec cette mentalité, ils allaient se faire manger vivants par les Chinois...

Chris Jones poussa la porte de la *breakfast-room*. Derrière lui, Malko aperçut Milton Brabeck et la hippie tout de blanc vêtue, la poitrine prête à faire exploser son caraco, plus sexy que jamais, couvant les deux gorilles d'un regard brûlant.

— On n'a pas pu s'en débarrasser, dit à voix basse Chris Jones. Elle veut absolument nous emmener méditer chez elle.

— Pour le moment, vous avez du travail.

Malko expliqua l'apparition miraculeuse du Chinois et conclut :

— Ses anciens amis doivent le chercher partout pour le couper en morceaux. Il ne faut plus le quitter d'une semelle. Demain, la station de Delhi envoie du renfort. Moi, je veillerai sur Linda de Carvalho.

Discrète, la blonde incendiaire s'était installée dans un fauteuil du *lobby*. Bien décidée à ne pas lâcher ses proies.

— Je vais prendre une chambre supplémentaire pour notre invité, dit Malko.

— C'est un vrai défecteur ? demanda Milton Brabeck. Vous êtes sûr que ce n'est pas un piège ?

— Je ne pense pas. D'ailleurs, vous et Chris allez partager une chambre avec lui. Je ne veux prendre aucun risque.

Le Chinois avait avalé tout ce qu'il y avait à manger. Malko le guida jusqu'à une chambre et lui expliqua par gestes que Milton Brabeck et Chris Jones resteraient avec lui. Le Chinois s'allongea sur le lit et trente secondes plus tard, il dormait.

*

* *

En tout cas, ce n'était pas un simulateur. Milton Brabeck et Chris Jones s'installèrent chacun dans un fauteuil, prêts à tout et légèrement déboussolés. C'était trop d'exotisme pour eux.

Pratap Vihar louchait sur Emily, les yeux hors de la tête. La blonde, tranquillement, avait allumé un énorme pétard de haschich, en attendant le retour des gorilles. Linda de Carvalho bavardait gentiment avec elle. Malko en profita pour prendre Pratap Vihar à part.

— Étiez-vous là quand votre ami Lopsang a donné une soirée pour fêter les Jeux olympiques tibétains ?

— Bien sûr, mon journal m'avait envoyé de New Delhi, mais c'était surtout folklorique, pourquoi ?

— Linda de Carvalho était là ?

— Je crois, oui.

— On fumait beaucoup de haschich à cette soirée ?

Le journaliste indien sourit, vaguement gêné.

— Oui, pas mal.

— Vous ne vous souvenez pas des gens qui s'y trouvaient ?

— Oh, tous ceux qui gravitent autour des Tibétains en exil. Il y avait ma copine, la vétérinaire, des ONG, des marginaux.

— Quand Lopsang revient-il ?

— Dans deux jours.

— Il aura peut-être de meilleurs souvenirs, espéra Malko.

*

* *

Linda de Carvalho avait finalement consenti à rester au *Surya*, en dépit des mauvaises ondes.

À l'étage du dessous, Chris et Milton veillaient sur le défecteur chinois.

En sortant de la salle de bains, Malko trouva la Brésilienne en plein exercice de yoga, sur la moquette crasseuse. Entièrement nue, comme si elle avait été seule. Elle se déplia d'un geste gracieux et s'approcha de lui.

— Puisque tu as traité humainement ce pauvre Chinois, dit-elle, tu mérites une récompense.

La nature de la récompense se lisait facilement dans son regard. Avant d'être bouddhiste, Linda de Carvalho avait été une authentique salope tropicale, élevée au soleil de Rio. Il en restait quelque chose.

Avec une délicatesse digne d'éloges, elle balançait paresseusement son torse, de façon que les longues pointes bistre de ses seins viennent effleurer la poitrine de Malko. Il eut l'impression de recevoir une

petite décharge électrique. Machinalement, il caressa sa croupe nue et, aussitôt, la Brésilienne approcha son ventre du sien.

— C'est de cette façon que tu veux faire l'amour ? demanda-t-elle, espiègle.

Malko se dit qu'après tout, dans cette atmosphère particulière imprégnée de paranormal, la télépathie fonctionnait peut-être. Il n'eut pas le temps de répondre. On avait frappé un coup léger à la porte. Avant qu'il puisse bouger, Linda de Carvalho avait foncé, toujours nue.

La somptueuse hippie blonde s'encadra dans le battant et entra, refermant comme si elle ne voyait pas Malko.

— Je cherchais tes amis ! dit-elle. Ils ont disparu.

Linda mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut, ils travaillent !

Devant l'expression déçue d'Emily, elle s'approcha d'elle et demanda tendrement.

— Veux-tu méditer un peu ?

Sans attendre sa réponse, elle défit doucement les boutons du caraco blanc, libérant une énorme poitrine qui ne demandait qu'à s'épanouir. Se mettant aussitôt à la masser avec douceur.

Appuyée au mur, la hippie se laissait faire, regardant Malko par-dessus l'épaule de sa copine. Celui-ci, toujours debout au milieu de la pièce, commençait à être sérieusement ému. Il vit le regard de la blonde s'allumer et elle murmura quelques mots à l'oreille de Linda. Celle-ci se retourna et lança à Malko.

— Qu'est-ce que tu fais ? Viens avec nous.

Il hésita : tout cela était fou, avec un défecteur chinois dans la chambre voisine et des tueurs du Guoanbu qui rôdaient. Mais ce village himalayen avait quelque chose d'irréel, où la réalité la plus sordide et la plus féroce côtoyait le rêve, la magie, le paranormal, dans l'atmosphère prenante d'un lieu toujours noyé de brouillard, à cause des nuages bas, comme si on se trouvait sur une autre planète.

À peine fut-il contre Linda de Carvalho qu'elle cambra la croupe, effleurant son sexe déjà dans d'excellentes dispositions.

Le très léger balancement indolent de cette croupe cambrée et dure acheva d'enflammer Malko. La Brésilienne, qui avait décidé de l'initiative, lâcha la poitrine d'Emily pour attraper les mains de Malko et les poser sur les seins gonflés qu'elle venait d'abandonner.

— Caresse Emily, dit-elle, ses seins sont beaucoup plus beaux que les miens.

Il est vrai que, grâce à une dose de silicone gigantesque, ils avaient une consistance idéale.

Linda de Carvalho ne resta pas longtemps les mains libres. Sa main droite se glissa sous la longue jupe blanche, puis, écartant le string tout aussi blanc, commença à pianoter autour du sexe d'Emily. Celle-ci poussa un feulement rauque et Malko sentit les grosses pointes de ses seins durcir sous ses doigts. Linda, sans se retourner, suggéra d'une voix douce :

— Prends-moi comme tu le souhaitais. Vite. Je la connais, elle ne va pas tenir longtemps.

En même temps, elle se cambrait encore plus. Malko ne put résister à cette invite muette. D'une main ferme, abandonnant un des seins d'Emily, il guida son sexe jusqu'à l'entrée des reins de Linda. S'y enfonçant aussi facilement que dans un sexe.

Maintenant, Emily couinait sans arrêt. De plus en plus fort, sous les doigts expérimentés de sa copine.

Malko, abuté dans les reins de la Brésilienne, fut aussitôt serré par ses muscles les plus secrets. Balayé par une pulsion sauvage, il réalisa que sa résistance n'allait pas excéder quelques secondes...

C'est ce que voulait Linda de Carvalho... Elle dut modifier sa caresse, car Emily se mit à émettre un long gémissement modulé, de plus en plus aigu.

Une vraie sirène.

Au moment où le son devenait insupportable, Malko se vida au fond de Linda de Carvalho, avec un cri tout aussi sauvage, les mains crispées sur les énormes seins de la hippie au regard révolté.

Le silence retomba, les respirations se calmèrent et le trio se défit.

Emily eut juste assez de force pour se traîner jusqu'au lit et s'y affaler.

Libérée de Malko, Linda de Carvalho se retourna avec un sourire angélique.

— Si tu restes assez longtemps à Mac Leod Ganj, dit-elle, tu sauras vraiment faire l'amour... Comme on l'enseigne dans le tantrisme.

Le cerveau de Malko commençait à se recomposer. Cette récréation sexuelle impromptue l'avait vidé. Il pensa aux deux gorilles et souhaita qu'ils n'aient rien entendu...

— Ton amie reste là ? demanda-t-il.

— Tu ne vas pas la jeter dehors ! lança d'un ton de reproche Linda de Carvalho. Elle est fatiguée. Couche-toi, je vais faire un peu de yoga. Et j'ai soif.

Elle alla au minibar et l'ouvrit, poussant aussitôt une exclamation extasiée.

— Tu as du champagne !

— On me l'a apporté.

— Je peux en prendre ? Il y a une éternité que je n'en ai pas bu.

— Bien sûr.

C'est elle qui déboucha la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs, réveillant Emily pour qu'elle participe à la fête. En un temps record, les deux amies vinrent au bout du flacon Taittinger. Malko, lui, s'était allongé et, très vite, il plongea dans un sommeil profond. Comme si on l'avait vidé de toute son énergie vitale.

*

* *

Lou était nerveuse, attendant la réaction du Guoanbu de Delhi. Elle avait pris un capuccino avec une bande d'allumés d'une ONG « pro-animaux » qui la couvraient d'éloges et elle revenait chez elle à pied.

Soudain, elle repensa à l'agent de la CIA installé au *Surya*, se disant que son élimination plairait forcément à Beijing, avant le lancement de l'opération finale contre le futur dalaï-lama. Si elle avait su dans quelle chambre il se trouvait au *Surya*, elle aurait pris le risque d'y aller pour l'exécuter sur place. Étant donné la nonchalance de la police indienne, les risques étaient limités.

Elle se dit finalement que le mieux était de s'y poster le lendemain et d'attendre une occasion favorable. Linda de Carvalho ne présentait plus aucun intérêt à ses yeux, puisque le petit garçon futur dalaï-lama était identifié.

*

* *

Malko avait l'impression d'avoir dormi cent ans. Pourtant, lorsqu'il ouvrit les yeux, la chambre était encore plongée dans l'obscurité.

Il sentait un lourd oreiller posé sur son ventre et envoya machinalement la main pour s'en débarrasser, rencontrant des cheveux. Presque immédiatement, il sentit son sexe avalé par un écrin humide et brûlant : Emily était revenue à la vie. Il distingua sa silhouette, agenouillée en biais, débarrassée de la longue jupe de dentelle blanche. Elle se servait de sa bouche d'une façon magique et, très vite, elle abandonna son sacerdoce, saisissant sans un mot le sexe tendu de Malko par sa base et pivotant de façon à lui tourner le dos. À genoux, la croupe haute, elle s'offrait silencieusement, probablement

pour ne pas réveiller Linda de Carvalho qui dormait à plat ventre sur le bord du lit.

Malko se retrouva collé à sa croupe. Emily avait conservé son string et il n'eut qu'à l'écarter pour plonger au fond de son ventre. Embrochée jusqu'à la garde, la hippie blonde commença à balancer furieusement sa croupe, couinant de plus en plus fort sous les coups de boutoir de Malko. Celui-ci profita plus longtemps du ventre d'Emily que des reins de la Brésilienne. Lorsqu'il se répandit enfin en elle, Emily avait déjà eu deux ou trois orgasmes. Linda de Carvalho dormait toujours.

Il reprit son souffle, à plat dos, pensant soudain à ce qui l'attendait au réveil.

Si l'interprète de chinois arrivait comme prévu, il allait peut-être pouvoir décapiter le réseau du Guoanbu à Dharamsala.

*

* *

Lou traînait dans les rues de Mac Leod Ganj depuis le matin. On y voyait à peine à cause d'une brume blanchâtre. S'attardant dans les boutiques voisines du *Surya*, elle attendait de voir surgir l'agent de la CIA. Ensuite, elle improviserait. Pour se donner une contenance, elle se força à discuter le prix d'un moulin à prières, prétendument tibétain, mais fabriqué à Bombay.

Chris Jones et Milton Brabeck, encadrant le défecteur du Guoanbu en train de dévorer son *breakfast*, jetèrent un regard soupçonneux à Malko qui venait de pénétrer dans la *breakfast-room* en compagnie de Linda de Carvalho et d'Emily. Celle-ci plongeait déjà vers les deux Américains.

— Vous allez trouver le temps de méditer, aujourd'hui ? demanda-t-elle d'un air gourmand.

Apparemment. Malko ne l'avait pas rassasiée.

— Tout s'est bien passé ? demanda Malko à Chris Jones pour détourner les soupçons.

— Il est pas causant, fit le gorille. Il sourit même pas. Vous avez dû passer une nuit plus agréable que nous, ajouta-t-il d'un ton lourd de sous-entendus.

— Il ne parle que chinois, précisa Malko, langue que vous ne maîtrisez visiblement pas. J'espère que l'interprète envoyé par Delhi ne tardera pas.

— En attendant, qu'est-ce qu'on fait ?

— Ramenez-le dans la chambre, c'est plus sûr, je vais appeler Delhi

pour avoir des nouvelles.

Le Chinois avait fini de lécher son assiette. Ils lui firent signe de se lever et il leur obéit docilement. Sortant le premier de la *breakfast-room*.

Soudain, il s'arrêta net avec une exclamation brève, puis se mit à courir vers la rue.

*

* *

Lou avait fini par se dire que le plus simple pour étudier sa cible était encore de s'installer dans le hall du *Surya* où elle passerait inaperçue. Beaucoup de gens venaient admirer la vue sur la vallée. Elle n'était pas là depuis cinq minutes qu'elle aperçut un visage connu sortant de la *breakfast-room*. Il lui fallut plusieurs secondes pour reconnaître Jya Keyun, l'agent du Guoanbu emmené par les hommes du dalaï-lama, après leur tentative de kidnapping ratée.

Pendant quelques instants, les pensées s'entrechoquèrent dans sa tête, puis une évidence se fit jour, fulgurante : s'il était entre les mains des Américains, il allait la dénoncer. Comme une automate, elle plongea la main dans son sac et saisit la crosse de son pistolet...

Jya Keyun vit son geste. Il poussa un cri étranglé et fonça à travers le lobby en direction de la rue, laissant les gorilles et Malko sur place. Lou avait tiré l'arme de son sac et l'ajusta. Au moment où il atteignait le perron, le pistolet cracha deux courtes flammes jaunes presque sans bruit. Jya Keyun trébucha, comme s'il avait manqué une marche, et s'effondra sur le sol boueux, juste devant l'hôtel.

Incrédules, Malko et les deux gorilles fixaient la Chinoise.

Chris Jones reprit ses esprits le premier. Brandissant son *Desert Eagle*, il hurla :

— *Freeze !*

Malko était en train d'arracher son Glock de sa ceinture lorsque la Chinoise, d'un geste très calme, ouvrit la bouche et y enfonça le canon de son pistolet, pressant aussitôt la détente.

Lou eut un sursaut. La grande baie vitrée derrière elle se marbra instantanément d'éclaboussures sanglantes et elle tomba en arrière, tenant encore son arme.

Malko se précipita à l'extérieur où un petit groupe entourait déjà le Chinois allongé sur le sol. Il se pencha sur lui et vit les yeux vitreux et le sang qui s'écoulait de sa bouche. Les deux projectiles tirés par la Chinoise l'avaient atteint dans le dos. Il râla quelques instants, eut un bref sursaut et se figea dans l'immobilité de la mort. Malko se

redressa, plein d'amertume. Il avait parfaitement reconnu la Chinoise, aperçue chez Lopsang Pakshi, en compagnie de la vétérinaire australienne. Celle-ci faisait-elle partie du réseau Guoanbu ? Probablement.

En tout cas, il commençait à comprendre pourquoi les Services chinois étaient si bien renseignés.

Désormais, il ne risquait pas d'en apprendre plus sur le réseau chinois à Mac Leod Ganj. Sauf si Cathy Summer en faisait elle aussi partie.

CHAPITRE XXI

L'agent Liu Chi, du Guoanbu, avait adopté depuis son arrivée en Inde une couverture parfaite pour ne pas être suspecté : celle d'un bonze tibétain en exil. Avec sa longue robe jaune, son écharpe rouge, sa musette de toile destinée à recueillir les dons et son crâne rasé, il passait totalement inaperçu. Parlant parfaitement hindi et tibétain, il en aurait presque oublié le chinois, sa langue maternelle...

Dépendant du Cinquième Bureau gérant les « poissons des grands fonds », il coopérait aussi à certaines missions du Septième Bureau, celui des Opérations spéciales, grâce aux excellentes notes que lui attribuait le « contrôle intérieur » du Guoanbu.

Ce qui était le cas actuellement.

En dépit de sa couverture en béton, il ne négligeait jamais les précautions de base, avant de se rendre à un rendez-vous important.

Au milieu de Japath Road, une des grandes artères partant de Connaught Place, il frappa sur l'épaule du conducteur de son rickshaw qui stoppa le long du trottoir, lui abandonna deux billets de dix roupies et s'enfonça dans une ruelle sans nom. Retrouvant l'Inde véritable, pas celle de la pub, avec ses chômeurs couchés à même le sol, ses artisans accroupis s'exténuant pour de microscopiques rémunérations, les *sadhus* au visage peinturluré qui survivaient uniquement de mendicité, toute une humanité pouilleuse et misérable, prenant son mal en patience en attendant de changer de karma.

Liu Chi se faufila d'un pas rapide dans le dédale des ruelles, traversa un immeuble à double entrée, repéré depuis longtemps, pour émerger finalement sur le pourtour de Connaught Place, encombré d'étals posés à même le trottoir.

Des gamins dépenaillés grouillaient partout, une boîte de conserve pleine d'excréments à la main, à la recherche d'étrangers. Lorsqu'ils en repéraient un, ils s'approchaient de lui et en jetaient un paquet sur ses chaussures, réclamant ensuite dix roupies pour les nettoyer.

Un petit métier comme un autre, demandant peu d'investissement.

Liu Chi grimpa enfin dans un vieux bus blanchâtre qui se traînait à une allure d'escargot dans les interminables avenues qui sillonnaient Delhi. Direction l'Outer Ring Road, bien après le Mall, le grand périphérique qui cernait Delhi. La ville se développait dans une anarchie totale, s'étendant surtout vers l'ouest et le sud où surgissaient

de nouveaux quartiers, où se construisaient de magnifiques villas abritant des Rolls, mais sans le tout-à-l'égout. Les installations sanitaires de la capitale indienne étaient encore squelettiques, faute d'argent. Les pannes de courant incessantes car l'Inde ne produisait pas assez d'électricité ; le manque d'hygiène absolu et les voies de communication explosant sous l'afflux des nouvelles voitures. La nouvelle Tata à 2700 euros promettait de faire un malheur, même si elle se désintégrait au premier choc. N'importe quel Indien préférerait changer de karma prématurément, en représentant de la classe moyenne, plutôt que d'utiliser des transports en commun datant de l'âge de pierre.

Dans le bus, Liu Chi se détendit et se concentra. Sa mission était délicate et il savait que Beijing y attachait une grande importance. Heureusement, avant d'être affecté à Delhi, il avait travaillé presque cinq ans au Tibet, à la section Religion du Cinquième Bureau. Là, il avait appris le tibétain, fréquenté de nombreux lamas et s'était initié au bouddhisme dont il était désormais un spécialiste. Élevé à Beijing dans une famille d'apparatchiks communistes, il éprouvait un profond mépris pour ce qu'il considérait comme des superstitions ridicules, bonnes pour des paysans analphabètes. Aussi luttait-il contre la clique du dalaï-lama et ses supporters avec un zèle particulier.

Asphyxié par des vapeurs de diesel et la pollution, abruti par la chaleur écrasante régnant dans le bus non climatisé, il faillit laisser passer son arrêt. Il sauta presque en voltige sur la grande avenue qui longeait la Yamuna River. Jadis, il n'y avait là que des marécages. Désormais, les nouveaux quartiers surgissaient à toute vitesse. Liu Chi continua à pied, sous le soleil écrasant, jusqu'à un portique portant l'inscription « Tibetan Village » surmontant une allée s'enfonçant perpendiculairement à la voie principale. Un drapeau tibétain flottait et, un peu en retrait, se trouvait un massif bâtiment vert de trois étages, avec de toutes petites fenêtres, le siège de l'organisation tibétaine qui gérait ce camp de réfugiés, installé depuis quarante ans, où les gens vivaient entre eux, sans se mêler à la population indienne.

L'agent du Guoanbu pénétra dans le dédale de ruelles en terre battue, invisibles de l'avenue. Ici, on était au Tibet, tout le monde parlait tibétain. Les produits arrivaient de là-bas, *via* le Népal, les agences de voyages organisaient des voyages au Népal, ou au Sikkim. Il suivit une impasse pour arriver devant la maison 89 du bloc 189. Les adresses locales : aucun nom de rue. Il frappa à la porte de bois sombre et attendit.

Quelques instants plus tard, le battant s'ouvrit sur un visage méfiant qui s'éclaira en reconnaissant Liu Chi qu'il connaissait sous le nom tibétain de Lo Tsevang.

Ce dernier se glissa à l'intérieur. La pièce, où flottait l'odeur entêtante de l'encens, était sombre, sans la moindre ouverture. Les deux hommes s'étreignirent et échangèrent quelques mots en tibétain. Celui qui avait accueilli Liu Chi, Tai Nakhu, ignorait évidemment qu'il avait affaire à un Chinois, le prenant au contraire pour un membre tibétain de la secte bouddhiste à laquelle il appartenait, les « Red Hats⁽⁴⁶⁾ ».

Tai Nakhu alluma une lampe et Liu Chi retrouva le décor qu'il connaissait : au milieu de la pièce, se trouvait la statue d'un dieu portant un collier de crânes humains, chevauchant un lion, et brandissant une épée.

L'antithèse du dalaï-lama.

Ici, c'était le siège des *Dorje Shugden*, une secte bouddhiste radicale et violente, qui n'hésitait pas à s'opposer au dalaï-lama. On les appelait les « Red Hats » et leur schisme remontait à plusieurs siècles. Eux ne préconisaient pas la non-violence mais le combat. Ils s'étaient déjà heurtés plusieurs fois à des manifestations pacifistes et avaient tué plusieurs adversaires. Ne disposant que de peu de financement, ils survivaient en vendant des indulgences sur Internet ou des titres honorifiques bouddhistes sans la moindre valeur.

Au début de son règne, le quatorzième dalaï-lama avait tenté de discuter avec eux, mais cela avait tourné court après que les « Red Hats » eurent assassiné le lama chargé du rapprochement des « Yellow Hats⁽⁴⁷⁾ » et des « Red Hats ». Ils n'étaient pas présents à Dharamsala mais sévissaient dans toutes les autres communautés tibétaines à l'étranger.

On les appelait les taliban du bouddhisme. Très peu de gens soupçonnaient qu'ils avaient été infiltrés depuis longtemps par le Guoanbu, avide d'en faire une machine de guerre contre le dalaï-lama. Au nombre de quelques milliers, répartis partout dans le monde, ils se référaient à une tradition vieille de plusieurs siècles, qui s'était séparée de la branche principale du bouddhisme tibétain, en raison de son attitude philosophique. Une de leurs principales revendications était l'indépendance pure et simple du Tibet revenu dans ses frontières anciennes, c'est-à-dire trois des provinces chinoises actuelles. Ce programme maximaliste les mettait à l'abri du soupçon de collaboration avec l'envahisseur chinois...

Pourtant, les Chinois les manipulaient depuis longtemps sans regret ; comme ils n'étaient pratiquement pas présents au Tibet, ils ne représentaient aucun danger pour la République populaire de Beijing. Par contre, leur présence partout où il y avait des réfugiés tibétains permettait pas mal de manipulations et de coups fourrés.

Liu Chi sortit de sa besace une épaisse enveloppe et la posa sur la table basse, à côté d'une grosse théière noire.

— Avant de venir, j'ai fait la cueillette dans toute l'Inde auprès de nos sympathisants, annonça l'agent du Guoanbu. Cela nous aidera à continuer la lutte...

Tai Nakhu prit l'enveloppe et se répandit en remerciements.

— Nous allons pouvoir, grâce à cet argent, développer notre communication et faire venir à nous de nouveaux membres !

En réalité, les billets de cent roupies contenus dans l'enveloppe sortaient directement du coffre du Guoanbu de New Delhi.

Investissement stratégique.

Les deux hommes continuèrent leur conversation à voix basse, comme des conspirateurs. L'immeuble était évidemment surveillé par l'IB indien, qui craignait les débordements des « Red Hats ». Dix ans plus tôt, ils avaient été tenus pour responsables d'un triple meurtre commis à Dharamsala dans des circonstances mal définies, frappant des proches du dalaï-lama.

Les suspects avaient pu s'enfuir au Népal et on n'en avait plus jamais entendu parler.

— Nous préparons une grande manifestation, annonça Tai Nakhu. Une marche jusqu'à la frontière chinoise pour réclamer le retour du Tibet à l'indépendance de jadis. Cet argent va nous être bien utile, car il faut nourrir et équiper tous ces manifestants...

— C'est très bien, approuva l'agent du Guoanbu. Il faut tenir tête à l'impérialisme chinois, conserver notre pureté.

Soudain, il se pencha vers son interlocuteur et dit, la bouche collée contre son oreille :

— J'aimerais poursuivre cette conversation dehors !

Tai Nakhu se leva aussitôt : lui aussi soupçonnait les Indiens d'avoir placé des micros dans la maison.

Dehors, on se serait cru à Dharamsala ! Les mêmes échoppes offrant des produits tibétains fabriqués sur place, les marchands de légumes, les agences de voyages. Un grouillement entièrement tibétain.

Ils gagnèrent une petite place écrasée de soleil et s'assirent devant un marchand de thé noir. Liu Chi se pencha alors vers son interlocuteur.

— J'ai reçu des nouvelles incroyables de Dharamsala. Le dalaï-lama s'apprêterait à rompre avec la tradition.

Le Tibétain le regarda, interloqué.

— Que veux-tu dire ?

— Il veut mettre fin à la tradition du *tulku*.

— C'est impossible ! protesta Tai Nakhu.

— Si, au lieu de se réincarner après sa mort, il choisira son successeur de son vivant.

— Mais il a perdu la raison ! explosa Tai Nakhu. C'est honteux ! Pourquoi fait-il cela ?

Liu Chi eut un geste expressif en désignant son front.

— Je crois qu'il vieillit. On dit qu'il serait atteint d'une maladie qui lui ôte ses capacités de jugement.

Le regard sombre de Tai Nakhu flamboya.

— Il faut l'empêcher de commettre ce crime.

— C'est difficile ! remarqua onctueusement Liu Chi. Personne n'ose lui résister. Ils sont tous à plat ventre devant lui.

— Pas nous ! lâcha le Tibétain. Nous sommes les seuls gardiens de la tradition. Quand son ami, le lama Propoche, a voulu nous interdire de diffuser notre foi, nous l'avons tué...

Liu Chi fit semblant d'être choqué.

— On ne peut pas en faire autant au dalaï-lama.

Le Tibétain eut un geste de regret.

— Je sais, il est trop bien protégé. Et les Indiens ne nous le pardonneraient pas.

L'idée de tuer le dalaï-lama ne le dérangeait pas. Liu Chi avançait pas à pas dans sa manip. Il se pencha vers Tai Nakhu et proposa après un court silence :

— Il y a peut-être une façon de bloquer ce processus déshonorant pour le Tibet.

— Lequel ?

— Le jeune garçon qu'il a choisi pour lui succéder est pensionnaire à Mac Leod Ganj.

— Ils sont trois mille, objecta Tai Nakhu. C'est impossible de le trouver là-bas.

— Si, répliqua aussitôt Liu Chi, parce que ce garçon-là bénéficie d'une protection particulière : quand il joue dans les cours de la TRC, il a toujours des gardes de corps. Donc, on le repère facilement.

— Pourquoi font-ils cela ?

Liu Chi eut un rire complice.

— Ils ont peur que les Chinois veuillent l'assassiner !

Tai Nakhu hochait la tête.

— Les Chinois ont d'autres chats à fouetter. Ils ont déjà le panchen-lama. Ils ne vont pas venir défier les Indiens chez eux.

— C'est ce que je pense aussi, approuva Liu Chi, faisant mine de se lever. Maintenant, je dois repartir.

Tai Nakhu le retint par le bras.

— Attends ! Tu es certain de ce que tu me dis ?

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Si les choses sont ainsi, on peut très bien tenter quelque chose.

— Quoi ?

— Ce que nous avons fait il y a douze ans avec cette vieille crapule de lama Propoche...

Liu Chi eut l'air effrayé.

— Vous pourriez tuer un enfant ?

Son vis-à-vis soutint son regard.

— À son âge, il est encore pur. Il retrouvera un karma supérieur. Mais il faut bloquer cette abomination. Penses-tu que le dalaï-lama réagirait s'il arrivait quelque chose à ce garçon ?

Liu Chi fit semblant de réfléchir.

— Je crois qu'il renoncerait à ce projet. Parce qu'il a déjà présenté ce jeune garçon à tous les lamas de son entourage, en expliquant que ce sont ses visions qui le lui ont fait trouver. Il ne peut pas dire qu'il s'était trompé et en choisir un autre.

Ils méditèrent un long moment cette opinion. Liu Chi, les yeux baissés, dissimulait sa satisfaction. Soudain, le Tibétain lui souffla à l'oreille.

— Viens, je vais te présenter un frère.

Ils regagnèrent le siège des « Red Hats » et Tai Nakhu disparut dans ses entrailles, réapparaissant quelques instants plus tard en compagnie d'un jeune homme au regard halluciné. Il portait autour du cou, comme la statue, un collier fait de petites têtes de mort et, au bout d'une chaîne, un magnifique lion en or et en pierres semi-précieuses.

— Voilà Rangjun, annonça Tai Nakhu, c'est un de nos meilleurs militants et il n'a peur de rien... Il a déjà commis des actes héroïques pour défendre notre mouvement.

— Pourquoi me le présentes-tu ?

— Parce que c'est à lui que je pense pour cette mission. Je viens de

lui en parler et il est enthousiaste.

Liu Chi baissa les yeux, ébloui de bonheur. Dans ses rêves les plus fous, il n'aurait jamais pensé à une combinaison aussi idéale. Si le futur dalai-lama était assassiné par un membre reconnu de la *Dorje Shugden*, les Indiens ne chercheraient jamais ailleurs. Et même s'il était interrogé, il ne dirait que ce qu'il savait : c'était une décision de son mouvement...

— Tu n'as pas peur ? demanda mielleusement Liu Chi au jeune homme. Ce garçon est protégé, tu ne reviendras peut-être pas de Dharamsala.

— Je me réincarnerai dans un éléphant ! lança fièrement Rangjun. Je n'ai pas peur du transit. Je suis vieux, j'ai déjà accompli beaucoup de choses.

Liu Chi s'inclina devant lui.

— Très bien. Mais réfléchis mûrement avant d'accomplir cet acte. Il faut que la motivation soit correcte... Maintenant, je dois m'en aller.

Ils se saluèrent en s'inclinant profondément et Liu Chi s'esquiva, satisfait. Il avait semé la bonne parole.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

Tout à son bonheur, il ne remarqua pas un jeune homme mal habillé, presque un mendiant, qui s'attachait à ses pas. Il avait la peau sombre et le visage plat des Tibétains, mais c'était un agent de l'Intelligence Bureau indien, chargé de la surveillance des « Red Hats ». Il était intrigué par ce bonze trop propre aux sandales neuves.

Il décida de le suivre. Ce n'était pas très difficile : il y avait peu de religieux dans les rues de Delhi.

*

* *

Malko ouvrit l'enveloppe scellée remise par l'interprète américain, arrivé trop tard pour interroger le défecteur chinois. Les deux cadavres avaient été emmenés à la morgue et seraient incinérés le lendemain, selon la tradition.

Il parcourut les quelques lignes adressées par le chef de station et lut le document qui l'accompagnait. La première ligne lui sauta aux yeux.

« Nous avons continué nos recherches sur le karmapa et le RAW⁽⁴⁸⁾ prétend détenir des preuves formelles que c'est un agent de la Chine populaire. »

CHAPITRE XXII

Malko lut avidement le mémo expédié par la CIA. D'après les Services indiens, le passage à l'ouest du jeune karmapa, Ogyen Trinley Dorje, était plus que suspect. Il avait franchi sans encombre une frontière extrêmement surveillée et, d'après son récit, un hélicoptère affrété à Katmandou, au Népal, était venu le chercher tout près de la frontière chinoise. Or, l'Armée populaire avait de nombreux radars couvrant la zone et il semblait impossible que cet appareil n'ait pas été repéré. Les soupçons des Indiens remontaient d'ailleurs plus loin.

D'abord, le dix-septième karmapa, tête du Karma Kagyu, une des quatre grandes écoles du bouddhisme tibétain, avait été adoubé par les autorités chinoises dès sa nomination, invité à Beijing avec tous les honneurs dus à son rang.

Effectivement, ce jeune garçon était le dernier chaînon d'une ligne ininterrompue de lamas, remontant au douzième siècle. Près de quatre siècles avant le premier dalai-lama, les karmapas avaient été les premiers lamas à établir la pratique de la « réincarnation ciblée », où on identifiait un individu précis comme la réincarnation d'un autre.

Ils avaient été les maîtres spirituels des chefs mongols et des empereurs de Chine, réputés comme faiseurs de miracles, ayant maîtrisé grâce à leur haut développement spirituel la divination, les prophéties, la possibilité d'apparaître en même temps à différents endroits et le pouvoir de voyager dans le temps.

Tous ces pouvoirs étaient symbolisés par une coiffure traditionnelle, le *black hat*, un couvre-chef de tissu noir orné de rubis, de saphirs et de différentes pierres précieuses. Coiffure qui avait été emportée à l'Ouest par le seizième karmapa qui avait fui la Chine en 1959 en même temps que le dalai-lama.

La note du RAW indien développait une analyse pointue des rapports du karmapa avec les autorités chinoises.

Depuis 1992, date à laquelle il avait été désigné officiellement par les quatre lamas de haut rang assignés à cette tâche, il avait vécu dans le monastère de Tsurphu, au nord de Lhassa, où il recevait régulièrement la visite de hauts fonctionnaires chinois.

Contrairement aux autres dignitaires religieux tibétains, vomis par les autorités chinoises, ce jeune homme, héritier d'une longue tradition, avait les faveurs de Pékin. La presse chinoise le présentait

même comme un lama « patriotique », amené à propager le communisme au Tibet.

Pourtant, il n'était pas autorisé à quitter le territoire chinois. Aussi, sa fuite, en 2000, avait stupéfié les autorités indiennes. Tout le monde savait que les Chinois le surveillaient comme le lait sur le feu. Contrairement au dalaï-lama, il ne s'était jamais prononcé contre l'envahisseur chinois.

Huit ans après, on ne savait toujours pas comment il avait fui la Chine et les soupçons d'un retournement étaient plus forts que jamais : les Chinois ne laissaient rien au hasard...

Intrigué, Malko appela Fred Harriman, le chef de station à Delhi.

— Vous avez lu ce que disent les Indiens ? demanda-t-il.

— Bien sûr ! confirma l'Américain, ce n'est pas la première fois qu'ils accusent le karmapa de double jeu. Quand il est arrivé à Dharamsala, ils l'ont soupçonné de vouloir envenimer la situation dans le minuscule royaume du Sikkim, annexé sans autre forme de procès par eux. Bien entendu, la Chine n'a jamais reconnu les prétentions indiennes sur le Sikkim. On craignait que le karmapa épouse les positions chinoises là-bas, mais il ne s'est rien passé.

— Donc, ces soupçons ne reposent sur rien ? conclut Malko.

L'Américain le corrigea.

— Cela dépend comment on raisonne : les meilleurs analystes indiens pensent que le karmapa est la carte secrète des Chinois pour retourner à leur profit le bouddhisme tibétain. La lignée qu'il représente est plus ancienne que celle du dalaï-lama. Il est encore très jeune, vingt-deux ans, et lorsqu'il était au monastère de Tsurphu, les autorités chinoises lui avaient assigné un professeur de chinois. Ou plutôt une professeure, ravissante universitaire, élevée dans le Parti. Elle a passé beaucoup de temps avec lui, à lui apprendre les trois mille caractères de base. Il y a eu à Lhassa des rumeurs selon lesquelles le jeune karmapa, âgé alors de dix-huit ans, était tombé follement amoureux de cette Chinoise.

— Les lamas ne font pas vœu de chasteté ? demanda Malko.

— Oui, mais cela n'a rien de religieux. C'est simplement une attitude philosophique pour pouvoir consacrer plus d'énergie à la recherche spirituelle... D'ailleurs, beaucoup de lamas tibétains se défroquent...

— Qu'est devenue cette Chinoise ?

— On n'en sait rien. On ignore même son nom.

— Vous pourriez en demander plus sur elle à nos amis Indiens ?

— Attention, mit en garde Fred Harriman, ils risquent de nous enfumer. Pour eux, le karmapa, c'est le Diable...

— Vous pensez donc que les Chinois rêveraient de remplacer le dalaï-lama par ce jeune karmapa ?

— C'est possible. Imaginez un retour en fanfare de ce jeune homme au Tibet, où il accepterait la tutelle chinoise, comme jadis le dernier empereur de Chine.

— Cela n'est possible qu'après la disparition du dalaï-lama, objecta Malko.

— Exact, reconnu aussitôt l'Américain. Or, les Chinois ne peuvent pas se permettre de l'assassiner. Sinon, cela serait fait depuis longtemps.

— Merci, conclut Malko. Essayez quand même d'en savoir plus sur cette mystérieuse Chinoise.

Après avoir raccroché, il resta songeur. Connaissant les méthodes tordues des Chinois, il y avait toujours une motivation simple, mais elle empruntait souvent des zigzags étonnants. Une chose était certaine : les Chinois voulaient contrôler le Tibet et le dalaï-lama était le principal obstacle à leurs visées. À partir de là, on pouvait tout imaginer. Avant d'aller plus loin, il voulait, grâce à Cathy Summer, essayer d'en savoir plus sur la Chinoise qui avait abattu le défecteur du Guoanbu et appartenait certainement à l'Agence de renseignements chinoise.

*

* *

Cathy Summer était effondrée. Convoquée au *Surya* par l'intermédiaire de Pratap Vihar, elle n'arrivait pas à croire que Lou, la paisible vétérinaire qui travaillait avec elle depuis longtemps, était un agent de renseignement chinois ! Celle-ci avait été identifiée facilement, contrairement à l'homme abattu par elle, qui lui, ne possédait aucun papier.

Très vite, Malko s'était rendu compte que la pulpeuse vétérinaire avait été abusée. Celle-ci n'en revenait toujours pas.

— Lou était si douce, soupira-t-elle. Elle adorait tous les animaux, les chiens, les vaches, les singes.

— Hitler aimait aussi les bergers allemands, se permit de rappeler Malko.

De ce côté-là, l'enquête était close et, s'il y avait encore des agents du Guoanbu à Mac Leod Ganj, il n'avait aucun moyen de les identifier. Ni sur elle ni à son domicile, la police indienne n'avait trouvé

d'indices reliant la Chinoise à ses activités secrètes.

Comme Cathy Summer se préparait à partir, Malko pensa à la nouvelle orientation de son enquête. Côté futur dalaï-lama, le piège était en place, avec la double protection des Tibétains et des gorilles de la CIA. Il n'y avait plus qu'à attendre. Comme à la chasse au tigre.

À cette différence près que la chèvre chargée d'appâter le fauve était remplacée par un jeune garçon...

À brûle-pourpoint, il lança à Cathy Summer :

— Où se trouve celui qu'on appelle le karmapa ?

L'Australienne n'hésita pas.

— Au sud de Dharamsala, au village de Sidbarti, dans le Gyuto Monastery. Vous vous intéressez à lui ? Ce sont plutôt les femmes qu'il séduit d'habitude.

— Les femmes ? s'étonna Malko.

— Oui, précisa la vétérinaire, elles sont toutes folles de lui. Il y a des tas d'étrangères qui se sont installées non loin du monastère où il réside pour assister à ses *darshan*⁽⁴⁹⁾ publiques et privées.

— Il enseigne le bouddhisme à des étrangères ?

— À tous ceux qui veulent l'écouter, assura l'Australienne, j'y suis allée moi-même quelques fois. C'est vrai qu'il est très beau et qu'il a beaucoup de charme dans sa longue robe safran. Même avec le crâne rasé... Quand j'y étais, il y avait une très belle Italienne qui était fascinée. En sortant, elle m'a confié : « C'est le plus bel homme du monde »... Deux fois par semaine, le jeune karmapa donne des *darshan* publiques au troisième étage du monastère et répond à toutes les questions des assistants. Il faut s'inscrire à l'avance car il y a beaucoup de monde. Surtout des femmes.

— De toutes les nationalités ? s'enquit Malko.

— Oui, bien sûr. C'est le lama Nagwang, son secrétaire, qui prend les rendez-vous. Pour les visites privées aussi. Là, il reçoit deux ou trois personnes seulement.

— Des femmes ?

L'Australienne sourit.

— Uniquement des femmes. Elles sont toutes séduites par sa beauté et sa sagesse.

— Il ne sort jamais du monastère ?

— Non, il n'en a pas le droit. D'ailleurs, à ses audiences publiques, il y a toujours des policiers en civil et tout le monastère est gardé par l'armée indienne. Il est un peu comme un prisonnier.

— Pourquoi ?

— On ne sait pas. Les Indiens ont paraît-il peur que les Chinois veuillent l'enlever. Lorsqu'il s'est évadé de Chine, le gouvernement de Beijing a demandé à Interpol de le faire revenir. Vous voulez lui rendre visite ?

— Éventuellement, acquiesça Malko. Nos amis Chris et Milton pourraient aussi venir.

Milton Brabeck ricana.

— Moi, j'ai vu plein de trucs dans les cirques. S'il se met à flotter dans l'air, je ferai une photo.

Ce natif du Middle West ne respectait rien.

— Si vous voulez le voir, prévenez-moi, avertit Cathy Summer, j'habite dans un monastère féminin où on me loue une chambre, dans le même village, et je connais bien son secrétaire, le lama Nagwang.

— Vous retournez là-bas ? demanda Malko.

— Oui, je dois travailler sur un projet. Vous pourrez me joindre sur mon portable.

La moustache de Pratap Vihar était en berne à l'idée de perdre sa pulpeuse maîtresse, mais il fit contre mauvaise fortune bon cœur.

Le portable de Malko sonna : c'était le lama Chaclok. Toujours aussi onctueux.

— J'aimerais faire le point avec vous, demanda-t-il. Pouvez-vous passer à mon bureau dans une heure ?

*

* *

— Sa Sainteté pense que la surveillance dont le jeune Shamar Situ bénéficie n'a plus d'objet, annonça le lama Chaclok, après quelques formules de politesse.

Malko se raidit.

— Pourquoi ?

— L'incident d'hier a vraisemblablement décapité l'infrastructure du Guoanbu ici. Et, de toute façon, nous pensons maintenant qu'ils n'oseraient pas se livrer à une nouvelle action violente. S'ils en ont les moyens.

Malko se permit un sourire ironique.

— Le Guoanbu a des milliers d'agents. Même s'ils en ont perdu deux, cela ne va pas les déstabiliser. En plus, le problème de la succession du dalaï-lama est une de leurs priorités.

Le lama eut un geste d'impuissance, signifiant que cela ne dépendait pas de lui.

— Quand allez-vous cesser sa protection ? reprit Malko.

— Demain, probablement.

— Attendez encore quarante-huit heures. Si rien ne se passe, il sera toujours temps de rendre ce garçon à l'anonymat.

— Je vais soumettre votre vœu à Sa Sainteté, promit le vieux lama.

— Il y a un autre problème délicat dont j'aimerais m'entretenir avec vous, avança Malko. Le karmapa.

Le lama tibétain eut l'air surpris.

— Le karmapa ? En quoi est-il concerné par notre affaire ?

— Vous m'avez bien dit que Sa Sainteté l'avait mis au courant de son projet de changer la règle du *tulku* ?

— C'est exact.

— Savez-vous que les autorités indiennes sont persuadées que le karmapa est un agent de Beijing ?

Cette fois, le lama Chaclok arbora une expression indignée.

— C'est une infamie ! protesta-t-il. Le karmapa a risqué sa vie pour fuir l'oppression chinoise. J'ai déjà entendu ces rumeurs infâmes qui sont propagées par les Chinois eux-mêmes, afin de le déconsidérer. Il a toute la confiance de Sa Sainteté.

— Il y a pourtant des éléments troublants dans sa fuite, insista Malko. Et les Services indiens ne sont pas manipulés par le Guoanbu.

— Ils se trompent ! trancha le lama Chaclok, retenant une sainte colère. D'ailleurs, il est surveillé de très près par la police et l'armée indiennes. Il y a toujours des policiers en civil indiens à ses audiences publiques, tous les gens qui le rencontrent doivent se faire enregistrer, ses communications sont surveillées. Il n'a de contacts avec personne. Si c'était un espion, comment voulez-vous qu'il communique avec Beijing ?

Malko n'osa pas répliquer. Le lama venait de marquer un point. Une taupe *incomunicado* n'a aucune valeur. Tant qu'il n'aurait pas quelque chose de concret, inutile de revenir à la charge.

— Vous avez probablement raison, reconnut-il. N'en parlons plus. Maintenez encore quelques jours la surveillance autour du jeune Shamar Situ. Ensuite, nous démonterons également notre dispositif.

Apaisé, le petit lama lui tendit une main grassouillette.

— Je vais en parler à Sa Sainteté. Ne manquez pas de me saluer avant de quitter Mac Leod Ganj.

Visiblement, à ses yeux, le combat contre le Guoanbu était terminé et gagné.

*

* *

Chris Jones et Milton Brabeck contemplaient d'un air dégoûté ce que le garçon du *Llo's* venait de leur servir sous le nom de bacon.

Pratap Vihar, lui, ne semblait pas se remettre du départ de Cathy Summer.

Quant à Malko, il avait un passage à vide. L'atmosphère déliquescence de Mac Leod Ganj, ces nuages bas qui cachaient le soleil et, surtout, cette bulle irréaliste autour des émigrés tibétains et de leur chef, le dalaï-lama, finissaient par faire perdre le contact avec la réalité.

Pourtant, en peu de temps, trois personnes étaient mortes, victimes de la lutte entre le Guoanbu et le dalaï-lama. Même si ce dernier ne faisait pas de miracles et ne pratiquait pas la lévitation, il avait une emprise tout à fait étonnante sur des millions de bouddhistes. Et cela, c'était un pouvoir politique bien réel.

— On va rester combien de temps à garder ce gosse ? demanda Milton Brabeck. En plus, il a l'air idiot.

— Et il joue très mal au foot, compléta Chris Jones.

— Encore une semaine, décida Malko. Ce n'est pas trop pénible, non...

Milton Brabeck fit la grimace.

— Je ne supporte pas les cris des enfants. Et, là-bas, il y en a trois mille.

— Et en plus, ils piaillent en tibétain, compléta Chris Jones.

Dégoûtés, les deux Américains contemplaient leurs voisins. Des « *backpackers* » hirsutes, enchaînant bières et haschich. Même les filles les glaçaient, avec leurs piercings et leurs cheveux tressés. Soudain, une forme blanche surgit de l'escalier. Emily la hippie, toujours serrée dans son calicot prêt à éclater sous la pression de ses seins. Cette fois, elle était accompagnée d'un Noir, un hippie jamaïcain, aux cheveux tressés. Ils s'installèrent à la table voisine et les deux gorilles plongèrent le nez dans leur assiette. Précaution inutile : Emily n'avait d'yeux que pour son compagnon qu'elle couvait d'un regard gourmand. Après, quand même, un regard appuyé à Malko.

Celui-ci venait d'avoir une idée. Il se tourna vers Pratap Vihar.

— Vous êtes déjà allé au monastère de Gyuto, là où séjourne le

karmapa ?

— Oui.

— Vous pouvez trouver un photographe sûr ?

— Ici, non. Il faut que j'en fasse venir un de Delhi. Pourquoi ?

— Je voudrais que vous vous rendiez là-bas, le plus vite possible. Pour l'instant, je n'ai pas besoin de vous ici.

Le visage de l'Indien s'éclaira. Cela signifiait qu'il allait retrouver la pulpeuse Cathy Summer. Malko enchaîna aussitôt :

— Peut-on faire des photos pendant ses audiences ?

— Non, c'est interdit.

— Et dehors, à l'entrée ou à la sortie, quand les femmes se présentent pour assister à ses audiences, privées ou publiques ?

— Cela doit être possible. Le monastère est en partie ouvert au public.

— Très bien, je voudrais que vous partiez là-bas demain matin, avec un photographe et que celui-ci photographie discrètement toutes les femmes qui viennent assister aux audiences du karmapa. Si on vous pose des questions, vous pourrez toujours dire qu'il s'agit d'un reportage sur le bouddhisme.

— Bien sûr, approuva Pratap Vihar, tout frétilant à l'idée d'aller retrouver sa dulcinée. Je lui dirai de travailler au télé. Je vais en appeler tout de suite un bon que je connais. Pour qu'il prenne l'avion demain matin.

Il avait déjà sorti son portable et passait sa mémoire en revue.

Malko se dit que c'était un très *long shot*, mais il voulait en avoir le cœur net. Le lama Chaclok avait mis le doigt sur le point faible des accusations contre le karmapa. Une « taupe » devait pouvoir transmettre des informations, sinon elle ne servait à rien. Or, le jeune karmapa semblait être totalement isolé. À l'exception des gens qui venaient assister à ses audiences. C'était peut-être là que se trouvait la faille.

CHAPITRE XXIII

Le bus Delhi-Himachal avançait à une vitesse d'escargot, en raison du mauvais état de la route, de sa charge excessive et de son moteur prêt à rendre l'âme. Seuls les pèlerins pauvres et les « *backpackers* » les plus démunis empruntaient ce moyen de transport pour gagner Dharamsala. Plus de onze heures dans une chaleur étouffante et une poussière à vous encrasser les poumons pour un siècle, sans parler de la saleté. À chaque halte, des nuées de marchands ambulants se ruaient à l'assaut du bus avec leurs régimes de bananes, leurs boissons tièdes et leurs *chicken baryani* datant de l'année précédente.

À l'arrière du bus, trois jeunes gens ne participaient pas aux conversations. Ils ne descendaient pas aux arrêts, car ils avaient du riz et des morceaux de poulet dans leurs musettes. Ils semblaient si fermés que personne ne leur adressait la parole. Leur visage aplati, leurs yeux très bridés et la couleur sombre de leur peau indiquaient des Tibétains, ce qui n'avait rien d'étonnant, car ils étaient nombreux à venir régulièrement à La Mecque indienne du bouddhisme tibétain. Ils descendirent à Dharamsala et empruntèrent une des vieilles jeeps qui servaient de taxis collectifs pour Mac Leod Ganj, pour cent roupies. Presque une heure de voyage, tant la route était escarpée.

Cette fois, les trois jeunes gens se répartirent dans trois véhicules différents, comme s'ils ne se connaissaient pas. Lorsque les jeeps les débarquèrent à Main Square, ils attendirent que les autres passagers se soient dispersés pour prendre à pied la route qui montait vers Dal Lake. Ils n'étaient pas les seuls : par économie, Tibétains et hippies marchaient beaucoup. Une fois de plus, la pluie commençait à tomber. À Dharamsala, il n'y avait pas de bonne saison : seulement des mauvaises, et des très mauvaises. La mousson était une horreur, avec ses pluies diluviennes qui transformaient les routes en borbier, ses glissements de terrain et son ciel si bas qu'on ne voyait plus aucun sommet.

L'hiver ne valait guère mieux : on grelottait et le chauffage était rare. Seuls quelques établissements « de luxe », comme *Chonor House*, offraient à leurs clients un timide chauffage, quoique intermittent. Il fallait choisir entre se laver à l'eau chaude ou ne pas grelotter. Heureusement, en hiver, seuls les hippies les plus endurcis restaient là, les autres refluant vers Delhi ou même Goa, au sud de Bombay. La vie y était encore moins chère, les plages immenses et le haschich pratiquement donné. Entre ces deux saisons extrêmes, le temps était

couvert, humide, avec une chaleur étouffante. Il fallait vraiment avoir la foi bouddhiste chevillée au corps pour y rester.

Trois quarts d'heure plus tard, ils atteignirent le Dal Lake, guère plus grand qu'une grosse mare et, après l'avoir longé, repartirent vers l'ouest par Satawary Road. Deux cents mètres plus loin, se trouvait le temple tibétain Mahadev, lieu de rencontre pour des pèlerins démunis. On y tolérait des campeurs et on leur donnait même l'abri d'un toit en tôle ondulée.

C'est là que les trois membres du *Dorje Shugden* s'installèrent, parmi d'autres pèlerins indiens, tibétains ou étrangers. Jusqu'au lendemain matin, ils n'avaient rien à faire. Tous étaient déjà venus à Dharamsala et n'avaient donc rien à découvrir. Après avoir déplié leur *bedding*⁽⁵⁰⁾ ils s'y allongèrent et se mirent à méditer.

La méditation était la clef du bouddhisme tibétain, même le plus dévoyé.

*

* *

Le Gyuto Monastery était impressionnant, avec ses marches monumentales menant à une esplanade permettant d'accéder au temple lui-même. De part et d'autre, s'élevaient deux rangées de bâtiments jaunes abritant les lamas travaillant au monastère.

Tout était pimpant, propre, contrastant avec le laisser-aller des installations du gouvernement tibétain en exil.

Malko se retourna vers Cathy Summer.

— Vous avez souvent assisté à une audience ?

— Juste une fois, dit l'Australienne, mais j'aimerais bien y retourner. Cet homme est fascinant.

Depuis la veille au soir, les événements s'étaient accélérés. Pratap Vihar avait pu trouver un photographe à Dharamsala qui avait l'habitude de travailler au Gyuto Monastery. Il lui avait expliqué qu'un journaliste allemand voulait un certain nombre de documents et l'Indien, ravi de gagner un bon paquet de roupies, avait accepté. Du coup, Malko avait abandonné Chris et Milton à la garde de Linda de Carvalho, et, accompagné de Pratap Vihar, foncé en taxi jusqu'au monastère où ils avaient retrouvé le photographe, un certain Zorawar et, bien entendu, Cathy Summer, trop heureuse de retrouver son amant et d'aider Malko.

— J'ai déjà appelé le secrétaire du karmapa, annonça-t-elle ; le lama Nagwang. C'est lui qui m'a confirmé qu'il y avait une *darshan* aujourd'hui. Il nous attend au rez-de-chaussée.

Pratap, le photographe et Malko lui emboîtèrent le pas, contournant le monastère. Partout des soldats indiens en armes, tenue kaki et kalachnikovs.

Ils franchirent un portail magnétique à l'entrée d'une salle d'attente située sur le côté du bâtiment et y retrouvèrent le lama Nagwang, petit, frêle, d'allure timide. C'est la vétérinaire qui mena les négociations.

— Le lama Nagwang nous accompagnera jusqu'au troisième étage, à titre exceptionnel, annonça Cathy Summer. Il m'aime beaucoup à cause du soin que je prends des animaux. Lui-même est persuadé d'avoir déjà été réincarné dans un singe.

Ils firent le tour pour monter l'escalier monumental, puis empruntèrent un escalier intérieur pour gagner le troisième étage. Zorawar, le photographe, dut s'arrêter à l'entrée. Peu importait : tout le monde devait emprunter cette porte pour sortir. Grâce au lama Nagwang, les lamas qui gardaient l'entrée de la salle où se déroulait la *darshan* les laissèrent pénétrer à l'intérieur.

Malko aperçut immédiatement sur le podium un jeune homme assis sous un dais, habillé d'une chemise de soie dorée et brodée, un tissu en coton rouge jeté sur son épaule gauche. Il avait le crâne rasé et sa peau était couleur caramel. De grands yeux en amande, une bouche sensuelle bien dessinée, une silhouette athlétique. Il avait les mains posées à plat sur ses genoux, et arborait un vague sourire.

L'assistance, elle, était debout. En grande partie des femmes. L'une après l'autre, elles posaient des questions, en anglais, en hindi ou en tibétain, auxquelles le jeune karmapa répondait d'une voix placide, en omettant tous les détails inutiles.

Ensuite, on passait à la suivante. Ce fut une femme que Malko ne voyait que de dos, une Asiatique d'après sa silhouette et ses cheveux. Comme les autres, elle s'inclina trois fois avant de poser sa question, en tibétain. Le lama Nagwang traduisit pour Malko.

— C'est une question difficile. Elle lui a demandé un conseil à propos de sa santé. Elle veut savoir si elle doit aller consulter un médecin chinois, un praticien tibétain ou se rendre dans un hôpital de médecine occidentale.

Effectivement, le karmapa demeura silencieux quelques instants, puis répliqua d'une voix presque imperceptible, passant aussitôt à la suivante.

— Il va lui accorder demain une audience privée, souffla le lama, afin de pouvoir répondre correctement à sa question.

Si c'était une question, difficile, qu'est-ce que devaient être les

autres... On se serait cru chez Harry Potter. Au bout d'une demi-heure, Malko, sous le regard étonné et vaguement réprobateur du lama Nagwang, décida de battre en retraite. Il ne s'éloigna pas du monastère, admirant la vue des montagnes du parvis. Une demi-heure plus tard, les invités du karmapa commencèrent à sortir. Un couple, visiblement américain, deux Françaises, un Tibétain âgé et des femmes encore sous le charme. Malko repéra une Asiatique aux traits agréables, vêtue sagement d'une robe chinoise bleue, qui marchait, les yeux baissés, le visage recueilli. Elle passa devant Malko sans lever les yeux et descendit l'escalier monumental. Bizarrement, il eut l'impression que c'était elle qui avait posé la question « difficile » et qui allait être reçue en audience privée le lendemain matin par le karmapa. Il voulut en avoir le cœur net. Le lama Nagwang l'avait rejoint. Il lui désigna l'Asiatique en train de bavarder avec d'autres femmes.

— C'est cette femme qui va être reçue demain en audience privée ?

— En effet, c'est bien elle, confirma le secrétaire du karmapa. C'est une dévote qui vient régulièrement et assiste à des cours de bouddhisme donnés par d'autres lamas. Elle a offert au karmapa un magnifique oiseau, une sorte de perroquet qu'il garde dans son bureau. C'est une Singapourienne, M^{me} Lee Kuan Yew.

Malko grava le nom dans sa mémoire. La Singapourienne avait disparu.

Cathy Summer arriva à son tour, encore sous le charme du karmapa. Puis Zorawar, le photographe, qui échangea quelques mots avec Pratap Vihar. Ce dernier dit aussitôt à Malko :

— Il retourne à Dharamsala pour mettre les clichés sur son ordinateur et faire des tirages papier pour vous. Ce sera prêt dans deux heures.

— Parfait, approuva Malko.

Prenant le journaliste indien à part, il lui demanda :

— Quelles sont les formalités que doivent remplir ceux qui désirent assister à une *darshan* du karmapa ?

— Ils doivent se faire enregistrer auprès du service d'accueil du monastère qui note le numéro de leur passeport, leur nom et leur adresse. Ce n'est qu'ensuite qu'ils peuvent avoir accès au karmapa.

Malko baissa la voix.

— Si je vous donne le nom d'une des visiteuses, vous pouvez me procurer son numéro de passeport et tous les détails de son identité ?

Pratap Vihar sourit dans sa grosse moustache.

— Cela risque de coûter 10 000 roupies ou même plus ; ces fonctionnaires-là sont théoriquement incorruptibles.

C'est-à-dire qu'ils étaient plus chers que les autres. La corruption de l'administration indienne n'avait d'égale que son insondable stupidité.

— Vous pouvez aller jusqu'à 20 000, assura Malko, mais il me faut ce renseignement.

— Je m'en occupe. Je connais un des types de la Sécurité.

Il n'avait pas demandé pourquoi Malko voulait cette information. Ce dernier eût été en peine de lui fournir une explication rationnelle. À part le fait que parmi toutes les femmes qui se pressaient à la *darshan*, la Singapourienne était la seule Chinoise. Ce qui ne voulait peut-être rien dire.

*

* *

Laissant Pratap Vihar sur place, Malko était remonté à Mac Leod Ganj en taxi. Où il avait retrouvé Chris Jones et Milton Brabeck qui revenaient de la *Tibetan Refugee Colony*.

— On n'en peut plus ! soupira Chris Jones. Il ne se passe rien là-haut. Et le gosse est couvé par quatre *gooks*⁽⁵¹⁾ qui ont l'air très méchants. On fait de la figuration.

— Absolument pas, corrigea Malko. Même s'ils ont l'air très méchant, ils ne sont pas armés. Contrairement à vous. Encore trois jours et on décroche.

Il ne voyait pas l'intérêt de rester indéfiniment dans l'Himalaya. Sauf événement nouveau, sa mission se terminait. Le lama Chaclok l'avait presque convaincu : les Chinois ne tenteraient rien de plus, échaudés par leurs échecs successifs.

Quant à la piste du karmapa, c'était encore vraiment en pointillé.

Linda de Carvalho l'attendait dans son antre pour une nouvelle leçon de Kamasoutra, la seule distraction de cet endroit perdu. La Brésilienne lui avait promis de lui apprendre comment aspirer avec son sexe du lait dans une soucoupe... Grand truc des fakirs indiens. Amusant, bien que d'un usage difficile dans des relations sexuelles normales.

Sentant les deux gorilles de la CIA au bord du découragement, il essaya de leur remonter le moral.

— Demain matin, je viens avec vous à la *Tibetan Refugee Colony*, promet-il.

Si Pratap Vihar avait du nouveau, il le préviendrait.

*

* *

Pratap Vihar ressortit du petit bureau où la police indienne accueillait les visiteurs du karmapa, l'âme en paix. Il avait décidément un bon karma. La nuit précédente il avait baisé comme un fou Cathy Summer qui couinait si fort qu'il avait presque dû l'étouffer pour qu'elle ne réveille pas ses chastes voisines.

Elle logeait quand même dans un couvent de nonnes tibétaines au crâne rasé qui, en principe, avaient renoncé aux joies du sexe.

Ensuite, grâce à son copain de la Sécurité, cela ne lui avait coûté que 8000 roupies pour obtenir l'identité de la dévote singapourienne qui habitait un petit studio non loin du monastère. Et enfin, son photographe lui avait imprimé un lot de photos prises à la sortie de la *darshan* du karmapa. Si, avec cela, la CIA n'était pas satisfaite, c'était à désespérer de tout...

Repu sexuellement et satisfait professionnellement, il reprit en taxi la route de Mac Leod Ganj. L'austère colonel britannique de l'Armée des Indes n'aurait jamais pu prévoir de son vivant que le piton où il avait installé son cantonnement deviendrait un jour un des centres du monde bouddhiste. Et que son patronyme serait associé à celui du Bouddha vivant.

*

* *

Comme d'habitude, le temps était couvert et le taxi doublait des files de pèlerins grimpant vers la TRC, dans l'espoir d'apercevoir le dalaï-lama. Ils stoppèrent devant la barrière de la TRC et continuèrent à pied. Sous l'auvent métallique chauffé à blanc, des centaines de fidèles attendaient, assis à même le sol, devant le grand écran encore éteint. Il y en avait partout, assis sur les murs, réfugiés dans les rares coins d'ombre. Soudain, une silhouette blanche se détacha de la foule et fonça droit vers les deux Américains.

Emily la hippie, toujours en blanc, mais plus allumée que jamais. Jetant son dévolu sur Chris Jones, qui recula comme si un cobra l'avait piqué. Tous ceux qui n'étaient pas complètement aveugles pouvaient constater que la somptueuse blonde s'était collée à lui comme un timbre-poste...

Lorsqu'elle se détacha, le gorille était rouge pivoine.

— Vous vous êtes fait des amis, remarqua perfidement Malko.

— C'est une folle, grommela Chris Jones. Elle nous a invités chez elle, ce soir. Tous les deux. Moi, je passerai jamais après un nègre.

Ils continuèrent leur chemin, atteignant le grand espace découvert en contrebas de l'amphithéâtre où le dalaï-lama donnait ses « teaching ». Il était encore vide mais, en quelques minutes, il fut envahi par la foule piaillante de garçons et de filles arrivant en récréation.

Quelques instants plus tard, surgit un petit garçon à l'air sérieux, encadré par quatre immenses Tibétains en noir.

Le faux Shamar Situ. L'appât.

Timidement, il essaya de se mêler à ses camarades, tandis que ses gardes du corps s'installaient sur les gradins, à portée de voix.

Les deux gorilles et Malko se positionnèrent non loin d'eux, rejoints par Emily, bien décidée à ne plus les lâcher d'une semelle. Les piailllements des enfants empêchaient toute conversation.

— Et voilà, c'est tous les jours comme ça ! soupira Milton Brabeck.

*

* *

Shamar, Rangjun et Gylatsab s'étaient réveillés avec le jour. L'un après l'autre, ils avaient pris une douche froide à l'extérieur du temple Mahedev et mangé un bol de riz arrosé de thé. Ensuite ils s'étaient retirés dans un coin pour méditer. Ils allaient tous les jours à la TRC et connaissaient les horaires des récréations par cœur. La veille, ils étaient descendus à Mac Leod Ganj consulter un astrologue de renom qui leur avait extorqué 500 roupies pour leur indiquer le jour le plus favorable à des projets.

Ils étaient donc sereins, leur action ne pouvait que réussir.

Tous les trois s'étaient habillés à la tibétaine avec une longue chemise et un pantalon flottant retenu à la taille par un élastique. Ce qui leur permettait de dissimuler, le long de leur jambe droite, le long *kukri* à la lame effilée dont ils tenaient la poignée à travers le fond troué de leur poche. De cette façon, ils n'attiraient pas l'attention.

Sans un mot, ils se mirent en route, longeant la rive du Dal Lake sans se presser, mêlés aux touristes et aux pèlerins. En même temps, ils scrutaient la foule, à la recherche de policiers en civil indiens. Ils arrivèrent au terrain de jeux improvisé sans avoir décelé aucune présence suspecte. Tout de suite, ils aperçurent Shamar Situ qu'ils avaient repéré la veille. Ils avaient décidé d'attendre la fin de la récréation pour frapper. Au moment où les quatre gardes tibétains ramenaient l'enfant, ils étaient alors moins sur leurs gardes.

Un coup de sifflet strident annonça le retour au travail.

Rangjun se mit en branle le premier. D'un pas rapide, mais sans

courir, il se dirigea vers le jeune garçon, se plaçant entre lui et ses gardes. Ceux-ci ne mirent que quelques secondes à le repérer. Deux d'entre eux foncèrent dans sa direction, tandis que les deux autres agresseurs se précipitaient vers le jeune garçon.

Rangjun fit alors jaillir son long poignard de sa poche et, la lame à l'horizontale, courut vers les deux Tibétains.

Il fallait absolument qu'ils s'imaginent avoir affaire à un seul agresseur.

CHAPITRE XXIV

Malko et les deux gorilles sautèrent sur leurs pieds en même temps. Dégainant tous les trois, Malko son Glock, Chris et Milton, leur artillerie lourde.

La plupart des gosses en train de se regrouper pour retourner en classe n'avaient rien remarqué. Shamar Situ, figé de peur par l'apparition d'un homme brandissant un immense poignard, restait cloué sur place. Tout se passa à une vitesse hallucinante. L'agresseur fonça sur les deux gardes tibétains qui cherchaient à l'intercepter, en faisant des moulinets avec son arme. Les Tibétains s'immobilisèrent, préparant une parade de kung-fu, hélas peu adaptée à la situation. Rangjun approchait en tournoyant, poussant des cris sauvages.

L'un des Tibétains se baissa et plongea dans ses jambes. Le second n'en eut pas le temps. La lame du poignard le décapita, lui tranchant la tête comme une motte de beurre... Celle-ci roula dans la poussière du stade, et son corps tituba quelques fractions de seconde avant de s'effondrer.

Le second Tibétain et Rangjun formaient une masse indistincte, roulant dans la poussière. Malko fonça dans leur direction. Au moment où l'agresseur s'apprêtait à embrocher d'un coup de poignard le garde tibétain.

Sans hésiter, presque à bout portant, il appuya trois fois sur la détente du Glock, faisant éclater la tête de l'homme.

Des soldats indiens dégringolaient en vociférant les marches de l'amphithéâtre, armant fébrilement leurs kalachs. Les deux autres Tibétains avaient rejoint le jeune Shamar Situ et l'entraînaient, le prenant chacun par une aisselle.

Malko abaissa son arme, croyant la situation sous contrôle. Le troisième garde tibétain, sauvé par Malko, tenait son bras droit largement entaillé d'où jaillissait un flot de sang. Hors d'état de combattre. C'est alors que Malko aperçut deux autres hommes qui fondaient sur les deux gardes tibétains en train d'entraîner le petit garçon.

Comme ce dernier se trouvait entre lui et les nouveaux agresseurs, il lui était impossible de se servir de son arme. Il se retourna vers les deux gorilles de la CIA.

— Chris ! Milton !

Les deux Américains avaient vu le danger. Eux se trouvaient face aux agresseurs. À eux deux, ils avaient de quoi réduire les tueurs en charpie. Seulement, il y eut un *misfit*. Sans se concerter, ils concentrèrent leur tir sur un seul des deux agresseurs. Les détonations se succédèrent en rafale. Une quinzaine de coups en tout. Littéralement haché par les énormes projectiles du 357 Magnum Desert Eagle de Chris Jones et du Sieg de Milton Brabeck, l'homme sembla pris d'une sorte de danse de Saint-Guy, abandonnant un lambeau de chair à chaque impact. Il s'effondra sur place, définitivement hors d'état de nuire. Seulement, il en restait un. Lequel fonçait sur les deux gardes tibétains survivants, qui tentaient d'entraîner Shamar Situ à l'abri. Ils décidèrent une fraction de seconde trop tard de lâcher l'enfant qu'ils tenaient pour se défendre.

Le dernier agresseur était déjà sur eux, balayant l'air à l'horizontale de son long poignard. Sa lame les frappa l'un après l'autre, en quelques fractions de seconde, les décapitant presque en même temps.

Leurs têtes roulèrent par terre et les deux hommes parcoururent encore quelques mètres, comme des canards sans tête, puis s'effondrèrent, lâchant l'enfant qui détalait, terrifié, vers les gradins. Emporté par son élan, l'assassin n'avait pu l'agripper. Lorsqu'il se retourna, l'enfant se trouvait déjà à une dizaine de mètres de lui. Emily, la hippie, en le voyant détalait vers elle, se leva d'un bloc et se précipita vers le gosse qu'elle attrapa à bras-le-corps, faisant aussitôt demi-tour pour se rapprocher des gorilles et de Malko. Talonnée par l'homme qui venait de décapiter les deux Tibétains.

Elle se retourna et, en le voyant lancé à ses trousses, poussa un cri de terreur. Paniquée, elle fit un faux pas et s'effondra de tout son long, entraînant l'enfant dans sa chute. D'un bond, l'homme au poignard fut sur eux. Emily essayait de se relever, le gosse hurlant de terreur coincé sous elle, lorsque le tueur, brandissant son long poignard à deux mains, l'enfonça, avec un cri sauvage, dans le dos de la bimbo blonde.

Se relevant aussitôt, il fonça sur Malko qui était le plus proche de lui, bien décidé à lui faire subir le même sort. Malko leva le Glock et se mit à tirer, tenant l'arme à deux mains, au jugé, pour stopper cette machine de mort devenue folle.

Les détonations des armes de Chris Jones et Milton Brabeck lui firent écho. Les deux gorilles vidaient leurs chargeurs. Pourtant, le tueur continuait à courir. À peine ralenti par les impacts, du sang jaillissant de ses multiples blessures. La culasse du Glock claqua avec un bruit sec et resta ouverte.

Malko sentit le sang se retirer de son visage. Il vit le regard halluciné du tueur, assez proche pour qu'il puisse distinguer sa lèvre

supérieure, retroussée en un rictus fou. Tous ses muscles bandés, impuissant, il se vit mort. Alors que le poignard allait s'enfoncer dans sa poitrine, le tueur s'abattit d'un coup, essayant encore de frapper ! Le tranchant de l'arme découpa la chemise de Malko avant de se planter dans le sol.

Le silence retomba brutalement.

Brisé aussitôt après par les détonations sourdes d'une kalachnikov : un des soldats indiens, croyant avoir repéré d'autres agresseurs, tirait carrément dans la foule ! Horrifié, Malko vit des silhouettes s'effondrer, tandis que les gens se dispersaient en hurlant, laissant morts et blessés sur le sol.

Pétrifié, son chargeur vide, le soldat indien baissa enfin son arme. D'autres soldats jaillissaient de l'amphithéâtre. Il ne restait plus sur l'esplanade que des corps inanimés.

Soudain, Malko réalisa qu'il n'entendait plus les cris du jeune Shamar Situ, toujours couché sous Emily. Il se précipita sur les deux corps superposés. Emily, une énorme tache de sang sur son caraco, ne donnait plus signe de vie. Il retourna son corps avec précautions pour dégager le garçonnet et aperçut immédiatement la tache sombre sur sa chemise bleue. Le long poignard avait traversé sa poitrine, après celle d'Emily.

Lui aussi était mort.

*

* *

Quand le 4x4 blindé du dalaï-lama arriva sur place, protégé par trois voitures de police et un détachement de l'armée indienne, quatorze cadavres étaient allongés sur le sol : Shamar Situ, Emily, les trois agresseurs, trois des gardes tibétains et huit visiteurs. Quatorze blessés avaient déjà été emmenés par des ambulances improvisées vers l'hôpital de Dharamsala. À Mac Leod Ganj, il n'y avait aucun établissement capable de traiter ce genre de blessures.

Malko était encore sous le choc. Agenouillé devant l'enfant mort, le dalaï-lama était plongé dans une méditation atterrée. Le lama Chaclok débarqua à son tour d'une Ambassador, accompagné par le directeur de la Sécurité, Dagpo Rinpoche.

Malko les rejoignit et le vieux lama lui jeta un regard désespéré.

— Votre idée n'a pas été couronnée de succès ! lança-t-il d'une voix lourde de sous-entendus.

Que pouvait répondre Malko ? Certes, ce n'était pas le futur dalaï-lama qui gisait à quelques mètres d'eux, mais un enfant innocent à qui

on avait fait prendre des risques inouïs.

Malko en était malade, étant à l'origine de la manip.

— C'est entièrement de ma faute, reconnut-il. Je n'aurais jamais pensé être confronté à une attaque d'une telle violence.

Le lama Chaclok eut un geste d'apaisement.

— Sa Sainteté a validé votre idée. C'est lui qui en porte le poids. Ce petit garçon va sûrement être réincarné dans un karma de choix pour le récompenser de son sacrifice.

— En attendant, il est mort, objecta Malko.

Le lama hocha la tête gravement.

— Ce que vous appelez la mort n'est qu'une transition. Il a seulement changé de karma. Il ne faut pas vous sentir coupable. Sa Sainteté vient de me révéler qu'il avait eu un avertissement. Un oiseau est encore venu s'écraser sur la vitre de son bureau ce matin. Une sorte de suicide. Il aurait dû faire interrompre l'expérience. Maintenant nous devons méditer pour tirer les enseignements de cet incident.

La mort n'était décidément pas importante aux yeux de ces bouddhistes. Malgré tout, Malko, n'arrivait pas à détacher ses yeux du petit corps étendu sous un *khoti*⁽⁵²⁾ blanc déjà maculé de sang. Encore stupéfait par la violence de cette attaque suicide.

— Avez-vous identifié les agresseurs ? demanda-t-il. Ce sont des Chinois ?

— Non, répondit le lama Chaclok, d'après leur *modus operandi* et les injures qu'ils ont lancées à ceux qui veillaient sur Shamar Situ, ce sont des membres d'une secte bouddhiste extrémiste, les « Red Hats », du *Dorje Shugden*. Ils ont revendiqué leur crime en clamant qu'ils ne voulaient pas que la tradition du *tulku* s'interrompe !

— Qui sont ces gens ? Des Tibétains ?

— Oui. Ils appartiennent à une très vieille secte qui remonte au XV^e siècle. Ils ont toujours été très violents, très radicaux. Sa Sainteté, il y a quelques années, a tenté de les raisonner, mais en vain...

— Comment ont-ils appris ses projets ?

— Nous l'ignorons, avoua le lama, mais ils sont présents dans toutes les communautés tibétaines. Comme ils sont Tibétains, les gens leur font confiance.

— Ils résidaient à Mac Leod Ganj ?

— Je ne crois pas. La dernière fois qu'ils ont commis un attentat, il y a douze ans, les coupables étaient venus de Delhi et s'étaient ensuite

enfuis au Népal. Avec la complicité tacite des autorités indiennes. Celles-ci ne veulent pas se mêler de ces problèmes intertibétains.

— Donc, conclut Malko, vous croyez que les Chinois ne sont pour rien dans cet attentat ?

— J'en suis sûr, trancha le lama Chaclok.

Tandis qu'ils discutaient, le dalaï-lama s'inclinait devant chaque cadavre, qu'on enlevait au fur et à mesure pour les enfourner dans des voitures funéraires. Des membres de la Sécurité avaient fouillé chacun des agresseurs sans rien trouver qui puisse les identifier. Ayant terminé, le dalaï-lama remonta dans sa voiture blindée et son convoi redescendit à tombeau ouvert vers Mac Leod Ganj. Il ne restait plus du drame que des taches sombres sur le sol de l'esplanade ; du sang.

Milton Brabeck et Chris Jones s'approchèrent, catastrophés.

— On a fait tout ce qu'on a pu, dit Chris Jones. Ces types étaient drogués, en hypnose. Ils avançaient alors qu'ils étaient déjà morts !

— N'y pensez plus, conseilla Malko. On est désarmé devant une attaque-suicide. C'est moi qui porte la responsabilité de ce drame horrible.

En dépit d'une double protection, les agresseurs étaient arrivés à leurs fins. Criblés de balles et ayant fait le sacrifice de leur vie. Ils repartirent dans leur taxi à Mac Leod Ganj. Au *Surya*, Malko se heurta à Pratap Vihar qui ignorait encore tout du drame.

— J'ai ce que vous vouliez, annonça-t-il à Malko, en lui glissant un papier dans la main.

Ce dernier le déplia et découvrit quelques lignes manuscrites, les indications portées sur le passeport de Lee Kuan Yew, la Singapourienne fan du karmapa.

Quelques heures plus tôt, il aurait salué l'efficacité de Pratap Vihar, mais la scène atroce qu'il venait de vivre l'avait profondément ébranlé. En dépit des affirmations du lama Chaclok, il se posait des questions sur la façon dont la secte *Dorje Shugden* avait eu vent des projets les plus secrets du dalaï-lama. Ils avaient beau avoir des contacts dans le milieu tibétain émigré, ils n'en possédaient pas dans le premier cercle du dalaï-lama. Donc, on retombait sur le Guoanbu qui, lui, connaissait l'existence de « l'avatar » de Shamar Situ, le petit garçon choisi pour être le prochain dalaï-lama.

En tout cas, si les Chinois étaient derrière cet attentat, ils étaient désormais persuadés que les plans du dalaï-lama étaient mis en échec. Hélas, le prix payé était exorbitant...

Retourné dans sa chambre, Malko ouvrit son Blackberry et appela la station de la CIA à Delhi. Pour les informer des derniers événements

et leur transmettre les éléments recueillis sur la visiteuse singapourienne du karmapa. Fred Harriman était absent et il laissa toutes les informations en sa possession à un de ses *deputies*.

Il se sentait vidé, revoyant le regard halluciné du tueur se préparant à le décapiter, encore glacé par l'ombre de la mort.

On frappa à sa porte et il alla ouvrir. C'était Linda de Carvalho.

La Brésilienne était bouleversée.

— Je viens d'apprendre ce qui s'est passé à la TRC, dit-elle. C'est atroce. Il paraît qu'un de ces fous a failli te tuer.

— Pour les autres victimes, ils n'ont pas seulement « failli », remarqua Malko avec tristesse.

— Tous ceux qui sont morts sont des bouddhistes qui croient à la réincarnation, minimisa la Brésilienne. Toi, c'est différent. Mais si tu restes assez longtemps ici, tu deviendras comme nous : tu ne craindras plus la mort.

— Ce n'est pas la mort que je crains, corrigea Malko, c'est l'idée de ne plus exister.

— C'est la même chose, trancha Linda de Carvalho. Tu as des pensées négatives. Je le vois dans tes yeux. Il y a moins d'or dans tes prunelles. Laisse-toi faire, je vais t'aider à retrouver la sérénité.

Gentiment, elle le fit s'allonger sur le lit, puis s'installa, assise en tailleur, au-dessus de lui, comme un oiseau, et commença à lui masser la tête avec une grande douceur. Elle lui étirait la peau du crâne, lissait la peau de son visage, lui massait délicatement les yeux. Peu à peu, Malko sentit sa tension s'apaiser. Il cessa de penser, ne vivant plus que par ses sensations pleines de douceur.

La Brésilienne abandonna son crâne pour sa poitrine, massant ses muscles un par un, glissant progressivement le long de son corps. Ses mains continuaient à courir sur lui, revenant à sa tête pour lui masser les tempes. Une légère odeur d'encens flottait autour de la jeune femme, contribuant à générer une sorte de torpeur bienfaisante. Il avait l'impression de flotter dans un espace irréel. Puis, les effleurements se concentrèrent autour de son ventre et il ressentit une sensation nouvelle : des picotements, comme de minuscules décharges électriques. Puis les doigts de Linda commencèrent à glisser le long de son sexe, à petites touches. Il le sentit gonfler, se dresser, dans un maelström de caresses délicates. Il avait envie d'ouvrir les yeux, mais, en même temps, ne le souhaitait pas.

Les caresses cessèrent et il retint un cri de désappointement. La voix de Linda de Carvalho le calma aussitôt.

— Ne bouge pas, laisse-toi aller.

Il obéit sans avoir réalisé que la jeune femme s'était déplacée et se tenait désormais au-dessus de lui. Il sentit soudain un fourreau chaud et humide engloutir son membre dressé.

Son sexe était désormais enfoncé jusqu'à la garde dans celui de la Brésilienne, qui demeurait totalement immobile. Elle se pencha en avant et recommença à lui masser les tempes. Puis, par des mouvements imperceptibles, elle l'amena au plaisir qui lui arracha un long cri.

Il aurait voulu la prendre dans ses bras mais il était comme paralysé. C'est à peine s'il sentit Linda de Carvalho se retirer. Il n'avait même pas envie d'ouvrir les yeux. Plus tard, il s'ébroua : la Brésilienne avait disparu et il avait dû dormir. Il essaya de repenser à ce qui s'était passé à la TRC, mais n'y parvint pas. Comme si son cerveau était bloqué. La thérapie tantrique de la Brésilienne, mélange de sexe et de spiritualité, fonctionnait.

Il commençait à comprendre pourquoi tant de gens venaient à Dharamsala pour y trouver la paix dans un monde parallèle auquel il n'arrivait pas à croire complètement.

Malko était sous la douche quand son Blackberry se mit à chantonner. Il n'était que midi mais il avait l'impression qu'un siècle s'était écoulé depuis le matin. La voix de Fred Harriman, le chef de station de la CIA, acheva de le faire redescendre sur terre.

— Je suis malade de fureur contre les Indiens ! Si leur bureaucratie n'était pas d'une insondable bêtise, on aurait pu éviter le massacre de ce matin.

— Comment ?

— Je viens seulement d'apprendre par mes homologues de l'IB que, la semaine dernière, en exerçant une surveillance de routine sur le *Dorje Shugden*, un de leurs agents a repéré un probable agent du Guoanbu, sous couverture de bonze, venu leur rendre visite, dans la colonie tibétaine de Delhi. D'où venaient probablement ces trois tueurs. D'ailleurs, le *Dorje Shugden* ne dissimule pas sa satisfaction, sans endosser la responsabilité de l'attentat. Ils se sont répandus auprès des journalistes tibétains pour saluer ce coup d'arrêt donné à la « dérive » du dalai-lama !

— Qui est responsable, d'après vous ? demanda Malko.

Le chef de station soupira.

— À part quelques mongoliens, tout le monde sait que ces extrémistes sont infiltrés par le Guoanbu. Et depuis longtemps ! Ils sont cons, méchants et dangereux, à cause de leur fanatisme.

— Le meurtre de ce jeune garçon serait donc une opération

chinoise ?

— Il y a de fortes chances, oui, confirma Fred Harriman, mais on n'arrivera jamais à le prouver.

Donc, se dit Malko, son piège avait fonctionné : les Chinois étaient désormais persuadés d'avoir mis fin aux projets du dalaï-lama.

— Ce n'est pas tout, reprit Fred Harriman. Je crois que vous avez mis la main sur une pépite.

— Laquelle ? demanda Malko.

— Nous avons demandé à notre station de Singapour de vérifier avec ses homologues l'identité de cette Singapourienne en contact avec le karmapa.

— Et alors ?

— Toutes les données de son passeport sont correctes, à un détail près.

— Lequel ?

— Il y a bien une M^{me} Lee Kuan Yew, mais elle est décédée il y a quatre ans. D'un cancer. Et elle ne ressemblait absolument pas à la ravissante personne que vous m'avez décrite.

CHAPITRE XXV

Malko mit quelques secondes à intégrer ce que venait de lui apprendre l'Américain, et qui éclairait d'un jour nouveau une situation apparemment inexplicable. Les Chinois avaient mis en place une taupe insoupçonnable, un vrai « poisson des grands fonds » dans le cadre d'une opération qui s'étalait sur plusieurs années. Grâce au karmapa, ils avaient accès aux secrets les mieux gardés du gouvernement tibétain en exil ; le dalaï-lama étant incapable de soupçonner son alter ego...

Et, en plus, ils avaient trouvé un moyen de communication pour leur taupe. Grâce aux audiences données par le jeune karmapa.

Sans la vérification à Singapour, cela aurait pu durer longtemps.

C'était une astuce classique des Services : utiliser le passeport d'un mort, car il y avait peu de chances de vérification, par définition. Le Guoanbu avait ensuite mis en place un second cercle extérieur, de façon à recueillir un maximum d'informations sur le dalaï-lama, sur place, à Mac Leod Ganj et, éventuellement, à mener des actions clandestines. La Chinoise, responsable du meurtre de l'Allemande Hildegard Wachter, en faisait partie, mais le réseau comptait sûrement d'autres membres... Averti par sa taupe des projets du dalaï-lama, le Guoanbu avait préparé l'identification puis l'élimination de celui qu'il croyait être le prochain dalaï-lama.

— C'est du beau travail, conclut Malko. Désormais, les Chinois sont persuadés qu'ils ont la situation en main, après avoir éliminé ce jeune garçon.

— Donc, conclut Fred Harriman, vous les avez baisés !

— Je ne partage pas entièrement votre optimisme, tempéra Malko. Certes, nous avons marqué un point. Les Chinois croient avoir stoppé un processus qui aurait donné un sérieux avantage au dalaï-lama, mais je pense qu'ils voient plus loin.

— C'est-à-dire ?

— Ils ont agi pour gagner du temps, afin d'arriver à leur objectif réel ; se débarrasser définitivement du dalaï-lama actuel.

— Mais comment ? objecta l'Américain. Politiquement, ils ne peuvent rien tenter directement contre lui.

— C'est exact, reconnut Malko, mais les dirigeants du Guoanbu sont

très astucieux. Vous pouvez être certain qu'ils ont un plan. Leur but final est de contrôler le Tibet. Cela ne peut se faire qu'à travers le prochain dalaï-lama. Ils ont la possibilité d'en faire nommer un par les lamas « retournés » vivant toujours au Tibet, mais cela suppose d'abord l'élimination de l'actuel. S'il était arrivé à mettre en place son successeur, hors de portée des autorités chinoises, ils avaient perdu. L'attaque d'hier avait pour but d'éliminer cette menace. Ils ne le savent pas, mais elle existe toujours.

— Est-ce que le plus sûr ne serait pas de proclamer immédiatement le changement du mode de désignation du prochain dalaï-lama ? suggéra Fred Harriman.

— Sûrement, reconnut Malko, mais le dalaï-lama ne le peut pas pour des raisons internes. Les lamas de son entourage lui ont demandé d'attendre que la mauvaise foi chinoise soit exposée au grand jour. Il ne peut pas aller contre leur volonté. C'est cette période de quelques mois qui est extrêmement dangereuse, car je crains qu'à travers le karmapa, auquel le dalaï-lama continue à se confier, le Guoanbu apprenne rapidement qu'ils ont raté leur coup. Et qu'ils disposent donc d'un temps limité pour écarter définitivement la menace.

— Que faire dans ce cas ?

— D'abord avertir le dalaï-lama de la trahison du karmapa. Cela ne va pas être facile. Il faudrait lui fournir une preuve. Je vais y réfléchir. Une fois ce problème isolé, il faut veiller sur lui plus que jamais et surtout sur le véritable successeur, ce petit garçon, le vrai Shamar Situ, qui attend d'être « sacralisé ». Le dalaï-lama va se trouver dans une position très difficile, car il devra expliquer aux lamas la substitution des deux enfants. Cela risque de mal se passer. D'autant que nous n'avons aucune preuve pour impliquer les Chinois dans ce massacre...

— Et si on demandait aux Indiens de nous aider à démasquer cette fausse Singapourienne ?

— Certes, c'est facile, reconnut Malko, il suffit d'une vérification de passeport. Mais le fait qu'elle soit un agent du Guoanbu n'implique pas automatiquement le karmapa. Il peut toujours prétendre qu'elle l'a approché à son insu et c'est difficile de prouver le contraire, il faudrait apporter au dalaï-lama une preuve absolue qui discrédite à tout jamais le karmapa. Sinon, les Chinois risquent de monter un système pour qu'il remplace le dalaï-lama si ce dernier disparaissait. Je vais faire le point avec l'entourage du dalaï-lama, promet Malko et je vous tiendrai au courant.

— Il y a une question vitale à laquelle nous n'avons pas de réponse : le Guoanbu tient-il le karmapa ? En d'autres termes, peut-il

le faire chanter ?

— Le seul lien avec le Guoanbu est cette Chinoise.

M^{me} Lee Kuan Yew, dit Malko. Ce n'est que par elle qu'on pourrait agir. À condition de trouver un moyen de pression sur elle. Je vais y réfléchir et voir le lama Chaclok, pour obtenir certaines informations.

*

* *

Le petit lama rondouillard semblait s'être dégonflé comme un ballon. Il jeta un regard torve à Malko.

— Sa Sainteté est très affectée par ce drame abominable. Ces « Red Hats » sont vraiment des fous furieux...

Malko préféra ne pas aborder immédiatement le problème de l'implication possible du Guoanbu.

— Que va-t-il se passer désormais ? demanda-t-il. Le jeune garçon qui a été tué n'est pas celui qui est destiné à devenir le prochain dalaï-lama.

— Nous méditons sur ce point, avoua le lama. Il y a un problème avec les autres lamas, à qui il faut avouer cette supercherie. Il est à craindre qu'ils le prennent très mal.

— On ne pouvait pas prévoir une attaque kamikaze des « Red Hats », remarqua Malko. Les Chinois auraient plutôt cherché à le kidnapper.

— C'est vrai, reconnut le lama Chaclok. Mais ces sages vivent dans un autre monde. Ils risquent d'être très réticents à endosser la continuation du projet.

— Qui est au courant de la substitution ? demanda Malko.

— Vous, moi et Sa Sainteté, affirma le lama Chaclok. C'est moi qui ai choisi « l'avatar » de Shamar Situ. Même ceux qui le gardaient ne savaient pas de qui il s'agissait.

— Parfait, approuva Malko. Continuez à garder le secret, car il est possible que le Guoanbu soit impliqué dans ce qui s'est passé ce matin.

Le lama Chaclok ne cacha pas sa stupéfaction.

— C'est impossible !

Malko lui relata alors ce que lui avait appris Fred Harriman sur la visite d'un agent supposé du Guoanbu au siège des « Red Hats » de Delhi, quelques jours plus tôt.

— Ce ne peut pas être une coïncidence, conclut-il.

Cette fois, le lama Chaclok semblait complètement catastrophé.

— M'autorisez-vous à mentionner cela à Sa Sainteté ?

— Bien sûr, fit Malko. Vous pouvez le faire vérifier par Dagpo Rinpoche, le chef de votre Sécurité, qui est en contact avec l'IB. Il faut que Sa Sainteté réalise que les Chinois sont engagés dans un combat féroce. En ce moment, ils pensent avoir marqué un point important en éliminant le « dauphin ». Ce qui leur donne plus de temps pour réaliser leur véritable projet.

— Lequel ?

— L'élimination physique de Sa Sainteté elle-même.

Le lama Chaclok sursauta.

— C'est impossible ! Les Chinois n'oseront jamais. Ce serait un crime abominable.

— Il faut quand même l'envisager, rétorqua Malko. Vos adversaires ne reculeront devant rien. Tant que le dalaï-lama sera vivant et en liberté, ils ne pourront pas contrôler le Tibet.

— C'est vrai, dut reconnaître le petit lama rondouillard.

— Il faut savoir très vite si le processus du *tulku* peut être modifié, comme le souhaite Sa Sainteté. Et, dans ce cas, procéder le plus rapidement possible à sa mise en place. C'est la meilleure assurance vie pour le dalaï-lama.

— Je vais transmettre à Sa Sainteté tous ces éléments, promit le lama Chaclok, visiblement bouleversé.

L'idée qu'on puisse attenter à la vie de son idole le rendait malade.

Malko regagna le *Surya*, se disant qu'il était en possession d'informations très importantes, mais il n'arrivait pas à les relier. Le seul point sur lequel le lama Chaclok avait raison, c'était l'impossibilité politique pour les Chinois d'endosser un attentat contre le dalaï-lama. Ce qui semblait neutraliser leurs mauvaises intentions.

*

* *

Le camarade Geng Huichang regarda ses trois interlocuteurs avec une satisfaction non dissimulée.

— Je tiens à féliciter le camarade He Dequan pour la façon très professionnelle dont il a fait éliminer « l'œuf du serpent ». Désormais nous avons un peu de temps pour mettre au point la dernière opération de notre plan, l'élimination du serpent.

He Dequan, patron du Septième Bureau, grisé par le satisfecit de son chef, proposa aussitôt :

— Camarade Huichang, nous sommes à même de mener une

opération similaire.

Le directeur du Guoanbu eut un mince sourire.

— J'en suis certain, mais c'est un autre département qui va s'occuper de cette mission. Nous ne devons prendre aucun risque. Même si les Indiens et les Tibétains ont attribué notre dernière action aux « Red Hats ». J'ai fait de plus envoyer un message de sympathie, par notre ambassade à Delhi, au serpent lui-même, dans lequel je dénonce ces méthodes barbares. D'autre part, nous avons demandé au gouvernement tibétain en exil de nous envoyer leurs représentants habituels, afin que nous reprenions les pourparlers commencés en 2002 sur l'avenir du Tibet.

Pourparlers qui duraient depuis six ans et n'avaient jamais mené nulle part, les Chinois refusant obstinément de reconnaître la bonne foi du dalaï-lama.

Le patron du Guoanbu précisa :

— C'est seulement la partie « gesticulation » de notre plan. Nous devons montrer au monde entier notre désir de négocier. L'élimination du serpent doit se produire dans un contexte apaisé...

— Quel est mon rôle ? demanda le patron du Cinquième Bureau, Lu Shiling.

— Continuez à garder un contact étroit avec la source « Jade précieux ». Nous devons absolument savoir ce qui se passe dans la tête du dalaï-lama. C'est la condition essentielle de la phase suivante. Ensuite, nous serons débarrassés à jamais d'un des Cinq Poisons.

Personne n'osa lui demander comment il comptait s'y prendre.

*

* *

Le parvis du monastère de Gyuto était envahi par les touristes et des lamas jouaient bruyamment dans les jardins attenants à leurs appartements, de part et d'autre de l'esplanade. Malko, en voiture, observait avec Pratap Vihar les marches monumentales encombrées de visiteurs et de touristes.

La *darshan* du matin accordée par le karmapa venait de se terminer et les heureux élus se dispersaient par petits groupes. Malko aperçut parmi eux M^{me} Lee Kuan Yew, la Singapourienne, qu'il soupçonnait fortement d'être un agent du Guoanbu. Elle s'éloignait. Il ouvrit la portière et alla à sa rencontre. Il avait décidé de donner un coup de pied dans la fourmilière. Il la rattrapa et l'interpella.

— Miss Lee Kuan Yew ?

La Singapourienne sembla surprise d'être appelée par son nom et

s'immobilisa, ôtant ses lunettes noires.

— Nous nous connaissons ? demanda-t-elle en anglais.

— Non, avoua Malko.

— Comment savez-vous mon nom ?

— C'est une longue histoire. J'aimerais en parler avec vous.

La Singapourienne se raidit et répliqua d'une voix sèche :

— Je ne vous connais pas, laissez-moi, sinon j'appelle les soldats qui gardent le monastère.

— Ne vous énervez pas ! rétorqua Malko. Figurez-vous que j'ai connu une autre femme qui portait votre nom, à Singapour.

— Quel rapport ? demanda sèchement M^{me} Lee Kuan Yew.

— Vous avez pris son identité.

La Singapourienne remit ses lunettes noires et lança, mais d'une voix moins assurée :

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, laissez-moi.

Elle se remit en marche, mais Malko continua à lui parler, restant à sa hauteur.

— Quel que soit votre véritable nom, insista-t-il, vous êtes un agent du Guoanbu, chargée de maintenir le contact avec le karmapa, qui est aussi un agent des Services de renseignements chinois. Peut-être même est-ce vous qui lui avez enseigné le chinois au monastère de Tsurphu ?

Il parlait lentement en détachant bien les mots. La Singapourienne accéléra, toujours sans répondre. Malko voyait sa bouche trembler légèrement. C'est toujours horrible pour un agent clandestin d'être découvert. Même si en Inde, elle ne risquait que l'expulsion ou, au pire, la prison !

Finalement, elle s'arrêta et lui fit face, sans ôter ses lunettes noires.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle.

— Un de vos homologues, répondit Malko.

— Eh bien, dénoncez-moi ! lança-t-elle sur un ton plein de défi. Il y a un poste de police au monastère.

— C'est vrai, dit-il, je pourrais vous faire arrêter par la police indienne. Je travaille pour la Central Intelligence Agency. C'est elle qui a découvert votre véritable identité. Bien sûr, les Indiens se contenteront probablement de vous expulser discrètement. Seulement, en revenant dans votre pays, vous risquez certains problèmes. Je sais comment fonctionne le Guoanbu. Vous serez soumise à des

interrogatoires sans fin. Au mieux, on vous attribuera un poste obscur dans le centre de la Chine puisque vous serez grillée à l'étranger. Au pire, on vous enverra au Lao-Gai. Par prudence. Bref, votre vie sera terminée. Alors, il y a peut-être une meilleure solution.

Toujours muette, la Singapourienne avait ralenti. Malko la sentait horriblement perturbée et il y avait de quoi. Ils se remirent en marche, parcoururent cinq cents mètres, débouchant dans une petite rue calme, bordée de cottages. La Singapourienne s'arrêta devant l'un d'eux.

— Vous allez me laisser, maintenant ! lança-t-elle d'un ton sans conviction. Je suis arrivée chez moi.

Malko ne se démonta pas.

— Je pense que ce serait une bonne idée de bavarder un peu chez vous, suggéra-t-il.

Elle traversa un petit jardin et ils se retrouvèrent dans une chambre assez coquette, au rez-de-chaussée. À peine entrée, la Singapourienne tira un paquet de cigarettes de son sac et en alluma une, toujours sans ôter ses lunettes noires. Cherchant visiblement comment se sortir de cette mauvaise passe.

Pendant quelques instants, Malko la laissa tirer sur sa cigarette, dans un silence pesant, qu'il finit par briser.

— Voici ce que je vous propose, dit-il. À partir de maintenant, vous me tenez au courant de votre mission, en temps réel, y compris des instructions de Beijing. En échange, lorsque votre rôle sera terminé, vous serez « exfiltrée » de ce pays vers les États-Unis. Après votre debriefing, vous aurez un passeport américain, une résidence aux États-Unis, et personne ne pourra jamais vous retrouver.

Il se tut, ayant tout dit. La Singapourienne tirait toujours sur sa cigarette. Comme si elle n'avait rien entendu. Malko sentit qu'il n'en tirerait rien de plus pour le moment. Il se leva et conclut d'un ton calme :

— Je vous donne jusqu'à demain pour réfléchir à ma proposition. Je reviendrai à la même heure ici. Évidemment, d'ici là, vous pouvez vous enfuir, regagner la Chine en passant par le Népal, ou faire appel à votre Service pour vous exfiltrer, mais vous savez ce qui vous attend là-bas.

Il se leva et sortit de la pièce. Il faisait une chaleur étouffante dehors. M^{me} Lee Kuan Yew allait passer une mauvaise nuit. S'il arrivait à la retourner, il aurait marqué un point décisif. Dans le cas contraire, il aurait quand même démantelé la structure la plus importante du Guoanbu auprès des Tibétains en exil.

Il rejoignait Pratap Vihar lorsque son portable sonna.

*

* *

— J'ai de très bonnes nouvelles, annonça le lama Chaclok. Pouvez-vous passer me voir ?

— Le gouvernement chinois veut reprendre les négociations avec nous sur le Tibet, annonça triomphalement le grassouillet lama. Nous envoyons nos émissaires à Beijing.

Malko ne se troubla pas.

— Les Jeux olympiques approchent, remarqua-t-il. Ils font des relations publiques.

— Ce n'est pas ce que pense Sa Sainteté.

— Sa Sainteté se trompe, objecta froidement Malko. Mais on peut toujours croire au miracle... Moi, j'ai progressé de mon côté, mais je ne peux encore rien vous dire.

— J'ai une autre nouvelle, moins réjouissante, avoua alors le confident du dalai-lama. Les sages ne veulent plus entendre parler de changer le *tulku*. À cause du massacre de la TRC.

Les Chinois avaient fait d'une pierre deux coups ! Désormais, si le dalai-lama ne pouvait pas mettre en œuvre son plan « B », les Chinois feraient surgir un « avatar » dès sa disparition, et c'en serait fini du Tibet.

*

* *

M^{me} Lee Kuan Yew, dont le véritable patronyme était Xi Shi, appartenait au Guoanbu depuis plus de vingt ans et son père avait, quelques années plus tôt, dirigé le Cinquième Bureau... Autant dire que l'idée d'une défection ne l'avait même pas effleurée. Cependant, le choc d'avoir été découverte l'avait quand même secouée.

Elle essayait de remettre ses idées en place de façon à réagir de façon appropriée à cette nouvelle situation. Dans son cas, le souci principal devait être de protéger la source qu'elle traitait, c'est-à-dire le karmapa. Pour cela, une seule solution : disparaître. Dès qu'elle eut remis ses idées en place, elle prit le portable crypté avec lequel elle correspondait avec l'antenne du Guoanbu à Delhi et composa le numéro habituel. D'habitude, elle utilisait des SMS, moins faciles à intercepter, mais là, il y avait urgence. Lorsqu'on lui répondit, elle demanda à parler d'abord au représentant du « contrôle interne », c'est-à-dire le service de sécurité intérieure du Guoanbu, et annonça

succinctement ce qui était arrivé. Demandant des instructions.

De cette façon, elle se couvrait.

On promet de la rappeler très vite.

Deux heures plus tard, alors qu'elle avait terminé le tri des affaires qu'elle emportait, son portable crypté sonna. Elle dut répondre à un interrogatoire détaillé, concernant la façon dont elle avait été découverte, et la personnalité de celui qui l'avait abordée.

Ensuite, elle reçut ses instructions.

Xi Shi boucla alors sa petite valise, récupéra dans la doublure d'un imperméable un passeport taïwanais au nom de Meiren Ji et mit en œuvre les ordres reçus. Commençant par ouvrir en grand la bouteille de gaz qui lui servait à faire la cuisine, après avoir débranché le tuyau menant au réchaud. Le gaz commença à s'échapper avec un léger sifflement. Rapidement, elle ôta le cache de la sonnette, de façon à ce que l'étincelle provoquée par le premier coup de sonnette déclenche à coup sûr l'explosion du gaz répandu dans la pièce.

La Chinoise sortit ensuite, après avoir roulé un torchon le long de la porte, afin que le gaz ne s'échappe pas à l'extérieur.

La première personne qui appuierait sur la sonnette déclencherait l'explosion qui ferait, au minimum, sauter le rez-de-chaussée et tuerait probablement celui qui se trouverait derrière la porte. Comme elle ne recevait aucune visite, ce ne pouvait être que l'agent de la CIA qui l'avait démasquée.

Sûre de n'avoir rien oublié, elle se dirigea à pied vers l'arrêt des bus. À Dharamsala, elle prendrait le train. Ensuite, à partir de Delhi, Xi Shi serait prise en main pour son exfiltration.

*

* *

Malko avait échangé beaucoup de messages avec Fred Harriman depuis sa conversation avec M^{me} Lee Kuan Yew. L'Américain approuvait sa démarche : prévenir l'IB n' eût servi à rien. Même s'il y avait peu de chances de retourner l'espionne du Guoanbu, il fallait essayer.

Au pire, si elle s'enfuyait, ils auraient au moins démantelé un pan important du système chinois. En dépit de recherches dans tous les ordinateurs de la CIA, on n'avait rien trouvé sur la Singapourienne dont on ignorait le véritable patronyme.

N'ayant plus personne à protéger, Chris Jones et Milton Brabeck traînaient comme des âmes en peine dans le *lobby* du *Surya*. Malko décida de les emmener avec lui, pour son rendez-vous avec M^{me} Lee

Kuan Yew. Ainsi que Pratap Vihar, toujours en ville, pour gérer les taxis.

La rue où demeurait la Chinoise était déserte. Tandis que Chris Jones demeurait dans la rue pour surveiller les alentours, Malko, Milton Brabeck sur ses talons, pénétra dans le jardinet, puis dans le couloir.

Il frappa d'abord au battant, sans obtenir de résultat. Milton Brabeck, la main sur la crosse de son Sieg, était prêt à tout.

— Il n'y a personne, fit-il.

— On va voir ! répondit Malko.

Avec son index, il écrasa longuement le bouton de la sonnette.

CHAPITRE XXVI

Rien ne se passa. Pas le moindre bruit.

— La sonnette ne marche pas ! conclut Milton Brabeck, plein de bon sens.

Malko essaya de nouveau, sans plus de résultat, puis colla son oreille au battant, sans percevoir le moindre bruit.

— En tout cas, la Chinoise est partie, dit-il.

Un peu déçu quand même. Comme ils ressortaient, Pratap Vihar, qui avait fait un saut chez Cathy Summer, arriva dans un taxi. Malko lui expliqua la situation et l'Indien pénétra dans le cottage pour essayer d'en savoir plus. Il finit pour dénicher une vieille dame au premier étage. Elle ne savait rien de la Singapourienne, mais leur dit que, si la sonnette ne marchait pas, c'est qu'il n'y avait pas d'électricité... Comme tous les jours, de dix heures à une heure.

L'Inde n'arrivait pas à faire face à ses besoins.

— On remonte à Mac Leod Ganj, décida Malko.

M^{me} Lee Kuan Yew devait être loin.

*

* *

Le lama Nagwang était inquiet : M^{me} Lee Kuan Yew ne s'était pas présentée à l'audience privée accordée par le karmapa, fait extrêmement rare. Il avait essayé en vain de la joindre sur son portable. Aussi, dès qu'il eut terminé la préparation de la *darshan* du lendemain, il fila à pied s'enquérir de la Singapourienne.

Il était presque deux heures lorsqu'il arriva à son cottage et sonna à la porte.

Une fraction de seconde plus tard, il n'existait plus, déchiqueté par une violente explosion qui éventra toute la façade. Lorsque les pompiers arrivèrent, ils ne retrouvèrent du lama Nagwang que quelques lambeaux de sa robe orange.

*

* *

C'est Pratap Vihar, prévenu par Cathy Summer, qui apprit la nouvelle à Malko. Les contraintes électriques du pays leur avaient

sauvé la vie...

Malko entreprit de faire le point avec Fred Harriman. Il ne voyait plus ce qu'il pouvait faire pour aider le dalaï-lama. Le plan « B » de celui-ci était tombé à l'eau, il n'y avait donc plus de raison de protéger le jeune Shamar Situ. La vie continuait à Mac Leod Ganj comme si de rien n'était. Linda de Carvalho, qui n'était plus détentrice d'aucun secret, n'était même plus en danger.

Quant aux deux gorilles, ils se grattaient de plus en plus et se déclaraient prêts à repartir à pied à Delhi pour regagner la civilisation...

Malgré tout, Malko n'était pas déçu. Il avait quand même porté un coup sérieux aux plans du Guoanbu, même si ce dernier allait sans doute renaître de ses cendres, comme le Phénix. Les Chinois n'abandonnaient jamais.

Il ne lui restait plus qu'à prendre une dernière leçon de Kamasoutra avec Linda de Carvalho qui méditait intensément sur les derniers événements, tout en priant pour que la douce Emily se réincarne dans un animal supérieur, une vache ou un singe.

— Restez encore quarante-huit-heures là-haut, proposa Fred Harriman. Le temps que Langley absorbe les éléments du dossier.

*

* *

Geng Huichang, le directeur du Guoanbu, remonta dans sa Mercedes, soulagé. Un entretien avec Xi Jinping, le numéro 2 du comité permanent du Politburo du Parti communiste chinois, n'était jamais une partie de plaisir. D'autant que Geng Huichang, dans son traitement de l'affaire du Tibet, n'avait pas obtenu que des succès. Le dernier coup porté à son Service par la CIA était extrêmement grave. Certes, la source « Jade précieux » était toujours active, mais dans l'impossibilité de transmettre ses informations ou de recevoir des instructions. Il serait très délicat, sinon impossible, de remettre une structure en place.

Heureusement pour Geng Huichang, celui-ci était arrivé avec un plan de secours qui avait été adopté avec enthousiasme par le numéro 2 du Politburo. Lorsqu'il aurait été exécuté, tous les problèmes passés ne seraient plus que de mauvais souvenirs et plus rien n'empêcherait la Chine d'absorber définitivement le Tibet.

Supprimant enfin un des Cinq Poisons.

Dès qu'il fut de retour dans son bureau, le directeur du Guoanbu commença à prendre les dispositions nécessaires.

Malko émergeait d'une très longue leçon de Kamasoutra au cours de laquelle Linda de Carvalho avait fait preuve d'une science et d'une imagination débordantes, lorsque son portable sonna.

C'était le lama Chaclok. Visiblement dans un état d'excitation inhabituel.

— Venez vite me voir, lança-t-il, j'ai une grande nouvelle. Je veux que vous soyez le premier à la connaître.

— Je suis là dans une demi-heure, promit Malko, se demandant ce qui justifiait l'exubérance du vieux lama rondouillard.

À peine Malko fut-il entré dans son bureau que le lama Chaclok lui lança :

— Nos efforts diplomatiques ont payé ! Les autorités chinoises invitent officiellement Sa Sainteté en Chine, afin de participer aux pourparlers en cours.

— Au Tibet ?

— Non, à Shenzhen. Des discussions plus avancées seront lancées sur l'avenir du Tibet... Les Chinois veulent régler le problème.

Cela, c'était certain. Mais pas de la même manière que le dalaï-lama. Après tout ce qui venait de se passer, Malko était perplexe, mais le lama Chaclok rayonnait tant qu'il ne voulait pas lui gâcher sa joie.

— Quand ce voyage est-il prévu ? demanda-t-il. Et comment le dalaï-lama arrivera-t-il en Chine ?

— À la fin de la semaine. Un avion officiel chinois arrivera de Shenzhen, avec à son bord un très haut fonctionnaire chinois. Ta Erqing, le responsable des Affaires religieuses et ethniques du Politburo. L'appareil se posera à Kangra et repartira sur Shenzhen.

— Vous faites partie du voyage ?

— Oui, bien sûr. Sa Sainteté y tient beaucoup.

Malko demeura muet. Cherchant désespérément le piège. Car c'était un piège, forcément un piège, mais sûrement sous une forme diabolique car les Chinois ne pouvaient pas se permettre d'inviter le dalaï-lama pour le kidnapper, à quelques semaines des Jeux olympiques. Ils ne pouvaient pas non plus faire exploser une bombe à bord de l'avion. Il y avait forcément autre chose de plus vicieux. Le dalaï-lama, qui attendait depuis presque cinquante ans de retourner en Chine, ne pouvait que sauter sur l'occasion.

— Je vais annoncer cette bonne nouvelle à la CIA, conclut Malko.

*

* *

Ta Erqing, le directeur des Affaires religieuses au Politburo, transpirait lorsqu'il arriva dans le bureau de Xi Jinping, numéro 2 du Politburo, juste en dessous de Hu Jintao, l'homme le plus puissant de Chine. Xi Jinping, à son habitude, ne perdit pas de temps.

— Nous avons décidé d'entamer des pourparlers avec le dalaï-lama sur l'avenir du Tibet, afin de le mettre en face de ses contradictions. Nous l'invitons trois jours à Shenzhen pour des discussions approfondies. Vous irez donc le chercher en Inde dans un appareil gouvernemental, puisque vous êtes en charge de ce dossier. J'espère que pendant ce voyage, vous pourrez établir un premier contact positif.

Ta Erqing resta muet de surprise. D'abord à cause du ton modéré de Xi Jinping qui, d'habitude, utilisait les termes « œuf pourri », « serpent » ou « loup déguisé en moine » pour qualifier le dalaï-lama. Et aussi parce que ce genre de mission revenait d'habitude à un vice-ministre.

— Je suis immensément honoré, camarade, dit-il, et je ferai de mon mieux. Quand a lieu ce voyage ?

— Dans trois jours.

— Je vais m'y préparer, promit Ta Erqing, encore sous le choc.

*

* *

— Le voyage en Chine du dalaï-lama est officiellement annoncé, confirma Fred Harriman. L'ambassade de Chine à New Delhi a envoyé un diplomate à Dharamsala, afin de mettre au point les détails du voyage. L'agence Chine-Nouvelle a annoncé d'autre part que Ta Erqing, le responsable des Affaires religieuses au Politburo, sera du voyage. C'est une preuve de respect inhabituelle. Qu'en pensez-vous ?

— Qu'ils vont nous baiser, laissa tomber Malko. Il ne faut pas que le dalaï-lama accepte cette invitation.

— C'est aussi ce que disent nos analystes, reconnut le chef de station de la CIA. Mais comment dissuader le dalaï-lama d'accepter cette invitation ?

— Il le faut ! insista Malko. Il est indispensable que sa volte-face soit annoncée au dernier moment, afin que les Chinois ne puissent « démonter » un piège éventuel. C'est presque impossible.

— Demandez-lui une audience. Essayez de le convaincre.

— Autant essayer de convaincre Oussama Bin Laden de se rendre ! fit Malko, sans illusion. Je vais encore réfléchir.

Fred Harriman était tout aussi perplexe que Malko, mais n'arrivait pas non plus à déceler le piège.

— Je vais alerter nos analystes politiques et leur demander ce qu'ils en pensent, proposa-t-il. Interroger aussi les Indiens. Il n'y a qu'une certitude : les Chinois ne peuvent pas se livrer à une action violente contre le dalaï-lama. Comme l'empoisonner, le kidnapper ou faire exploser l'avion qui le transportera.

— Je ne sens pas ce voyage, conclut Malko. Il faudrait dissuader le dalaï-lama de l'entreprendre.

— Je vous souhaite bonne chance ! soupira l'Américain. Cela fait cinquante ans qu'il attend cela.

Malko repensa soudain à une confidence du lama Chaclok, au début de leurs relations, et entrevit une solution à leur problème. Comportant certes certains risques, mais au point où ils en étaient...

Il en fit part à Fred Harriman.

L'Américain en resta muet de stupéfaction d'interminables secondes avant de laisser tomber :

— S'il y a le moindre pépin, au mieux, je me retrouve au Sultanat de Brunei ou, au pire, viré sans pension.

— Il y a toujours des risques dans nos métiers. Techniquement, est-ce possible dans les délais dont nous disposons ?

— On devrait pouvoir y arriver, laissa tomber le chef de station de la CIA. Mais il me faut un feu vert de Langley. Et cela m'étonnerait qu'il le donne.

— Je pense pouvoir arranger cela directement avec la Maison Blanche, assura Malko, j'ai une relation particulière avec Frank Capistrano. Je pense qu'il endossera cette solution.

— Alors, on y va ! conclut Fred Harriman, soulagé d'être couvert au plus haut niveau.

La CIA méritait toujours son surnom de CYA⁽⁵³⁾...

Après avoir raccroché, Malko composa le numéro de la ligne directe de Frank Capistrano, *Spécial Advisor for Security* de la Maison Blanche. À Washington, il était cinq heures de l'après-midi. En entendant la voix rocailleuse de Frank Capistrano, il se dit que Dieu était de son côté.

*

* *

Deux jours s'étaient écoulés et il régnait une animation inhabituelle au sein du Kharsag⁽⁵⁴⁾. Tout le monde voulait participer, même indirectement, au voyage historique du dalaï-lama en Chine. Un historien tibétain avait préparé un dossier complet sur l'histoire du Tibet, qui, finalement, n'avait été indépendant que quarante ans, étant un protectorat chinois de 1720 à 1900.

Malko dut attendre presque une heure dans le bureau du lama Chaclok avant que ce dernier surgisse, affairé et essoufflé.

— Je ne vous ferai pas perdre de temps aujourd'hui, précisa tout de suite Malko. Je viens seulement vous dire au revoir, car ma mission ici est terminée.

— J'aurais voulu vous consacrer un peu de temps, s'excusa le vieux lama, mais je suis vraiment débordé.

— Aucune importance, assura Malko. Je voudrais que vous remettiez ceci de ma part à Sa Sainteté. Vous m'avez dit qu'il en était friand ?

Il lui tendait une boîte de scones au chocolat. Le visage du Tibétain s'éclaira.

— Comme c'est gentil ! On n'en trouve pas ici. Comment avez-vous fait ?

— On me les a apportés spécialement de Delhi.

— Je vais les remettre moi-même à Sa Sainteté, promit le lama. Avant l'heure du thé. Je vous remercie en son nom.

Il lui serra longuement la main et Malko regagna l'extérieur où Pratap Vihar, Chris Jones et Milton Brabeck l'attendaient dans le taxi.

Il venait de jouer sa dernière carte.

*

* *

Comme tous les jours vers six heures, après avoir expédié les affaires courantes, le dalaï-lama s'installa dans son bureau aux murs bleus pour son thé quotidien, son dernier repas de la journée car il ne dînait jamais.

Avec gourmandise, il ouvrit la boîte de scones apportée par le lama Chaclok et en fit fondre un dans sa bouche.

Il était gourmand comme un chat, un de ses rares défauts, plutôt vénial.

Lorsqu'il eut vidé sa théière, il avait avalé le tiers de la boîte... Ravi, il s'installa à son petit atelier, pour une heure d'artisanat. Il adorait réparer les vieilles horloges avec un soin méticuleux.

Avant de s'endormir, vers neuf heures, il grignota encore deux scones, ôta ses lunettes et chercha le sommeil... D'habitude, il se réveillait vers 3 h 30 du matin, pour une longue séance de méditation.

Cette fois, c'est beaucoup plus tôt qu'il se réveilla en sursaut, le corps couvert de sueur, le ventre dur comme du bois, avec d'horribles élancements dans les intestins. Il tenta de maîtriser la douleur, sans y parvenir, et appela finalement son médecin.

On lui prit sa température : il avait presque 40° de fièvre. Il avait envie de vomir, sans y parvenir, et se tordait de douleur, se traînant dans sa salle de bains tous les quarts d'heure.

— C'est une intoxication alimentaire, diagnostiqua son médecin. Il ne faut pas bouger, boire beaucoup et, dans deux ou trois jours, cela passera.

— Mais je dois partir en Chine demain ! protesta le dalaï-lama.

— Votre Sainteté, vous êtes incapable de voyager dans cet état, avertit sévèrement le praticien. Et encore moins de tenir une discussion serrée.

— Est-ce que cela peut aller mieux demain ?

— J'en doute, mais...

Le dalaï-lama ferma les yeux, luttant contre une crampe qui lui déchirait le ventre. Essayant de se persuader qu'il restait presque douze heures avant le départ pour la Chine, et qu'il pourrait faire face à son engagement.

*

* *

Il régnait une animation inhabituelle dans le petit aéroport de Kangra, d'habitude peu fréquenté. L'unique salle de départ avait été interdite aux voyageurs, de deux heures à quatre heures de l'après-midi. Des dizaines de policiers indiens bouclaient un large périmètre autour d'un Iliouchine 98 du gouvernement de la République populaire de Chine arborant le drapeau rouge sur sa dérive. L'appareil s'était posé une heure plus tôt, en provenance de Shenzhen.

Dans la salle des arrivées aménagée en salon, le représentant officiel de la Chine, venu avec l'appareil, discutait avec des membres du gouvernement tibétain en exil, avec une courtoisie inattendue.

Ta Erqing regarda nerveusement sa montre. Le décollage pour Shenzhen était prévu pour 3 heures et il était déjà deux heures et demie. Enfin, un petit convoi pénétra en trombe dans l'aéroport, quatre voitures de police encadrant un 4x4 Suzuki argenté, souvent utilisé par le dalaï-lama. Les véhicules stoppèrent devant l'aérogare et

Ta Erqing sortit du salon d'honneur, tout sourires, pour accueillir le dalaï-lama.

Un des gardes de sécurité ouvrit la portière arrière gauche de la Suzuki pour permettre au rondouillard lama Chaclok de sauter à terre et de se précipiter vers Ta Erqing, le représentant du gouvernement chinois.

Le sourire de ce dernier s'effaça d'un coup et, en dépit de son impassibilité de commande, les assistants purent voir ses traits se convulser de rage. On avait refermé la portière et personne d'autre n'était descendu.

*

* *

— Sa Sainteté est absolument hors d'état de voyager, répéta pour la troisième fois le lama Chaclok. Il a été pris cette nuit d'une intoxication alimentaire dont nous recherchons la cause, souffre d'une forte fièvre et de violentes douleurs abdominales. C'est absolument un cas de force majeure. Croyez qu'il regrette de toute son âme de ne pouvoir honorer cette invitation, qu'il attendait depuis un demi-siècle. J'ai eu un contact ce matin avec le gouvernement indien, qui s'engage à mettre un appareil à sa disposition, dès que sa condition physique lui permettra de voyager. D'ailleurs, si vous m'y autorisez, je suis prêt à embarquer avec vous, pour présenter moi-même ses excuses au gouvernement de votre pays.

Ta Erqing dans un premier temps ne répondit pas. Quelque chose lui disait qu'il ne s'agissait pas d'une « maladie diplomatique ».

Le commandant de bord de l'Iliouchine attendait, un peu en retrait. Il lui jeta quelques mots en chinois et lança d'une voix sèche au lama Chaclok :

— Je vous autorise à venir.

À grandes enjambées, il gagna la passerelle, suivi du petit lama. Une fois les deux hommes à bord, la porte fut refermée, la passerelle retirée et les réacteurs commencèrent à tourner.

À tout hasard, les soldats indiens présentèrent les armes, balayés par un nuage de poussière. Cinq minutes plus tard, l'Iliouchine s'élevait dans le ciel et prenait la direction du nord-est, survolant quelques-uns des plus hauts sommets de l'Himalaya.

*

* *

— L'appareil des Chinois a décollé à 14 h 42, annonça Fred Harriman. Le lama Chaclok a embarqué avec le représentant du

gouvernement chinois.

— Et le dalaï-lama ?

— Il a été transporté à l'hôpital de Dharamsala pour y subir des examens. Son entourage prévoit qu'il sera sur pied dans trois jours au plus tard.

— Parfait, dit Malko. Vous remercieriez ceux qui sont intervenus. C'est du beau travail.

— La TD{55} et le médecin de l'ambassade. Les toxines contenues dans ces scones secouent, sans plus. Dans trois jours, le dalaï-lama sera remis.

— Espérons que cela aura servi à quelque chose, soupira Malko.

— On se retrouve à *l'Impérial* vers neuf heures, proposa le chef de station de la CIA, pour faire le point.

*

* *

Le lama Chaclok contemplant, émerveillé, les sommets enneigés de l'Himalaya défilant sous des ailes de l'Iliouchine 98. Un paysage inouï de beauté. À l'avant. Ta Erqing boudait. Ils volaient depuis une heure environ. Soudain, le lama Chaclok éternua. La température de la cabine avait baissé de plusieurs degrés. Il se drapa dans sa robe orange, se disant que les avions chinois n'étaient pas toujours bien entretenus.

Quelques instants plus tard, il éprouva une sensation étrange et mit quelques secondes à comprendre de quoi il s'agissait : on n'entendait plus le bruit des réacteurs. Il se leva et gagna l'avant où se trouvait Ta Erqing, visiblement bouleversé, en conversation animée avec le commandant en second.

— Que se passe-t-il ? demanda le lama.

Ta Erqing semblait complètement affolé.

— Il n'y a plus de kérosène dans le réservoir ! annonça-t-il d'une voix blanche. Pourtant, les jauges indiquent un niveau normal. C'est incompréhensible !

— Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda le lama Chaclok.

— Depuis dix minutes, nous sommes en vol plané, expliqua le commandant en second. Nous pouvons encore parcourir quelques centaines de kilomètres en planant, mais nous perdons rapidement de l'altitude. Le pilote va essayer d'effectuer un atterrissage de fortune. Regagnez votre siège.

En plein Himalaya, ce n'était pas évident...

Le lama Chaclok retourna à sa place, empreint d'une étrange sérénité. Sous les ailes de l'appareil, les pics neigeux commençaient à se rapprocher. Ils n'avaient pas une chance sur un million d'atteindre un aéroport.

*

* *

Le transpondeur de l'Iliouchine 98 émettait le signal « mayday⁽⁵⁶⁾ » sur la fréquence internationale de détresse depuis trente-cinq minutes lorsque l'appareil heurta le soi accidenté d'une vallée peu habitée, se désintégrant instantanément.

Plusieurs radars le suivaient depuis un moment et transmirent immédiatement la nouvelle du crash.

*

* *

Malko s'était promené dans Delhi à la recherche de tissus d'ameublement pour son château, oubliant son portable au *Shangri-La*. Retardé par la circulation démente de la capitale indienne, il se fit conduire directement à *l'Impérial*. Fred Harriman était déjà là, arborant une expression bizarre.

— Vous êtes au courant ?

— Au courant de quoi ? demanda Malko.

L'Américain lui tendit une dépêche en anglais de l'agence Chine-Nouvelle, datée du jour, à 17 h 09. Un texte très court.

« Un appareil appartenant à la Chine populaire, reliant la ville de Kangra, en Inde, à Shenzhen, en Chine, s'est écrasé dans l'Himalaya. L'accident a été causé par une erreur au cours du remplissage des réservoirs, à Shenzhen. En dehors de l'équipage, deux passagers ont trouvé la mort, le lama Chaclok, un conseiller du dalaï-lama, et le camarade Ta Erqing, responsable des Affaires religieuses au Politburo du parti communiste chinois. Une enquête a été ouverte pour trouver les responsables de ce dysfonctionnement. »

Malko reposa la dépêche et aperçut alors la bouteille de champagne Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs, posée sur la table, dans un seau en cristal.

— Je crois que vous méritez des félicitations, fit le chef de station de la CIA. Sans votre intuition, le dalaï-lama serait mort aujourd'hui.

Un maître d'hôtel était en train de déboucher la bouteille et le bouchon sauta avec un *plouf joyeux*, faisant se retourner les autres dîneurs. En Inde, on ne buvait pas beaucoup de champagne.

Malko regarda les bulles pétiller dans sa flûte, pensant au petit lama rondouillard qu'il avait involontairement mené à la mort.

— Buvons au lama Chaclok, dit-il. Sans lui, notre manip n'aurait jamais fonctionné.

À peine leurs flûtes furent-elles vides, que le maître d'hôtel ressortit la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne de son seau et les remplit à nouveau.

Cette fois, Fred Harriman choqua la sienne contre celle de Malko.

— À notre succès ! dit-il, vous aviez raison, mais vous m'avez fait prendre de sacrés risques.

— Je n'aurais jamais pensé au coup du réservoir mal rempli ! avoua Malko. Le Guoanbu est vraiment très fort.

— Et la présence d'un haut fonctionnaire chinois à bord, c'est la touche finale, reconnut l'Américain. Ils ne reculent vraiment devant rien.

— C'est un État totalitaire, conclut Malko. Sans aucun frein moral.

Quand ils eurent terminé la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, ils en commandèrent une seconde. Malko se dit qu'ils l'avaient bien mérité, mais le résultat du combat entre le dalaï-lama et les Chinois était inscrit d'avance : les gentils non-violents n'étaient pas de taille contre le monstre aveugle et froid de Beijing.

Achevé d'imprimer sur les presses de
BUSSIÈRE
GROUPE CPI
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en septembre 2008

ÉDITIONS GÉRARD DE VILLIERS

14, rue Léonce Reynaud – 75 116 Paris
Tél. : 01-40-70-95-57
— N° d'imp. 81487. –
Dépôt légal : octobre 2008.
Imprimé en France

- {1} Village de Mac Leod
- {2} Voyageurs à sacs à dos.
- {3} Titre qui signifie ; « Océan de sagesse ».
- {4} Est mort.
- {5} Le goulag chinois.
- {6} Prière répétitive.
- {7} Vous cherchez quelqu'un ?
- {8} Environ 30 euros.
- {9} Poignard indien traditionnel.
- {10} *Hôtel des Quatre Saisons.*
- {11} Bundesnachrichtendienst : Service de renseignement allemand.
- {12} Voir SAS n°166 ; *Rouge Liban.*
- {13} « Que Dieu vous bénisse ! » Formule utilisée en Allemagne du Sud.
- {14} *Chief of station* : chef de station.
- {15} Intelligence Bureau.
- {16} Exact.
- {17} Pékin.
- {18} La Présence, autre nom du dalaï-lama.
- {19} Services chinois.
- {20} 11 Septembre.
- {21} À qui profite le crime
- {22} Salaud !
- {23} Beaucoup de problèmes. Regardez.
- {24} Triporteur.
- {25} Ronds-points
- {26} Des décisions rapides, des arrestations rapides, des procès rapides, des exécutions rapides.
- {27} Voir SAS n°81 ; *Mort à Gandhi.*
- {28} Contre-espionnage
- {29} Depuis la séparation de l'Inde et du Pakistan, le Cachemire, attribué à l'Inde, mais peuplé majoritairement de musulmans, est revendiqué par le Pakistan.
- {30} Voir SAS n° 170 : *Otage des Taliban.*
- {31} Cadeau de bienvenue.
- {32} Saint homme ermite.
- {33} Partie. En ville.

- {34} Appellation communiste du dalaï-lama.
- {35} Secret
- {36} Les Éditions des Masses.
- {37} C'est très bon !
- {38} Entendu.
- {39} Dieu indien des aventuriers.
- {40} Réincarnation
- {41} En avant !
- {42} Mauvais esprit, en chinois
- {43} Le dalaï-lama.
- {44} Célèbre prédicateur américain.
- {45} Voir SAS n° 170, *Otage des Taliban*.
- {46} Les Chapeaux rouges.
- {47} Les Chapeaux jaunes.
- {48} Research and Analysis Wing : Service de renseignements extérieur de l'Inde.
- {49} Audiences.
- {50} Sac de couchage
- {51} Bounoules.
- {52} Écharpe sacrée.
- {53} *Cover Your Ass* ! « Ouvrez le parapluie. »
- {54} Gouvernement tibétain en exil.
- {55} Technical Division.
- {56} Signal de détresse.